



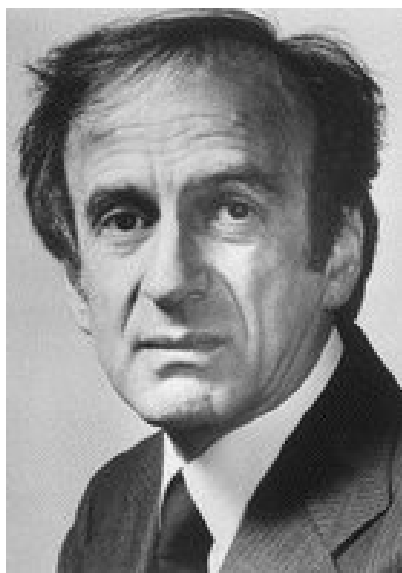
[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

André Durand présente

**Élie WIESEL**

**(Roumanie – France – États Unis)**

**(1928 -)**



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres  
qui sont résumées et commentées  
(surtout "*La nuit*" et le "*Le testament d'un poète juif assassiné*")  
qui font l'objet de fichiers particuliers),  
puis est tentée une synthèse finale.**

**Bonne lecture !**

Il est né, le 30 septembre 1928, dans la ville de Sighet, en Transylvanie, une région de Roumanie où des gens de langues différentes (roumain, hongrois, allemand, polonais, ukrainien, russe) et de religions différentes (catholique, orthodoxe, juive) vivaient côte à côte depuis des siècles, parfois en paix, parfois en conflit amer ; qui était depuis longtemps disputée entre la Hongrie et la Roumanie, et qui, durant le XXe siècle, changea de mains à maintes reprises, selon les sorts de la guerre.

Sa famille appartenait à la communauté juive qui comptait trente-huit mille personnes sur les deux cent mille habitants de la ville. Ses parents, Shlomo et Sarah, étaient des juifs orthodoxes qui possédaient une épicerie. Il avait deux sœurs plus âgées, Hilda et Béa, et une plus jeune, Tzipora. Il eut une enfance pauvre, mais heureuse. À l'âge de trois ans, il commença à aller à une école juive où il apprit l'hébreu classique, étudia la "Torah", puis le "Talmud" et le "Midrash", sa vie étant entièrement centrée sur ces textes religieux : *«Pendant le jour, j'étudiais le Talmud, et, la nuit, je courais à la synagogue pour pleurer sur la destruction du Temple»* ('La nuit'). Très tôt, il écrivit, en hébreu ancien, des commentaires de la Bible. Son rêve était de posséder une machine à écrire. Comme il n'en avait pas, il se rendait chaque jour au bureau de la communauté juive où il y en avait une, en caractères hébraïques. Il fut influencé par son grand-père maternel, Doddye-Grey, qui était un important membre de la secte des «hassidims», qui met l'accent sur le mysticisme, la prière, le zèle religieux et la joie («hassid» veut dire «joyeux») ; lors de la veillée du «shabbat», il évoquait la mémoire des maîtres du hassidisme, qui trouvaient Dieu non dans la pénitence mais dans la célébration. Il aimait aussi converser avec Moshe, le gardien de sa synagogue, qui lui parlait du Messie et d'autres mystères du judaïsme.

À la maison, pendant la semaine, on parlait le yiddish, et Élie Wiesel put déclarer : *«J'aime le yiddish, car il m'accompagne depuis le berceau. C'est en yiddish que j'ai prononcé mes premiers mots, exprimé mes premières craintes : il constitue pour moi un pont vers mes années d'enfance. C'est un royaume à lui tout seul, où vivent amitié et envie, grandeur et bassesse, savoir et ignorance, joies et deuil.»* - *«Il est des chants que je ne peux chanter qu'en yiddish. Il est des prières, que seules les grands-mères juives avaient coutume de chuchoter dans la pénombre du crépuscule. Il est des bons mots qui ne sonnent juste qu'en yiddish. Il est des contes dont seule la langue yiddish, inondée de tristesse et de nostalgie, peut rendre la magie et le mystère.»* - *«J'ai besoin du yiddish pour rire et pleurer, célébrer et regretter. Et pour me plonger dans mes souvenirs. Existe-t-il une meilleure langue pour évoquer le passé avec son poids d'horreurs? Sans le yiddish, la littérature de l'Holocauste n'aurait pas d'âme. [...] Si je n'avais pas écrit mon premier récit en yiddish, les livres qui lui succédèrent seraient restés muets.»* Il aurait voulu devenir écrivain yiddish, mais il en fut dissuadé par la gérontocratie de cette littérature. Il écrit des articles pour le seul hebdomadaire yiddishophone encore publié en Amérique.

Pendant le shabbat, on parlait l'hébreu ancien. Ses parents conduisaient leurs affaires en allemand, en hongrois ou en roumain selon le cas. Son père, bien que religieux et envisageant d'émigrer en Palestine (cependant lorsqu'un certain nombre de certificats d'émigration parvinrent dans la ville, une seule personne accepta l'offre), l'encouragea à étudier l'hébreu moderne (il l'apprit à travers la lecture d'illustres poètes : Chaïm Nahman Bialik, Saul Tchernikowski, etc.), et à ne pas négliger ses études séculières. Il apprit aussi à jouer du violon.

Les premières années de la Seconde Guerre mondiale laissèrent Sighet relativement intacte, même si, en 1940, les nazis firent passer la Transylvanie de la Roumanie à la Hongrie. Elle se croyait à l'abri des persécutions subies par les juifs en Allemagne et en Pologne. Mais, en 1942, le gouvernement hongrois statua que les juifs qui ne pouvaient prouver leur citoyenneté hongroise devaient être transférés dans la Pologne alors tenue par les nazis. La seule personne de Sighet qui fut alors envoyée en Pologne mais put s'en échapper fut Moshe, qui revint à Sighet pour raconter son histoire, parler du massacre par balles auquel il vait échappé. Mais les gens pensèrent qu'il était devenu fou, et la vie se poursuivit comme avant.

En 1942, fut célébrée la «bar mitzvah» d'Élie. Il continuait d'étudier la Bible et d'autres livres religieux. Contre la volonté de son père, il se plongea même dans la mystique juive de la secte des hassidims. Comme elle valorise l'ascèse du langage, pendant certaines périodes, lors du «shabbat», il ne

prononçait pas un mot, ce qui déplaisait à ses parents. Il voulait devenir enseignant, et éclaircir des textes sacrés ; il confia qu'il aurait pu devenir «*un obscur talmudiste dans un village sans histoire.*» Il fut aussi attiré par la Kabbale, l'astrologie, la parapsychologie, l'hypnotisme et la magie.

En mars 1944, des soldats allemands occupèrent Sighet. Ils forcèrent les juifs à porter l'étoile jaune. Ils fermèrent les magasins juifs, firent des razzias dans leurs maisons, et créèrent deux ghettos. En mai, les déportations commencèrent. La servante chrétienne des Wiesel, Maria, les invita à se cacher dans son chalet de la montagne, mais ils préférèrent rester avec la communauté juive. Au début de juin, ils furent parmi les derniers juifs à être embarqués dans des wagons à bestiaux, à raison de quatre-vingts personnes dans chacun. Wiesel allait plus tard écrire : «*La vie dans les wagons à bestiaux fut la mort de mon adolescence.*»

Après quatre jours, le train s'arrêta à Auschwitz. Wiesel suivit les conseils d'un autre prisonnier, et déclara à l'officier S.S. qui les contrôlait qu'il avait dix-huit ans, qu'il était un fermier et en bonne santé. Lui et son père furent envoyés au travail forcé. Sa mère et sa plus jeune soeur furent envoyées aux chambres à gaz. Wiesel et son père, qui réussirent à rester ensemble, survécurent d'abord à Auschwitz puis au camp de travail de Buna pendant huit mois, devant, sans chaussures ou vêtements adéquats, en endurant les coups, la faim, les interminables appels et d'autres tortures, travailler jusqu'à l'épuisement. L'adolescent, qui, comme les autres internés, avait été dépouillé de son identité, n'étant désigné que par son numéro : A-7713, vit des pendaisons et, une fois, un «procès» fait à Dieu par trois rabbins. Cependant, il ne cessait de prier chaque jour.

Au cours de l'hiver 1944-1945, son pied droit (dans «*La nuit*») ou son genou (dans «*Tous les fleuves vont vers la mer*»), enfla, et un médecin du camp l'opéra. Deux jours plus tard, le 19 janvier, les SS forcèrent les internés de Buna à une «marche de la mort». Pendant dix jours, ils furent forcés de courir jusqu'au camp de Gleiwitz, puis entassés dans des wagons de marchandises, et envoyés à Buchenwald que, sur les vingt mille qui avaient quitté Buna, six mille seulement atteignirent. À leur arrivée, le 28 juin, le père de Wiesel mourut de dysenterie, de famine et d'épuisement. Élie fut envoyé dans le baraquement 66 où se trouvaient six cents enfants.

Comme les troupes américaines approchaient, le 6 avril 1945, les gardes dirent aux prisonniers qu'ils ne seraient plus nourris, et commencèrent à vider le camp, tuant dix mille prisonniers par jour. Au matin du 11 avril, des prisonniers insurgés attaquèrent les S.S.. Tôt dans la soirée, les premières unités de la Troisième armée américaine arrivèrent, et libérèrent le camp.

Interrogé sur la façon dont il avait pu survivre à un tel enfer, Élie Wiesel confia : «*Je n'ai rien fait pour : j'étais trop timide, trop peureux, trop jeune. La bonne question serait : comment fait-on pour ne pas devenir fou, plongé dans le froid et la faim, la peur et les coups, les hurlements des kapos et l'aboiement des chiens? Ce qui m'a sauvé de la folie, c'est ma passion de l'étude, du savoir. J'avais un coéquipier, avec qui je devais transporter des pierres très lourdes. C'était un ancien directeur d'académie talmudique en Pologne. Tout en portant ces pierres (j'étais derrière lui, je ne voyais que sa nuque), nous évoquions ensemble le Talmud...*»

Après sa libération, il connut des problèmes intestinaux, et passa plusieurs jours dans un hôpital.

«*Paradoxalement revenu optimiste*» des camps de la mort («*J'ai sincèrement cru que l'antisémitisme, le racisme appartenaient au passé.*»), mais tourmenté par le besoin obsessionnel de dire ce qu'il avait vécu, il se donna la mission de témoigner à ce monde qui s'était tu lors de l'Holocauste (nom qu'il donna au génocide commis par les nazis, son autre nom étant «la Shoah», depuis le film que Claude Lanzmann lui consacra en 1985) se jura de ne pas garder «*le silence là où l'homme endure la souffrance et l'humiliation*». Il établit alors l'esquisse d'un livre décrivant son expérience. Mais il n'était pas prêt à la rendre publique : «*Si pénible était ma peine que je fis un vœu : ne pas parler, ne pas toucher à l'essentiel pour au moins dix ans. Assez longtemps pour voir clair. Assez longtemps pour apprendre à écouter les voix qui pleuraient en moi. Assez longtemps pour regagner la possession de ma mémoire. Assez longtemps pour unir le langage des hommes avec le silence des morts.*»

Quand il sortit de l'hôpital, comme il croyait sa famille exterminée pendant la guerre, il refusa de retourner à Sighet. Il faisait partie d'un groupe de quatre cents vingt-sept orphelins rescapés de Buchenwald qui refusaient de retourner en Europe centrale, et auxquels les Américains refusaient le

droit de se rendre en Palestine, du fait des restrictions des autorités mandataires britanniques sur l'immigration. De Gaulle, ayant appris leur existence, leur permit de venir en France. À la frontière, leur fut proposée la nationalité française, mais, n'ayant rien compris au discours qui avait alors été prononcé, il ne la prit pas. Une organisation juive, l'Œuvre de secours aux enfants, s'occupa d'eux, les plaça dans différents foyers, où il allait demeurer de 1945 à 1947. Il apprit alors que ses deux sœurs les plus âgées avaient survécu à la guerre, retrouvant d'abord Hilda, qui avait épousé un juif algérien, et vivait à Paris ; puis Béa, qui était dans un camp de personnes déplacées en Allemagne, en attente d'un visa pour les États-Unis ou le Canada, et qu'il vit à Anvers. En 1946, il rédigea un essai, *«une étude comparée sur l'ascétisme chez les chrétiens, les juifs et les bouddhistes»*.

S'il continua à suivre les pratiques d'un juif orthodoxe, tout en se posant des questions au sujet de Dieu, qui aurait dû lui faire abandonner la foi, il fit, à la synagogue de la rue Pavée, une rencontre décisive : celle de «Monsieur Chouchani», surnom d'un enseignant juif dont on ne sait que peu de choses (et même pas son vrai nom), sinon qu'il était un prodige qui enchantait ses auditoires avec ses aperçus dans tous les domaines de la connaissance, dont les sciences, les mathématiques, la philosophie et le Talmud. Retombant dans l'habitude prise dès son enfance, de 1947 à 1950, Élie Wiesel étudia le Talmud avec Chouchani, qui l'influença profondément : *«Ce personnage étrange m'a appris à me défier de toutes mes certitudes, pour mieux reconstruire ensuite sur les ruines.»* Il lui fit se rendre compte combien il savait peu de choses.

En 1947, il commença à étudier le français, qui, pour les Roumains était la langue européenne par excellence, le nombre de Roumains devenus écrivains français étant considérable. Il confia : *«J'avais besoin d'une autre langue, comme d'un autre foyer : la langue française est devenue mon foyer. Mon tuteur, celui qui m'a enseigné le français, qui m'a fait découvrir Racine, Pascal, Hugo, Stendhal, Balzac, Aragon, Malraux, Sartre et Camus, était un homme exceptionnel, François Wahl, que l'Œuvre de secours aux enfants avait engagé pour nous aider dans nos études. Pour moi, apprendre la technique de l'explication de texte fut une chose assez facile : c'était presque l'étude du Talmud !»* Le français lui offrit *«un nouveau commencement, une nouvelle possibilité, un nouveau monde»*, fut pour lui, et demeure encore, *«un refuge»*. Il expliqua : *«Le français est une langue cartésienne, logique. Or ce que j'ai vécu dans mon enfance, mon adolescence, toutes mes aventures intérieures, c'était juste le contraire : je baignais dans le mysticisme. S'il y a une langue qui rejette le mysticisme, qui s'y oppose, c'est le français. Transformer, retraduire en français les notions, les concepts, les découvertes, les secrets du monde mystique, c'était une gageure, un pari, donc ça m'a tenté.»* - *«Ce qui m'a attiré, c'est d'opérer la synthèse du mysticisme de la tradition juive et du cartésianisme de la langue française !»* - *«L'anglais est ma langue de tous les jours. Mais le français est ma langue littéraire au plus haut sens du terme.»* - *«Je peux écrire un article en hébreu, pas un livre. Je peux écrire un article en anglais, pas un livre. Le livre vient d'une zone à part.»* - *«Quand une langue ne vous convient pas, sous votre plume, elle ressemble à un chant étouffé. On ne peut écrire que quand la langue elle-même chante et, pour moi, la langue qui chante, c'est le français.»* Il devint aussi sa langue de lecture : *«Aujourd'hui encore, je préfère lire les auteurs américains dans leur traduction française.»*

Le premier livre qu'il lut en revenant des camps fut, en 1947, *«La peste»*. Il confia : *«Je ne maîtrisais pas encore le français, et pourtant j'ai ressenti une grande parenté avec Camus. Peut-être parce qu'il m'a fait comprendre que la littérature doit avoir une dimension éthique.»* Il se reconnut dans l'état mental et physique d'emprisonnement que décrivent les deux premiers chapitres, dans la volonté de Rieux (son héros d'œuvre de fiction préféré) d'être un témoin du fléau, dans la conception d'une littérature qui est une force politique pouvant œuvrer en faveur d'un changement social, car, pour lui, l'Holocauste ayant mis fin à l'innocence littéraire, l'art pour l'art n'a plus de sens. Il apprécia aussi Malraux, *«celui des débuts et aussi celui des oraisons funèbres»*. Cependant, il se nourrit surtout de Dostoïevski, Tolstoï, Kafka, Thomas Mann.

Le 29 novembre 1947, une résolution de l'O.N.U. décréta le partage de la Palestine pour y créer une patrie pour les juifs. Élie Wiesel devint traducteur de l'hébreu au yiddish pour l'hebdomadaire de l'organisation sioniste d'extrême droite Irgoun, *«Zion im Kampf»* (*«La lutte de Sion»*). Il allait traduire des articles jusqu'en janvier 1949.

En 1948, âgé de dix-neuf ans, il fut envoyé en Israël comme correspondant de guerre par le journal français "L'arche", le mensuel du judaïsme français. Là-bas, s'il se lia d'amitié avec Golda Meir, il fut déçu par le regard que les jeunes Israéliens portaient sur les survivants des camps, qui arrivaient plein de récits horribles, et qui, comme partout ailleurs, constatèrent vite qu'*«une barrière de sang et de silence»* les séparaient, alors qu'on estime qu'un Israélien sur trois était un survivant de la Shoah, soit 350 000 personnes environ. Il nota : *«Dans ce pays neuf, à l'idéal héroïque, les victimes du nazisme, les survivants des camps de la mort n'étaient pas bien acceptés. Et puis je n'étais pas prêt. Psychologiquement, je me sentais intégré à la diaspora. Israël, c'était l'accomplissement du rêve, et moi, j'étais encore attaché au rêve.»* Il décida de revenir à Paris.

Ayant hésité avec le conservatoire, car il aurait aimé faire des études de musique pour devenir chef d'orchestre, en 1948, il s'inscrivit à la Sorbonne où il étudia la littérature, la philosophie et la psychologie, suivant les conférences de Jean-Paul Sartre et de Martin Buber. Il prit aussi des cours de psychopathologie à l'hôpital psychiatrique Sainte-Anne. Il vivait d'expédients, donnant des cours d'hébreu, enseignant le Talmud, dirigeant une chorale. Mais il était extrêmement pauvre, et, parfois, était déprimé au point de penser au suicide.

S'étant, en Israël, assuré d'un emploi de correspondant à Paris du tout jeune quotidien israélien "Yediot Aharonot", dans les années cinquante, il voyagea à travers le monde en tant que reporter, et rencontra ainsi d'importantes personnalités, des artistes, des philosophes, et des chefs d'État. Il s'engagea dans la controverse née de la question de savoir si Israël devait accepter de l'Allemagne fédérale de l'argent en manière de réparation.

En 1954, Élie Wiesel se décida à donner le témoignage sur l'expérience terrible qu'il avait vécue pendant la Seconde guerre mondiale. Il le commença en hébreu, puis, quelques mois plus tard, se trouvant à bord d'un bateau faisant route vers le Brésil, où il devait effectuer un reportage sur les communautés juives parlant yiddish et voulant bénéficier de la loi du retour pour émigrer en Israël, il continua son récit dans cette langue : *«Fiévreux et comme hors d'haleine, j'écris vite, sans me relire. J'écris pour témoigner, pour empêcher les morts de mourir, j'écris pour justifier ma survie [...] Mon vœu de silence arrivera bientôt à terme ; l'an prochain, ce sera le dixième anniversaire de ma libération [...] Des pages et des pages s'entassent sur mon lit. Je dors peu, je ne participe pas aux activités du bateau ; je ne fais que taper, taper sur ma petite machine à écrire portative.»* ("Tous les fleuves vont à la mer").

Il produisit ainsi un manuscrit de 862 pages qu'il intitula "Un di Velt hot geshvign" (littéralement : "Et le monde se taisait"), où il appelait les juifs à la vengeance et à la rébellion. Il fut publié, à Buenos Aires, par Mark Turkov, un éditeur de textes en yiddish, sous forme d'un volume de 245 pages, dans la collection "Dos poylishe yidntum" ("La judéité polonaise"), une série de Mémoires sur l'Europe et la guerre. Cette publication ne suscita aucun intérêt, et Élie Wiesel continua sa carrière journalistique.

En mai 1955, afin de pouvoir approcher du premier ministre français, Pierre Mendès-France, il fit une interview de son ami, le célèbre écrivain catholique et lauréat du prix Nobel, François Mauriac. *«Le problème était que Mauriac aimait Jésus. C'était la personne la plus correcte que j'aie jamais rencontrée en ce domaine - en tant qu'écrivain, écrivain catholique. Honnête, intègre, et amoureux de Jésus. Il ne parlait que de Jésus. Quoi que je demande - Jésus. Finalement, je lui dis : "Et Mendès-France?" Il répondit que Mendès-France, comme Jésus, souffrait... Avec ce Jésus, c'en fut trop, et pour la seule fois dans ma vie, je fus discourtois, ce que je regrette encore aujourd'hui. Je lui dis : "M. Mauriac, on l'appelait maître, il y a de cela dix ans à peu près, j'ai vu des enfants, des centaines d'enfants juifs, dont chacun a souffert mille fois plus, six millions de fois plus, que le Christ sur la croix. Et on ne parle pas d'eux". Je me sentis soudain gêné. Je fermai mon bloc-notes et me dirigeai vers l'ascenseur. Il me rattrapa. Il me retint ; il s'assit dans sa chaise, moi dans la mienne, et il se mit à gémir. J'avais rarement vu un vieil homme pleurer de la sorte, et je me sentais si bête... Et puis, à la fin, sans rien dire d'autre, il dit : "Vous savez, vous devriez peut-être en parler".»*

Et François Mauriac, pour qui il a une grande gratitude (*«Je lui dois beaucoup.»*) et qu'il considère un homme généreux, noble et courageux, qui est toujours allé à contre-courant, contre son propre milieu, le convainquit de réécrire son témoignage en français, et alla porter lui-même le manuscrit à plusieurs éditeurs ; on le refusa car on préférait oublier (ou ne rien savoir?), on trouvait le livre trop sombre, trop

triste, on craignait aussi que son auteur soit «l'écrivain d'un seul livre». Mais Jérôme Lindon, aux "Éditions de minuit", l'accepta, en réduisant toutefois le nombre de pages, et en changeant le titre, ce que Wiesel accepta. Ainsi parut :

---

***"La nuit"***  
(1958)

Autobiographie de 160 pages

Élie Wiesel décrit l'univers de son enfance à Sighet, l'arrivée des Allemands en 1944, alors qu'il est adolescent, la déportation et l'épreuve des camps d'extermination qu'il vécut neuf mois, au côté de son père qui meurt quelques jours avant la libération du camp, qui le laisse lui-même mort vivant, hanté par les fantômes de ceux dont il n'a pu empêcher la mort.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir WIESEL - "La nuit"

---

En 1956, Élie Wiesel vint s'établir un an à New York, pour y être le correspondant de "Yediot Aharonot". Ce fut vers ce temps qu'il décida, en manière de protestation contre ce qu'il considérait comme l'injustice de Dieu, de cesser d'aller à la synagogue, sauf pour les grandes fêtes de «Rosh Hashanah» et du «Yom Kippour», et pour la prière de «yizkor», récitée dans les congrégations ashkénazes par les personnes qui ont perdu un ou leurs deux parents.

Une nuit de juillet 1956, il traversait une rue, en plein Times Square, quand il fut renversé par un taxi. Comme il était apatride, on ne voulut pas le soigner ; étant dans un fauteuil roulant, auquel il fut condamné toute une année, il ne pouvait rentrer en France ; finalement, un fonctionnaire du service de l'immigration américaine lui proposa : «Restez donc ici !», ce que, paradoxalement, il fit !

Une fois rétabli, il commença à plus se concentrer sur l'écriture, y consacrant quatre heures chaque matin, de six à dix heures. Même s'il composa alors rapidement, sous le pseudonyme d'Elisha Carmeli, un roman d'espionnage romantique intitulé "*Silent heroes*", il allait, après "*La nuit*", qui était le livre avec lequel il était devenu écrivain, sans lequel il n'aurait écrit rien d'autre, qu'il avait écrit en français, continuer à écrire dans cette langue.

Le critique français René Lalou s'étonna : «Il peut paraître surprenant que l'auteur de "*La nuit*" publie un second livre.» Ce fut :

---

***"L'aube"***  
(1960)

Roman

En 1945, juste après la Seconde Guerre mondiale, au cours d'une nuit d'été, dans la Palestine sous mandat britannique, Élisha, qui n'a que dix-huit ans mais fait partie d'un groupe sioniste terroriste voulant instaurer un État dans lequel les juifs seraient enfin à l'abri des aléas de l'Histoire, médite sur le meurtre qu'il devra exécuter à l'aube.

Survivant d'Auschwitz et de Buchenwald, il y a tout perdu, sa famille, son maître en Kabbale, et sa part d'enfance. Ayant été recueilli par la France, s'étant installé à Paris, il chercha à comprendre l'indicible dans les cours de philosophie dispensés à la Sorbonne, et essaya de reprendre une existence normale. Mais lui, qui n'avait rien à perdre puisqu'il avait tout perdu, fut alors recruté par Gad, émissaire du groupe terroriste décidé à chasser les Britanniques de ce qu'il considérait comme le foyer national du peuple juif. Venu en Palestine, il fut initié aux armes, aux opérations terroristes, et à la façon de penser, qui enjoint, aux antipodes du judaïsme traditionnel, de haïr son ennemi. Or un membre d'un commando du groupe, David ben Moshe, avait été capturé lors d'une opération de vol

d'armes, et devait être pendu à l'aube. Le groupe avait alors capturé, à titre d'otage, afin de faire relâcher Ben Moshe, un officier de l'armée d'occupation britannique, le capitaine John Dawson. Au terme d'un bras de fer, dans lequel intervint l'opinion publique, le gouvernement britannique décida néanmoins d'exécuter le terroriste. Le meurtre de l'officier britannique apparut dès lors inévitable, et Élisha fut désigné pour accomplir cette mission bien difficile, cet acte irrémédiable.

Il doit tuer ce John Dawson, qu'il n'a jamais rencontré auparavant. Il a une nuit, l'une des plus longues de son existence, pour se préparer, pour faire face à ses questions sur son engagement et sur ses responsabilités, à ses peurs, et à cet homme qui l'attend dans la cave pour l'ultime rencontre. Et aussi pour défendre son acte vis-à-vis des morts, en particulier ses parents décédés, qui, en juges ou en témoins, sont venus assister à l'exécution. Il n'éprouve ni colère ni haine ni esprit de vengeance, mais une profonde douleur qu'il essaie d'interpréter comme de la haine, ce qui rendrait plus facile la décision de tuer : *«La haine - comme la foi ou l'amour ou la guerre - justifie tout.»*

À l'aube, qui devient ainsi le couronnement de la nuit au lieu d'être l'annonciatrice du jour, le bourreau et sa victime, se trouvant face à face, engagent un dialogue simple et tragique où étincelle l'aveuglante vérité de l'être humain. Au point culminant du livre, alors qu'il a appuyé sur la détente, Élisha constate que c'est lui-même qu'il a tué symboliquement.

### Commentaire

Le nom Élisha dérive du prénom de l'auteur, Éliezer, qui, créant ce double littéraire, envisageait ce qu'aurait pu être sa vie quand il fut en relation avec l'Irgoun, une organisation juive militant en Palestine. Il voulut signaler que les juifs n'allaient plus, avec l'impassible amnésie défensive qu'ils montrèrent en se laissant emporter vers les camps de la mort, accepter les menaces à leur sécurité ; qu'ils étaient devenus très ardents à défendre leurs intérêts vitaux ; que le pacifisme était aboli dans leur avenir, et, en particulier, de celui des juifs d'Israël qui continuaient d'être hantés par le sombre souvenir de l'Holocauste alors qu'ils luttèrent pour faire du pays un lieu où il leur serait possible de vivre.

Dans ce texte très beau, fort et poignant, auquel certains commentateurs ont pu reprocher d'être plus polémique qu'artistique, sont décrits toutes les pensées, tous les états d'âme, toute la tension interne du personnage, en lutte avec lui-même et son passé, avant de passer à l'acte. On ne peut manquer de faire un rapprochement avec la méditation de Tchen, le terroriste de *"La condition humaine"* de Malraux, au moment où il va commettre le meurtre du trafiquant.

Mais ici, à un jeune homme très conscient, qui déclare : *«La philosophie m'attirait : je voulais comprendre le sens des événements dont j'étais la victime. Ce cri de douleur, de colère, que j'avais poussé au camp contre Dieu et contre l'homme qui ne lui ressemble que dans la cruauté, je voulais le réentendre dans les termes du présent, l'analyser dans un climat de détachement.»*, se pose la grave question : comment après avoir haï les bourreaux, peut-on prendre leur place? Élisha demande : *«Pourquoi j'essaie de vous haïr, John Dawson? Parce que mon peuple n'a jamais su haïr. Sa tragédie, au cours des siècles, s'explique par le manque de haine dont il fit preuve à l'égard de ceux qui, souvent, réussirent à l'humilier. Notre seule chance, à présent, John Dawson, c'est de savoir vous haïr, c'est d'apprendre l'art et la nécessité de la haine.»* (page 135). Il doit affronter un dilemme complexe. Il s'écrie : *«Ne me juge pas. Juge Dieu. C'est lui qui a créé l'univers.»* (page 99).

On trouve de nombreuses réflexions sur la mort et le don de la mort, de nombreux apologues kabbalistiques, des recommandations traditionnelles : *«Les mendiants, je les aimais et les craignais à la fois. Je savais qu'il fallait être bon envers eux car on ne sait jamais s'ils sont de vrais mendiants. Souvent, nous dit la littérature hassidique, c'est le prophète Élie qui s'habille en mendiant pour visiter la terre et le cœur des hommes»* (page 11).

En 1961, parut la traduction en anglais, sous le titre *"Dawn"*.

---

“*Le jour*”  
(1961)

Roman de cent pages

Alors qu’avec son amie, Kathleen, il va voir l’adaptation au cinéma des ‘*Frères Karamazov*’, et qu’il traverse Times Square, le narrateur, le jeune Élisha, qui est devenu journaliste à New York, correspondant d’un journal israélien auprès des Nations-Unies, descend du trottoir, et est heurté par un taxi. Est-ce un accident? Ou son passé tourmenté a-t-il conduit ce survivant des camps de la mort nazis, qui se sentirait inconsciemment coupable d’y avoir échappé à la mort, à vouloir la provoquer alors, à commettre un suicide? Gravement blessé, il est transporté à l’hôpital où il lutte plusieurs semaines contre le mal. Ses souvenirs et ses terreurs le hantent. L’expérience des camps de concentration, où il a vu trop de morts, l’a laissé désespéré, dégoûté de lui-même, coupable d’être en vie tandis que sa famille a péri à Auschwitz. Il y fut un enfant forcé par les nazis à la prostitution. Quand il en revint, il tenta de vivre, de marcher droit, d’être heureux. Mais une part de lui ne cessa de demeurer là-bas. Les morts refusent de se laisser enterrer. La belle Kathleen, qui l’aime, qu’il aime profondément tout en étant incapable de s’engager avec elle car il a vécu trop longtemps dans la haine, pèse moins lourd que sa grand-mère disparue dans les camps. En dépit des efforts de Kathleen et de ses autres amis, il se retire de plus en plus de la vie alors qu’il se relève d’une expérience proche de la mort. Finalement, il a à choisir entre le passé et le présent, et entre la vie et la mort.

Commentaire

Dans cette histoire poignante, on retrouve, quelques années plus tard, le personnage de “*L’aube*”. Sur son lit d’hôpital, il fait un voyage psychologique, philosophique, et spirituel. Il essaie de comprendre la catastrophe qui a frappé lui, sa famille et son peuple. L’auteur, qui parle avec la voix vraie d’un témoin, qui affirma sa conviction «*de n’être maintenant qu’un messager des morts parmi les vivants*», se demande quelle est la vie d’un survivant? quelles sont les limites de son amour et de sa conscience?

Il poursuit sa protestation contre Dieu : «*Aujourd'hui encore je rougis chaque fois que je pense à la façon dont Dieu se moque de l’être humain, son jouet favori.*» (page 48). Et, plus loin, il qualifia ainsi le Maître de l’Univers : «*Le Dieu du chaos, le Dieu de l’impuissance, le Dieu qui torture les enfants de douze ans*» (page 110).

En 1962 parut la traduction en anglais, sous le titre ‘*The accident*’.

---

Comme y invite leurs titres, “*La nuit*”, “*L’aube*”, “*Le jour*” sont souvent présentés comme une trilogie (les titres marqueraient une transition de l’obscurité à la lumière, selon la tradition juive de compter le début d’un nouveau jour à partir du crépuscule, en suivant la “*Genèse*” [1, 5] : «Il y eut un soir et il y eut un matin : jour un.»). Ils furent d’ailleurs réunis dans une publication des versions en anglais en 1972. En fait, le mouvement de l’obscurité à la lumière ainsi indiqué n’est pas rectiligne, puisque “*L’aube*” fait du personnage un meurtrier. En définitive, rien ne justifie cette juxtaposition de textes aux allures et aux intrigues diamétralement différentes. Seuls les unissent les cauchemars d’un survivant et son désir de témoigner de l’horreur vécue dans les camps nazis.

Élie Wiesel publia :

---



## “La ville de la chance”

(1962)

### Roman

Avant la guerre, dans la ville hongroise de Szerencseváros, c'est-à-dire «*la ville de la chance*», qui était un milieu hassidique, on traitait les fous avec gentillesse. Ainsi, le fou Moishe venait souvent dîner dans la famille de Michael dont le père était son ami intime, sans que le jeune garçon n'ait jamais bien compris ce qui liait les deux hommes, dont l'un ne croyait que dans le pouvoir de la raison tandis que l'autre refusait toute clarté. Il les vit souvent bavarder ensemble : Moishe parlait, et le père de Michael écoutait, tantôt amusé, tantôt sérieux, séduit par l'humanité de cet homme diminué, qui, à ses yeux, voyait loin, voyait des mondes qui restaient inaccessibles aux gens sensés. Il croyait dans l'intégration sociale des fous, les considérait comme des membres valables de la communauté, et voulait qu'on cesse de les faire souffrir.

Pendant la guerre, Michael fut emporté dans la tourmente de l'Holocauste, étant avec sa famille déporté dans des camps de la mort (où ses parents disparurent), et plusieurs fois tenté par la folie. Il en fut sauvé par l'amitié d'Yankel qui, après la guerre, mourut accidentellement. Il avait été au camp un «*pilpel*», un enfant devenu la mascotte, en quelque sorte, des gardes nazis, et qui tirait de sa situation privilégiée un pouvoir extraordinaire. Recueilli en France par une œuvre de secours, il ne parvint pas à s'adapter à la vie avec des enfants de son âge. Michael était son seul lien avec sa vie antérieure. À la mort de Yankel, il eut le sentiment que la terre s'ouvrait sous lui. «*Un coup de fer lui frappait la poitrine. Il semblait dans un trou qui se faisait de plus en plus large, de plus en plus noir.*» (page 105). Cette nouvelle injustice lui fut insupportable. «*J'étais au bord de la folie*», dira-t-il plus tard à Pedro. «*Elle était là, au bout du chemin que j'ai parcouru. Je pouvais me frotter à elle, comme à un manteau qui vous tient chaud. Je pouvais la toucher du doigt.*» (page 109).

Après avoir miraculeusement échappé aux horreurs de la guerre et à l'Holocauste, il tient à revoir sa ville natale, dont le souvenir ne cesse de le hanter, voulant résoudre le mystère de la conduite de ceux qui ne levèrent pas le petit doigt quand les bourreaux s'en prirent à leurs victimes, voulant rencontrer le nazi qui fut son gardien. L'aide à passer à l'Est, en Hongrie, l'accompagne et y est fait prisonnier, Pedro, une sorte d'anachorète dont il n'entendra plus jamais parler. Voulant faire un voyage touristique illégal mais inoffensif, il passe pour fou aux yeux des gardes-frontière qui l'ont capturé. En prison, pour sauver Pedro, qu'il devait rejoindre trois jours après leur arrivée, il résiste à «*la prière*», torture consistant à laisser le prisonnier debout face au mur, jusqu'à l'épuisement. Pendant ces trois jours, il est la proie du délire, de la folie, tous les habitants disparus de sa ville semblant l'appeler, le happer. Puis il est soumis à des interrogatoires de la part d'enquêteurs qui le soupçonnent d'espionnage, sont chargés de lui extorquer des aveux, voudraient savoir pourquoi il est revenu. Au milieu de ses compagnons de cellule, il a la tentation d'abdiquer, est de nouveau tenté par la folie. Mais il parvient à maintenir son équilibre mental grâce à l'aide inattendue de son coreligionnaire juif et détenu lui aussi, Menachem, qui l'incite à se servir de la religion comme moyen de triompher de l'épreuve, à renoncer à son intelligence pour s'appuyer sur Dieu. Il apprend que Menachem est victime de la persécution religieuse menée par les communistes : on lui reproche d'avoir organisé des classes de religion clandestines. Il apprend encore que l'antisémitisme n'est pas seulement toléré mais encouragé dans tous les pays situés derrière le rideau de fer, où rabbins et étudiants sont arrêtés, déportés dans des camps de travail afin de ne pas «contaminer» les esprits des jeunes. Lui, Menachem, n'est ni rabbin ni professeur de religion ; il n'est même pas très pieux. Il connut une grande surprise quand, une après-midi, son petit garçon revint de l'école, et lui demanda s'il était vrai que les juifs sont «*le cancer de l'Histoire*», qu'ils vivent retranchés dans le passé, qu'ils ont inventé Dieu pour humilier l'être humain, et arrêter le progrès. Après quelques mois d'activités, Menachem fut arrêté.

Michaël, loin de se compromettre auprès des enquêteurs, même s'il est torturé, décide de se taire, de garder pour lui la raison de sa venue en Hongrie, car son désir de retrouver sa ville natale apparaîtrait trop fou. Mais, en s'échappant dans la reconstruction d'un passé qu'il revit en même temps qu'il le

rêve, il se réfugie alors vraiment dans la folie. Cependant, il découvre que la vengeance et la folie sont des dénégations de sa propre responsabilité morale ; que la vérité, c'est qu'il n'y a pas de réponse à nos questions, et que celles-ci sont beaucoup plus importantes. Il est sauvé par cette lente découverte.

### Commentaire

Élie Wiesel avait imaginé un retour à sa ville natale, voyage qu'il n'avait pas encore fait. Il confia : *« Dans "La ville de la chance", il y a un thème qui m'est particulièrement proche, celui du retour. Le retour aux sources, le retour au passé, le retour aux parents, à ce qui a été et qui ne sera plus ».*

Il plaça en épigraphe cette phrase de Dostoïevski : « J'ai un projet : devenir fou », la folie étant le moyen d'échapper à la folie des êtres humains. Michael se pose cette question : la folie serait-elle le choix de la liberté ?

Il décrit les mauvais traitements imposés aux aliénés mentaux et aux juifs dévots dans la Hongrie de l'après-guerre, où la police essayait délibérément, en manière de torture, d'instiller la maladie mentale chez ceux qui étaient suspectés d'être des dissidents. Il narra ce voyage au bout de la folie avec cette émotion contenue, cette économie de moyens, cette pureté que *"La nuit", "L'aube" et "Le jour"* avaient déjà révélées.

Il traite le thème du retour à la mémoire, aux origines, à Dieu.

Il dénonça le silence des non-juifs face à l'Holocauste, montra que les dictatures communistes de l'Europe de l'Est n'avaient pas appris la leçon sur le respect des droits humains qu'avait donnée l'Holocauste, signala l'unité qui existait entre les différentes formes d'oppression venant de différents camps idéologiques.

Constatant que de nombreuses nations se sont acharnées à persécuter le peuple juif, peuple singulier qui n'en finit pas de poser des problèmes à lui-même et au monde, il avança cette hypothèse : *« C'est peut-être parce qu'elles désiraient connaître ce peuple étrange qui, plus que quiconque, détient le secret de la survie, la clé du mystère du temps, la formule de la durée ».*

À travers le personnage de Pedro, il symbolisa la conscience restée vivante. À travers celui de Menachem, il illustra l'idée que la religion est un fort pilier dont ne peut être détaché le vrai croyant, même dans la plus sombre des crises.

En 1964, le roman obtint le prix Rivarol.

La même année parut la traduction en anglais, qui fut intitulée *"The town beyond the wall"*.

---

En 1963, Élie Wiesel devint citoyen américain.

Cette année-là, il précisa au "Jerusalem post" : *« Pour moi, la littérature est plutôt une "matzeva", une pierre tombale invisible à la mémoire des morts sans sépulture. Pour moi, l'acte d'écrire n'est souvent pas autre chose que le désir violent ou obscur de graver quelques mots sur une pierre tombale. »* Il affirma qu'il n'était pas un écrivain, simplement un témoin, un survivant anonyme, dont la tâche unique était de dire ce qu'il avait vu, et qui ne pouvait écrire sur rien d'autre.

Il publia :

---

### ***"Les portes de la forêt"***

(1964)

### Roman

Dans le prologue sont évoqués *« le grand Rabbi Israel Baal Shem Tov »*, le « maître de Bon nom », créateur du hassidisme dans sa version moderne, et les quatre différentes générations de rabbins qui, à sa suite, se rendaient à *« un certain endroit spécial de la forêt »*, y allumaient un feu, et y priaient pour sauver leurs ouailles, chaque génération oubliant cependant une partie du rituel, la façon

d'allumer le feu, et même la prière à dire, jusqu'à ce qu'il ne reste que la possibilité de raconter l'histoire qui suit.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, en Hongrie, Gregor, un adolescent qui est le seul survivant dans sa famille, qui a de peu évité la déportation en devenant un traître, pour échapper aux Allemands, se cache dans la caverne de la forêt, où son père, Shlomo, l'a laissé, en lui promettant de revenir vite, ce qu'il n'a pas fait. Gregor rencontre un mystérieux étranger sans nom, auquel il donne celui de Gavriel, qui lui enseigne la tradition juive, et se sacrifie pour lui sauver la vie. Et commence un voyage. Se trouvant dans un village de l'arrière-pays, où l'accueille une servante, Maria, il ne peut s'y maintenir en vie qu'en se faisant passer pour un paysan sourd-muet, et en acceptant de jouer, dans une représentation, le rôle de Judas. Puis il se retrouve parmi les partisans de la résistance juive. Mais cet hérétique s'oppose à Dieu, demande pourquoi celui-ci, qui n'a pas besoin de notre amour, attend qu'on l'aime ; demande où il se cache ; demande où on peut trouver une rédemption dans un monde qu'il a clairement abandonné. Mais il change sa perception de sa relation au monde quand il comprend qu'il s'est emprisonné lui-même dans sa douleur et ses souvenirs. Ultimement, il accepte que la souffrance puisse mener à la communion avec les autres, et non à un refus de la vie. Il revient à Brooklyn, au monde du hassidisme, retourne à la synagogue, discute avec le rabbin pour lui faire admettre la culpabilité de Dieu, est transformé par le chant et la danse, dit le "*Kaddish*", la prière pour les morts qui affirme la bonté de Dieu, reprend son nom juif de Gavriel (qui signifie «homme de Dieu»), retourne chez lui, où il doit affronter la tâche de reconstruire sa vie avec Clara, sa femme et l'ex-maîtresse de son compagnon d'armes.

### Commentaire

Dans cette intense et sombre histoire de survie, Élie Wiesel se réappropria la tradition juive. Elle est marquée par les thèmes de l'amitié, de la peur, du sacrifice et de la trahison, de la relation d'un être avec Dieu, avec une touche de mysticisme. On est plongé dans le monde intérieur d'un survivant hanté de fantômes, qui n'a pas connu les camps, mais a fait l'expérience de l'expulsion, qui, en essayant d'échapper à l'Holocauste, laisse aussi échapper son moi. On constate sa lente mais certaine perte de ses facultés, une grande partie du dialogue ressemblant à celui d'"*En attendant Godot*". Mais ce qui est tragique, c'est que cette perte de la santé morale est tout à fait basée sur la réalité. Individu aliéné de tout, il tente de s'adapter à l'absurdité et à l'absence de signification de l'existence, essaie désespérément de se désaliéner, aboutit à une réconciliation avec le passé, avec Dieu et avec le monde qu'il a créé.

Les changements de nom du personnage, partagé entre Gregor et Gavriel (un prophète, un possédé, un fantôme?), symbolisent sa crise d'identité. Avec lui, on retrouve le thème de la dualité poursuivi par Élie Wiesel dans plusieurs de ses oeuvres.

Le roman est divisé selon les quatre saisons qui correspondent aux quatre tentatives de Gregor pour trouver quelque relation possible avec son Dieu, avec son univers. Les première et dernière parties se concentrent sur l'être intérieur, les deux du milieu sur l'action. La solution de Gavriel au printemps n'est pas celle de Gregor en hiver.

La traduction en anglais fut intitulée : "*The gates of the forest*" (1964).

---

En 1964, Élie Wiesel se rendit à Sighet, où il n'y avait plus qu'une centaine de juifs. Il n'y passa qu'une journée.

En 1965, il visita l'Union soviétique, passa dans cinq villes, parla à des centaines de juifs, et fut frappé par la terreur à laquelle ils étaient soumis. S'ils préservaient leurs traditions, ils restaient encore, douze ans après la mort de Staline, impuissants dans leur isolement du reste du monde, ne pouvant dire la vérité de leur condition, et faisant l'objet d'une perpétuelle surveillance par les autorités. Il y retourna en 1966. Il écrivit une série d'articles, en hébreu, pour le quotidien israélien, "*Yedioth Ahronoth*".

Il publia :

---

**‘Le chant des morts’**  
(1966)

Essais et nouvelles

On y trouve en particulier un ‘*Plaidoyer pour les morts*’ (pages 191-220), qui ne doivent pas être morts en vain, pour lesquels le ‘*Kaddish*’ doit être prononcé. Élie Wiesel y réfute l’idée que les juifs auraient marché vers leur mort dans les camps de concentration sans aucune résistance apparente. Il y révèle que : «*L’acte d’écriture n’est souvent rien d’autre que le désir inavoué ou conscient de graver quelques mots sur une pierre tombale : à la mémoire d’une ville disparue, d’une enfance exilée, et, bien sûr, de tous ceux que j’ai aimés et qui, avant que je n’aie pu le dire, s’en sont allés.*»

Élie Wiesel parle aussi de :

- la difficulté de bien porter le deuil d’un père perdu dans la noirceur de l’Holocauste ;
- la joie d’une fête russe ;
- son retour à Sighet où il constata : «*Rien n’avait changé. La maison était la même, la rue était la même, le monde était le même, Dieu était le même. Seuls les juifs avaient disparu*» ;
- le choc de la rencontre d’un «kapo» en Israël ;
- un homme dont les ancêtres abandonnèrent leur religion en Espagne mais laissa à sa famille un memento au sujet de son passé ;
- la question de la haine contre les Allemands : «*Tout juif, quelque part en lui, devrait se ménager une zone de haine - une haine saine et virile - pour ce que l’Allemand personnifie et pour ce qui persiste dans l’Allemand. Agir autrement serait trahir les morts.*» - «*Je le répète : la haine n’est pas une solution.*» (“Rendez-vous avec la haine”)
- les reproches qu’il fait aux juifs : «*l’arrogance sans limite avec laquelle nous pensions que nous savions tout.*»

Il raconte : «*Il me souvient qu’en 1943, en lisant dans un journal hongrois une relation sur la révolte du ghetto de Varsovie, ma mère remarqua : “Mais pourquoi l’ont-ils fait? Pourquoi n’attendent-ils pas tranquillement la fin des hostilités?”*»

Il s’accuse : «*Je vis, donc je suis coupable ; si je suis encore là, c’est parce qu’un ami, un camarade, un inconnu est mort à ma place [...] le système de “Selektion” dans les camps ne tendait pas seulement à en décimer périodiquement les populations mais aussi à amener chaque prisonnier à se dire : cela aurait pu être moi, je suis la cause, peut-être la condition de la mort d’autrui.*»

Continuant à s’interroger sur le silence de Dieu, il avoue : «*Plus j’avance, moins je comprends. Peut-être n’y a-t-il rien à comprendre.*» - «*Je ne comprends toujours pas ce qui s’est passé, ni comment, ni pourquoi.*» Pour lui, ce mystère tient au mystère qu’est Auschwitz, «*là où tout a commencé, où le monde a perdu son innocence et Dieu son masque.*» (page 16). Il se demande comment toute une génération de pères et de fils a pu disparaître dans le gouffre «*sans créer, par là même, un mystère qui nous dépasse et nous subjugué*» (page 201).

Commentaire

Le ‘*Plaidoyer pour les morts*’ est un véritable morceau d’anthologie, qui compte peut-être parmi les textes les plus importants publiés sur l’Histoire de l’Holocauste.

Dans les nouvelles, la ligne entre la fiction et la non-fiction s’effaça pour donner une puissante dimension à l’oeuvre d’Élie Wiesel, qui indiqua : «*Quelques événements qui y sont évoqués ne sont pas vrais ; d’autres le sont, bien qu’ils ne se produisirent jamais.*» Il y immortalisa les actes héroïques et les visions du peuple juif pendant et après la Seconde Guerre mondiale. On ne peut qu’être ému par ces histoires, où il conduit d’une émotion à une autre.

En 1968, la version anglaise fut publiée sous le titre ‘*Légends of our time*’

---

À la suite de ses voyages en U.R.S.S., et de ses articles pour le quotidien israélien, "Yedioth Ahronoth", Élie Wiesel publia :

---

***"Les juifs du silence"***

(1966)

Essai

Y était dénoncée la situation critique des juifs soviétiques, pour qui «*le cauchemar n'était pas dissipé*», chez qui «*les cicatrices qui couvrent le corps et la mémoire n'ont pas eu le temps de guérir*», l'aphasie étant substituée au massacre, mais qui vivent dans un mélange de fierté, de fidélité, d'attente et de crainte. Élie Wiesel entendit les échos d'un Holocauste presque oublié, d'un génocide subtil, sélectif, progressif, celui qu'avait perpétré Staline en liquidant de grands intellectuels juifs du début des années trente (Babel, Mandelstam), en décrétant les purges de la génération des écrivains yiddish du début des années cinquante (Markish, Bergelson, Der Nister), en prétendant qu'avait existé un «complot des blouses blanches». Il plaidait aussi pour une solidarité de tous les juifs entre eux.

Commentaire

La traduction en anglais fut intitulée : *"The jews of silence"* (1966).

---

Quand éclata en Israël la guerre des Six-Jours, qui eut lieu du 5 au 10 juin 1967, Élie Wiesel s'y précipita : «*Je suis allé à Jérusalem parce que je devais aller quelque part ; je devais quitter le présent, et le ramener dans le passé. Voyez-vous, l'homme qui vint alors à Jérusalem y vint comme un mendiant, un fou, qui n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles, et, surtout, ni sa mémoire.*»

Le 27 novembre, de Gaulle ayant défini les Israéliens comme «un peuple d'élite, sûr de lui-même et dominateur», Élie Wiesel exigea de François Mauriac qu'il se déclare publiquement contre cette phrase, ce qu'il fit même s'il était attaché au général.

En 1968, à l'université de Boston, Élie Wiesel commença à enseigner les humanités (la philosophie, la littérature). Il donna aussi des cours sur la Shoah, pendant quelques années, quand il n'y avait personne d'autre pour le faire, mais cessa quand des milliers de professeurs s'investirent sur cette question, que furent produits de nombreux livres et films sur cet événement qui est sans doute le plus documenté de toute l'Histoire.

En 1968, il revint à Sighet avec une équipe de télévision.

Il publia :

---

***"Zalmen ou la folie de Dieu"***

(1968)

Pièce de théâtre

Les membres d'une petite synagogue de l'U.R.S.S. d'après Staline, à la fin des années cinquante, à la veille de la visite d'acteurs venus de l'Ouest, sont prévenus par les autorités et par leur propres chefs d'éviter tout contact avec les étrangers. Pourtant, le vieux rabbin, qui a presque perdu tout espoir de voir son peuple respirer jamais l'air pur de la liberté, dans son sermon lors du service de Kol Nidre, auquel assistent ses habitués fidèles et les visiteurs, ose dire la vérité au sujet de la souffrance des juifs russes. «*Je dis et je proclame à quiconque veut l'entendre que la Torah qui est ici est en péril, et qu'on est en train d'écraser l'esprit de tout un peuple. Si nous laissons ceci se poursuivre, si vous, nos frères, vous nous abandonnez, nous serons les derniers juifs en ce pays, les derniers*

*témoins, les derniers des juifs qui en silence ensevelissent les juifs parmi eux.»* Le prophète va encore plus loin : il maudit le mal, dans une frénésie mystique, exalte le bien, et même accuse Dieu de folie.

Là-dessus, les autorités soviétiques ayant été irritées par cet éclat de colère, le commissaire aux affaires juives du ministère de la culture fait comparaître, l'un après l'autre, le rabbin et ses fidèles.

Au cours de son interrogatoire, Zalmen, le bedeau de la synagogue, reconnaît avoir provoqué le sermon, comme le fait aussi le gendre du rabbin, Alexei.

La veille de Kol Nidre, Zalmen indiqua au rabbin ce qu'il devait dire dans son sermon : *«Devenez fou ce soir, juste ce soir, et Dieu sur son trône vous enverra votre lumière. Vous avez peur, je le sais. Mais n'ayez pas peur, pas ce soir. La folie est une réponse à la peur.»*

Alexei, qui rejette son identité juive, dit au commissaire qu'il pense qu'une querelle familiale survenue la veille explique l'éclat du rabbin. Juste avant Kol Nidre, son fils, Misha, était venu voir le rabbin qui lui avait demandé ce qu'est Yom Kippour. Il répondit qu'il pensait que c'est une fête juive, importante pour les gens âgés *«qui prient, je crois, et qui pleurent»*. C'est qu'Alexei ne voulait pas élever Misha comme un juif, et ne l'avait circoncis qu'à l'insistance du rabbin. Il dit que celui-ci voit le judaïsme comme quelque chose qui séparera son fils de la société, ferait de lui *«un étranger dans son propre pays»*. Quand le commissaire lui demande ce qu'il sait au sujet du sermon, il lui indique que cette attaque était dirigée non contre l'État, non contre le régime, mais contre lui, car le rabbin rage de le voir refuser de suivre les traces de ses ancêtres. Si Misha est attiré par les connaissances de son grand-père, il est aussi l'enfant de ses parents, et il rêve de devenir un scientifique.

Ephraïm, qui est le président du conseil de la synagogue, sert de médiateur entre le rabbin et l'enquêteur du gouvernement. C'est un «apparatchik» qui doit rendre des comptes au régime. Il a perdu sa famille lors du siège de Léninegrad, et n'a plus comme parents que les gens de la synagogue. Aussi s'emploie-t-il désespérément à les faire survivre.

Au rabbin, l'inspecteur, ironique, dit négligemment : *«Vous oubliez votre Dieu. Donnez-lui votre rêve.»*

Mais le rabbin lui répond : *«Impossible, puisque c'est lui qui me l'a offert.»*, que peut-être Dieu a rêvé ce rêve impossible, avant de le glisser dans son esprit. Les fous seraient des messagers de Dieu, porteurs d'une vérité que Dieu tente de transmettre par les plus démunis des humains. Dans un monde où la réalité est insoutenable, il choisirait les plus malheureux, ceux qu'on écartera et qui n'auront jamais le dernier mot.

Il est évidemment condamné.

### Commentaire

Dans cette pièce, la seule d'Élie Wiesel qui ne traite pas directement de l'Holocauste, il protesta clairement contre la persécution religieuse dans l'U.R.S.S. d'après Staline, exercée contre les *«juifs du silence»*, reprit, sous une forme dramatique, à partir de situations concrètes, le thème du mélange de fierté, de fidélité, d'attente et de crainte dans lequel vivaient les Juifs soviétiques. Il décida, suivant le conseil de son ami, le metteur en scène Hy Kalus, de témoigner de façon plus effective en écrivant une pièce de théâtre. Il s'inspira du souvenir de sa première rencontre, à Moscou, avec le grand rabbin Yehuda-Leib Levine, qu'il décrit dans ses Mémoires intitulés *«Tous les fleuves vont à la mer»* (1994) : *«Lors de notre première rencontre - le soir de Kippour 1965 -, j'étais assis à gauche de l'estrade (la bima), avec les diplomates israéliens et étrangers. Je n'ai pas osé lui parler : vingt ans avant les hésitants débuts de la perestroïka, c'était trop dangereux pour lui ; il y avait beaucoup trop d'espions dans l'auditoire. [...] Tandis que je l'observais, j'ai soudain eu une brillante idée : le silence devait être brisé, un silence qui pour des décennies avait suffoqué sa communauté ; sa volonté devait être libérée, sa colère devait exploser [...] Ce fut quand je pensais à la pièce que j'étais en train d'écrire que le visage tourmenté et résigné du grand rabbin me revint à l'esprit. Si Malraux a raison, c'est la responsabilité de la littérature de corriger, de réparer l'injustice ; ainsi, je veux essayer, sur la scène, de corriger l'injustice à laquelle le rabbin Lévine faisait face ; il accomplirait sur la scène ce qu'il n'osa jamais faire dans la synagogue à Moscou. Voilà ce qui serait le thème de la pièce.»*

À voir les responsables de la communauté, mandatés moins par les fidèles que par les autorités qui les tolèrent, on se demande à partir de quel moment la sauvegarde physique de cette communauté

conduit à censurer, voire à abandonner, l'imprudent qui dit «non». Faut-il alors choisir la politique contre l'espérance, l'avenir contre la souffrance? La pièce porte sur la crainte de dire ce qu'on a besoin de dire pour survivre.

Mais Élie Wiesel reprit aussi de ses thèmes favoris :

- le thème du fou, l'hypothèse, développée dans *"Le mendiant de Jérusalem"*, de la lucidité, de la clairvoyance, du fou qui est plus proche de la spiritualité et de la vérité, qui est représentant de Dieu : «*Si l'Homme est le messager de l'Homme, pourquoi le fou ne serait-il pas le messager de Dieu?*»

Zalmen, le fou, n'intervient physiquement que peu dans la pièce, mais il guide le déroulement, et il incarne la présence même de Dieu ; il est à la fois la conscience du rabbin, qu'il presse d'agir, et la voix souterraine de toute la communauté, la voix de Dieu qu'il entend alors que les autres se bouchent les oreilles ;

- le thème de la culpabilité collective résultant du silence et de la complaisance à l'égard des autorités. La docilité et le contentement du rabbin, qui accepte le statu quo, sont compréhensibles du fait du simple souvenir de l'Holocauste. Mais on peut se demander si l'angoisse est un prix si lourd à payer pour se préserver de toutes représailles politiques. On peut envisager qu'il ait voulu se suicider.

Misha est au cœur de la pièce car, avec lui, se pose la question de savoir ce qu'il va advenir de ce représentant de la nouvelle génération, qui est déchiré entre son père qui refuse de lui inculquer même le judaïsme le plus rudimentaire, et son grand-père, le rabbin, gardien de la tradition juive, et vers lequel il se sent inexorablement attiré.

Parmi les membres de la communauté, se trouvent toutes les attitudes : il y a ceux qui croient pouvoir se sauver seuls, et ceux qui refusent la soumission, et pour qui choisir la vie, c'est aussi choisir la vie juive, avec tous ses risques et toute sa joie.

Les fonctionnaires soviétiques sont les instruments d'autorités que tout dérangement inquiète et irrite, même si elles sont toutes-puissantes.

Devant tous ces drames individuels et collectifs, comment vont réagir les «observateurs» étrangers?

En 1968, la pièce fut donnée à la radio française.

En 1974, à Paris, elle fut mise en scène et jouée par Daniel Emilfork.

Traduite par Nathan Edelman sous le titre *"Zalmen, or the madness of God"*, elle fut adaptée pour la scène par Marion Wiesel, et, en 1976, jouée à Broadway, au "Lyceum Theatre".

La même année en sortit une adaptation au cinéma, par Alan Schneider, et une adaptation pour la télévision donnée sur PBS par "The Arena theater's".

En 2011, la pièce fut jouée à l'université Harvard, dans une mise en scène de Guila Clara Kessous, qui eut, en particulier, l'idée de faire de Misha une marionnette qui est manipulée.

---

### ***"Le mendiant de Jérusalem"***

(1968)

Roman de 199 pages

En juin 1967, le narrateur, David, un mendiant dans la quarantaine, héritier d'une histoire sanglante de persécutions antisémites, qui, dans les Carpates, passa par le feu de la fureur nazie, qui survécut à l'Holocauste, était venu, pendant la guerre des Six-Jours, combattre les armées arabes unies contre les Israéliens, souhaitant y mourir afin de surmonter le désespoir que lui faisait ressentir l'abandon où Dieu laissa les juifs pendant la Seconde Guerre mondiale, et le fait qu'il avait lui-même inutilement survécu.

Après la guerre, à la recherche d'un ami perdu, il parcourt les rues hantées et enchantées de la vieille ville de Jérusalem, nouvellement réunifiée. Du Temple qui fut la gloire de la ville, il ne reste qu'une paroi de soubassement contre laquelle les juifs sont venus pendant des siècles pleurer leur patrie perdue, vers laquelle convergent aujourd'hui des touristes du monde entier mais encore aussi d'innombrables pèlerins. Au près de ce "Mur des Lamentations", David rencontre les mendiants, les vagabonds, les fous, les enfants et vieillards, les disciples et maîtres, qui, chaque soir, alors que le

soleil se couche, s'y réunissent. Ils se racontent leurs vies, comparent leurs miraculeuses sauvegardes, et se vantent de leur rôle dans la récente et spectaculaire victoire. Ils rappellent les grands récits anciens, les légendes de la tradition hassidique, les souvenirs de l'Holocauste. Ils commentent l'Histoire d'Israël jusqu'à la guerre, replacent la conquête de la ville dans le processus d'une histoire providentielle, commémorent l'événement inouï qu'est sa réunification. Ces survivants de multiples destructions, vivants ou morts, présents ou rêvés, forcent David à faire face aux fantômes de son passé, et à ses liens avec le présent.

Dan, par exemple, parle de son royaume au-delà de la mythique rivière Sambatyon, qui roule des pierres six jours par semaine, et n'est tranquille que pendant le sabbat. Moshe parle de sa participation à une discussion théologique avec des prêtres chrétiens, quelque part au Moyen Âge. Un vieux rabbin indique à ses disciples avant qu'ils soient fusillés par les nazis au bord d'un précipice : *«Chantez, mes enfants... Chantez comme vous n'avez jamais chanté de votre vie, chantez de toute votre âme, et que ce chant soit entendu d'un bout du monde à l'autre, et plus loin encore, et plus haut, d'un ciel à l'autre, et plus haut encore... Chantez, mes enfants, car c'est lui, le chant, qui, finalement, témoignera pour nous.»* Et, avant de mourir assassiné, il adjure : *«Celui de nous qui s'en sortira, je veux qu'il regarde, qu'il écoute et qu'il se souvienne. Je me fie à lui plus qu'aux patriarches. Il osera aller plus loin. Je le veux dépositaire de vérité, porteur d'incendie. Et, si lui aussi doit périr avec nous, comme nous, je fais appel au ciel, au vent et aux nuages et aux fourmis qui se terrent sous nos pieds : qu'ils témoignent pour nous. Peut-être le monde ne mérite-il pas d'autres témoins.»*

Dans ce processus, tous ces juifs, qui constituent une sorte de chœur de la tragédie grecque antique, bien qu'ils souffrent de culpabilité et de colère, en viennent finalement à se forger une identité fondée sur l'espoir.

### Commentaire

Cette fois-ci, Élie Wiesel enracina ses personnages dans le présent, la guerre des Six-Jours, l'un des événements majeurs de l'histoire d'Israël qui surmonta alors la menace de la destruction que les pays arabes voulurent perpétrer contre lui. Il constata : *«Israël a vaincu parce que son armée, son peuple comptaient six millions de noms de plus»* (page 180).

Il définit son livre comme *«l'aventure d'un fou qui, une nuit, vit, non pas la fin de toutes choses, mais leur commencement»*, d'un homme *«qui vint à Jérusalem comme un mendiant, un fou, qui n'en croyait pas ses yeux ni ses oreilles, et, surtout, sa mémoire.»*

S'il déclara que, dans ce livre, il avait tenté de *«montrer ce qui ne peut être montré»*, d'*«expliquer ce qui ne peut être expliqué»*, de *«revivre une expérience qui ne peut être revécue»*, il exprima en effet quelque peu le soulagement et la grande exaltation ressentis alors par les juifs du monde entier, devant le danger existentiel évité, et le retour à leurs lieux les plus saints, ainsi que leur désir de voir Israël, dans des frontières qui assuraient sa sécurité, vivre désormais en paix avec ses voisins, selon l'ancien adage juif : *«Le plus grand triomphe est de faire un ami de celui qui était un ennemi»*. À travers son personnage principal, le mendiant, qui est le messager de la parole, qui donne vie à une paix débordante qui apparaît possible à la fin, Élie Wiesel semble être un prophète.

C'est moins les combats que leur sens profond, leur répercussion dans la conscience des siens, que relate David, porte-parole et «double» de l'auteur qui, avec ce récit passionné, composa une somme où il mêla légendes et traditions religieuses, fit revivre tous les thèmes (le judaïsme, la peur, le courage, la force du rire, la protestation contre Dieu : *«Sache donc TOI que le Dieu d'Israël viole ici la Loi d'Israël»* [page 70]) et tous les héros qui hantent toute son oeuvre de témoin inspiré, de poète.

Tissant ensemble le mythe et le mystère, la parabole et le paradoxe, il invite le lecteur à se joindre à lui pour un voyage spirituel qui est un va-et-vient dans le temps, passant par la petite ville d'Europe de l'Est où il vécut, mais revenant toujours à Jérusalem, ville emblématique dont il affirme que chacun y vient en mendiant, et en repart plus riche d'une foi et d'une histoire éternelle.

On retient en particulier ces réflexions :

- *«La connaissance et la douleur vont de pair. Plus on sait, plus on désespère de sa condition. Plus on avance, plus on se heurte à l'immensité du mal.»*



- «*Il est facile de s'aimer les uns les autres, il est même facile d'aimer nos ennemis ; plus facile que de s'aimer soi-même.*»

- «*L'humanité frappe la mémoire qui lui fait peur, qui la relie aux ténèbres du commencement. Ainsi, en tuant, elle espère devenir immortelle.*», ce qui explique de façon péremptoire la raison profonde de la haine des nations contre le peuple juif.

- «*Il est un temps où l'on ne peut être homme sans assumer la condition du juif.*»

À Henry David Thoreau qui avait écrit : «Comme les bougies sont allumées sur terre, les étoiles sont allumées dans les cieux», Élie Wiesel répondit : «*Tout à coup, je m'aperçois que le ciel est couvert, non d'étoiles, mais de bougies qu'on allume pour les morts.*»

«*Le mendiant de Jérusalem*» est peut-être le premier roman important qui, pour porter un témoignage sur la destinée des juifs, usa de toutes les ressources des expérimentations littéraires modernes en les combinant avec les techniques narratives des maîtres hassidiques. De ce fait, même s'il est écrit avec la même qualité d'émotion, de générosité et d'humanité, le même lyrisme mystique qui empreint la plus grande partie de l'œuvre d'Élie Wiesel, le va-et-vient quelque peu vaporeux qu'on y trouve, la constante déconstruction, l'incertitude entre ce qui est réel et ce qui imaginaire, ne manquent pas de le rendre parfois confus. À certains moments, il est difficile de déterminer qui parle, puisque la narration semble passer d'un personnage à l'autre, le narrateur lui-même semblant changer d'identité, surtout à la fin ; puisque la narration passe d'un événement à un autre. Ainsi, même si le roman est court, il n'est pas d'une lecture facile.

Le roman reçut le prix Médicis 1968.

La même année parut la traduction anglaise sous le titre de «*A beggar in Jerusalem*».

---

En 1969, Wiesel épousa Marion Erster Rose, une divorcée autrichienne multilingue qui allait traduire en anglais tous ses livres suivants.

Il publia :

---

### **«Entre deux soleils»**

(1970)

#### Essais, dialogues, nouvelles

Dans «*Commencement du voyage*», Élie Wiesel se souvint du bedeau Moshe (déjà évoqué dans «*La nuit*»), qui ne se distinguait pas par une grande piété, qui passait même pour fou («*Mais les fous voient des choses que nous ne voyons pas.*»), qui essaya de prévenir les juifs de Sighet des crimes haineux dont ils allaient être victimes.

Il raconte que, vingt ans après que lui et sa famille furent déportés à Auschwitz, il retourna à Sighet à la recherche d'une montre, un cadeau qu'on lui avait fait à sa «bar mitzvah», et qu'il avait enterrée dans la cour avant qu'ils ne partent.

Ailleurs, percevant la nécessité d'une mutation, le danger de se répéter, il se dit : «*Et maintenant, conteur, tourne la page. Parle-nous d'autre chose*». Mais il ne peut échapper à «*Auschwitz où ont eu lieu les premières mutations de l'être*» (page 176). Aussi s'interroge-t-il : «*Comment en parler et comment ne pas en parler? Comment toucher à cet univers nocturne sans devenir marchand de détresse et de ténèbres? Sans devenir autre?*» Et il se ravise, car «*bientôt, il n'y aura plus personne pour en parler, personne pour écouter.*»

Il raconte qu'un jeune juif lui avait écrit pour lui demander : «*C'est quoi être juif aujourd'hui ? À quoi cela vous engage-t-il?*», et qu'il lui avait répondu : «*Au risque de vous décevoir, je dois vous avouer que je n'ai aucune clé à vous offrir, aucune formule à vous confier [...] Plutôt que de parler de mes certitudes, je préfère évoquer mes efforts pour en acquérir. J'écris pour comprendre. À travers mes personnages et leurs jeux de miroirs, c'est le juif en moi qui se cherche.*»

Cherchant, parmi les témoignages des survivants de l'Holocauste (qui essaient de relater ce qui est au-delà des mots, et qui essaient de trouver un sens à ce qui défie toute compréhension), et parmi les événements contemporains, de possible réponses ou leçons qu'Auschwitz pourrait offrir à la génération née depuis la guerre, il constate que la société n'a pas changé, et que rien n'a été appris. Il en arrive à percevoir en Auschwitz un phénomène propre à l'humanité : *«C'est Auschwitz qui engendra Hiroshima. Et si le genre humain vient à périr par la bombe nucléaire, ce sera le châtement d'Auschwitz où, dans les cendres, s'éteignirent les promesses de l'homme.»* (page 198).

Il étudie les paradoxes auxquels les juifs du monde durent faire face après l'Holocauste, la relation entre celui-ci et la fondation de l'État d'Israël, qui, selon lui, sert de consolation à toute l'humanité et pas seulement aux juifs.

### Commentaire

Le terme hébreu qui donna son titre au livre, «Bein Hashmashot», signifie l'heure, mystique entre toutes, qui sépare le soleil du jour et le soleil de la nuit. Apogée du «shabbat», elle est consacrée chez les «hassidims» aux récits et aux chants, car elle marque le moment où le sacré finit, où le quotidien commence.

Élie Wiesel fit avec ce livre, plein d'histoires hassidiques, d'interprétations rabbiniques, d'anecdotes, de fragments autobiographiques, de conversations avec des victimes, d'analyses introspectives, de dialogues de foi, d'humbles prières adressées à Dieu, l'inventaire de sa génération. Après avoir dit l'Holocauste et ses conséquences, avoir «consacré» en quelque sorte dans ses romans et ses nouvelles les victimes des camps, il mit un point qu'il voulut final *«à son premier itinéraire»*.

Des dialogues fut tirée une pièce de théâtre, qui fut jouée pour la première fois en France à Avignon en 2008.

Le livre fut traduit en anglais sous le titre (justifié par l'histoire de la montre) *«One generation after»* (1972).

---

Le 14 novembre 1970, Élie Wiesel prononça un discours à Kansas City où il déclara : *«Ce qui est arrivé va au-delà des mots, au-delà de l'imagination. En faire de la littérature serait blasphématoire. Souvenez-vous de ce que disait de la vérité R. Mendel de Kotzk [(1787-1859) : l'un des plus célèbres rabbi hassidique, connu pour son exigence absolue en matière de piété religieuse]. Il disait : "La vérité peut être communiquée par des mots, mais il y a un niveau de vérité tellement profond qu'il ne peut être exprimé que par le silence. Et ensuite il y a quelque part dans l'homme une vérité tellement profonde et tellement troublante qu'elle ne peut pas du tout être transmise. L'Holocauste doit être placé dans la dernière catégorie.»* Il fit l'éloge du juif : *«L'homme a échoué, le Juif non. L'homme a trahi, le Juif non. Qu'était l'Holocauste si ce n'est l'histoire de l'homme trahissant le Juif?»*. Il fit l'éloge de l'État d'Israël : *«Il y a un État et il est différent de tout autre État. Il est juif, et pour cela plus humain que n'importe quel autre.»*

S'exprimant au sujet de souffrances d'autres peuples que les juifs, dans les années soixante-dix, il protesta contre la guerre au Biafra, contre l'apartheid en Afrique du Sud.

À partir de 1972 et jusqu'en 1976, il fut professeur d'études juives à l'université de la ville de New York.

Comme, chaque année, il donnait, au YMCA de la 92<sup>e</sup> rue à New York, des conférences sur la tradition juive, il décida d'en faire la base d'une série d'ouvrages exposant la spiritualité juive, et dont le premier fut :

---

**“Célébration hassidique, portraits et légendes”**  
(1972)

Essai de 285 pages

Élie Wiesel, s'il donne des «repères», une carte, un glossaire, une table chronologique (elle lui permit de montrer qu'«*au moment où le Baal Chem Tov ou le rabbi Nachman de Bratzlav racontaient leurs histoires, accomplissaient leurs miracles, le monde autour d'eux, celui du XVIIIe siècle, n'était que violences et tueries.*»), de signaler que «*les plus hautes autorités intellectuelles de l'époque, un Emmanuel Kant, un Voltaire, un Diderot, pouvaient être antisémites.*»), veut être simple conteur pour nous parler d'un monde qui fut celui de son enfance, le hassidisme, qui ne constitue ni une doctrine ni une idéologie, est avant tout une façon d'être, de voir et de vivre, l'accent étant mis sur la Kabbale, la musique associée à la danse, car la volonté est de vivre joyeusement dans un monde absurde.

Le personnage central du hassidisme est le «rebbe», qui n'est pas un rabbin mais avant tout un «tsaddik», un juste, un point de rencontre entre le spirituel et les fidèles. Il y eut toujours de ces dévots originaux, et Élie Wiesel voit déjà des «hassidims» dans les Assidéens, «*hommes vaillants dont le cœur était attaché à la Loi*», qui luttèrent avec les Macchabées contre Antiochus Épiphane, mais, après la victoire, refusèrent toute compromission sur la loi religieuse, et ne voulurent pas s'engager dans le politique, prônèrent la fraternité et la réconciliation. Mais, entre 1750 et 1850, essentiellement entre le Dniepr et le Dienstr, et surtout en Podolie, l'hassidisme fut renouvelé, et connut une ampleur peu commune grâce d'abord à Israël Baal Shem-Tov, le «Maître du bon nom», personnage assez mystérieux, visionnaire solitaire qu'on voit prêchant par sa vie, la dévouant à la charité, à la compassion, à la miséricorde, à l'attente du Messie, avec des mots comme celui-ci : «*Si tous les hommes disaient la vérité, nous n'aurions plus besoin d'attendre le Messie, il serait là depuis longtemps.*» Cette attente exacerbée du Messie est commune à tous les «hassidims» qui pensent qu'il ne pourra survenir que si les prières se font encore plus ardentes. Aux juifs opprimés par des siècles de persécution, Israël Baal Shem-Tov lança un étonnant appel à la joie, provoquant ainsi une révolution dans le monde juif. Élie Wiesel nous donne un peu du nombre incroyable d'histoires qui se rapportent à lui. Ainsi :

- «*Pendant la fête de "Simhat-Torah", le Baal-Shem avertit ses disciples qu'ils allaient assister à un service singulier : - "Promettez-moi de ne pas rire !" dit-il... Ils promirent. Alors, pendant l'office, le Maître invita les sept bergers du monde dont Adam, Abraham et David, à s'approcher de la tribune et à lire dans la Torah. En dernier lieu, il invita le Messie ! C'en fut trop pour certains : ils se mirent à rire. Une ombre s'appesantit sur le visage du Maître qui, pendant un long moment, refusa de les regarder. Il poursuivit : - "Vous voulez savoir ce qu'est le Hassidisme? Connaissez-vous l'histoire du forgeron qui voulut devenir indépendant? Il se procura une enclume, un marteau, un soufflet et se mit au travail. En vain. La forge restait inerte. Alors un vieux forgeron, à qui il alla demander conseil, lui dit : - "Tu as tout ce qu'il te faut, sauf l'étincelle". Le Hassidisme, c'est cela. C'est l'étincelle.*» (page 43).

- «*Lorsque le grand Rabbi Israël Baal Shem-Tov voyait qu'un malheur s'annonçait pour le peuple juif, il avait pour habitude d'aller se recueillir à un certain endroit dans la forêt ; là, il allumait un feu, récitait une certaine prière et le miracle s'accomplissait, révoquant le malheur. / Plus tard, lorsque son disciple, le célèbre Maguid de Mezeritch, devait intervenir auprès du ciel pour les mêmes raisons, il se rendait au même endroit dans la forêt et disait : "Maître de l'univers, prête l'oreille. Je ne sais pas comment allumer le feu, mais je suis encore capable de réciter la prière." Et le miracle s'accomplissait. / Plus tard, le Rabbi Moshe-Leib de Sassov, pour sauver son peuple, allait lui aussi dans la forêt et disait : "Je ne sais pas comment allumer le feu, mais je peux situer l'endroit et cela devrait suffire." Et cela suffisait : là encore le miracle s'accomplissait. / Puis ce fut le tour du Rabbi Israël de Rizhin d'écarter la menace. Assis dans son fauteuil il prenait sa tête entre les mains et parlait à Dieu : "Je suis incapable d'allumer le feu, je ne connais pas la prière, je ne peux même pas retrouver l'endroit dans la forêt. Tout ce que je sais faire, c'est raconter cette histoire. Cela devrait suffire." Et cela suffisait.*» (page 172)

Puis Élie Wiesel nous parle des disciples d'Israël Baal Shem-Tov, qui suscitèrent aussi les enthousiasmes, animèrent aussi les communautés :

- le Maguid de Mezeritch, au sujet duquel est racontée cette histoire : *«Une femme supplia le Maguid de Koshenitz de prier pour elle ; elle n'avait pas d'enfant. Il lui dit : "Ma mère fut aussi malheureuse que toi, et pour les mêmes raisons. Jusqu'au jour où elle rencontra le Baal Shem-Tov. Elle lui fit cadeau d'une cape. Je naquis une année après. - "Merci", dit la visiteuse, radieuse. "Je ferai comme votre mère. Je vous ferai cadeau d'une cape." Le Maguid de Kozhenitz sourit : "Non, ça ne servirait à rien. Vois-tu, ma mère ne connaissait pas cette histoire.»* (page 139) ;

- Levi Yitzhak de Berditchev ;

- Elimelekh ;

- Zousia, qui affirma : *«Quand je me présenterai au tribunal céleste, l'on ne me demandera pas pourquoi je n'étais pas Abraham, Jacob ou Moïse ; on me demandera pourquoi je n'étais pas Zousia.»* (page 128) ;

- Israël de Rizin ;

- Nahman de Bratzlav (1772-1810), qui écrivait : *«Chacun de vous est un désert inhabité. Et c'est pourquoi je traverse le désert, pour le rendre habitable.»*, l'auteur voyant en lui un précurseur de Kafka ;

- Menahem-Mendel de Kotzk qui émit cet aphorisme : *«L'homme ne s'abaisse pas par ses échecs mais par les alibis qu'il invoque.»* (page 239) ;

- les membres de l'école de Pshiskhe ;

- et nombre d'autres personnages, à travers un étrange réseau de communications et de successions. Leur histoire, leurs histoires, se sont inscrites dans les coeurs, et transmises de groupe en groupe et d'individu à individu.

On a le plaisir de découvrir de telles apostrophes : *«Si j'avais quelques compagnons (trois cents?), prêts à grimper avec moi sur le toit de l'univers, et coiffés de choucroute, ceints de paille, crier que Dieu est Dieu, la victoire serait acquise !»*

Élie Wiesel considère que, même si le hassidisme est parfois assimilé à un fondamentalisme, celui dont il se réclame est une ouverture : *«Je me bats contre tous les fanatismes, qu'ils soient musulman, chrétien ou juif ; ils représentent la grande menace pesant sur notre XXIe siècle. Dans le hassidisme, on a le droit d'interroger Dieu, comme l'ont fait Moïse, Abraham et Jérémie. Cette discussion permanente avec l'Éternel, c'est le contraire du fanatisme.»*

Il décrit ces «hassidims» comme *«émouvants de simplicité, épris de beauté. Ils savaient partager. Dans leur communauté, aucun mendiant ne souffrait de faim le Shabbat. Éternellement surpris par la moindre marque de bonté, de compassion, ils répondaient par la gratitude. [...] Il faut dire que toutes les conditions qui existaient au XVIIIe siècle, à l'avènement du Hassidisme, se trouvent réunies aujourd'hui : les guerres qui ne semblent vouloir s'achever, le fléau de la violence, du chaos ; d'où un retour en grâce de ce mouvement...»*

Il regrette : *«Le hassidisme qui prêchait la fraternité et la réconciliation devint l'autel sur lequel tout un peuple fut immolé. Parfois, l'enfant en moi me dit que le monde ne méritait pas cette Loi, cet amour, ce message de spiritualité, ce chant qui accompagne l'homme sur sa route solitaire.»*

Il affirme : *«Les mendiants sont des princes, les muets des sages, les vagabonds dotés de pouvoirs»* (page 11).

### Commentaire

Élie Wiesel, qui est petit-fils de «hassid», transmet aujourd'hui, aussi fidèlement que possible, mais avec ferveur, et en y prêtant sa voix et son accent, ce qu'il a reçu du hassidisme qui est, pour lui et pour beaucoup, une flamme qui brûle toujours. À l'exemple de Peretz, il fit de la fable l'instrument de création et le médium d'expression susceptible de transmettre son message à un public qui, au XXe siècle, ne croyait plus en Dieu, et avait renié son passé. Il allait désormais témoigner presque exclusivement à travers ce mode.

Ayant statué que *«Un hassid objectif n'est pas un hassid.»* (page 20), il affirma aussi que, si les «rebbe» se contredirent d'un texte à l'autre, c'est que leur profondeur est au-delà de notre

compréhension ; que, s'ils furent vaniteux, c'est qu'ils rirent de notre univers ; que, s'ils se conduisirent comme de riches boyards (le «rebbe» de Rizhin [1796-1850]), c'est qu'ils étaient pauvres sous leurs fourrures. Il glorifia une fraternité hassidique, humble et populaire, sans souligner qu'elle est celle des élus pieux. Il exalta la bonté et le dévouement des «rebbe» et de leurs fidèles sans montrer aussi leur obscurantisme, leur misogynie, leur respect du pouvoir établi le plus conservateur.

De ce fait, si on peut se laisser porter par le charme de la lecture, rêver avec l'auteur, on peut aussi lui reprocher de répandre une image embellie du hassidisme qui ne correspond pas à la réalité, y compris celle du début du mouvement. Ainsi, il voulut souligner le côté «contestataire» du hassidisme, sans dire ce qui fut contesté et au nom de quoi. En fait, le hassidisme fut un fort classique mouvement de réveil piétiste face au dogmatisme ronronnant ultra-conservateur des autorités orthodoxes. Et la contestation n'alla pas bien loin au-delà d'un humanisme abstrait et mystique, sympathique certes mais très limité. Appuyé sur une foi aveugle dans les idées de ses chefs spirituels et thaumaturgiques, les «rebbe», le hassidisme devint avec le temps, le meilleur pilier de l'orthodoxie dogmatique, le plus souvent d'une étroitesse d'esprit sans pareille.

Si Élie Wiesel fit des historiques, s'il présenta des données biographiques sur les fondateurs du hassidisme, il ne donna pas la moindre référence bibliographique, pas la moindre orientation qui permette de savoir d'où il tira ses affirmations. À propos des grands «rebbe» des XVIIIe et XIXe siècles, on ignore, d'un bout à l'autre du livre, où commence ce qui est documenté, ce qui relève de la pure légende, ce qu'il a appris aux veillées hassidiques de son enfance, ou ce qu'il a tout bonnement inventé. On voit alors comment fonctionne l'esprit d'un adepte moderne du hassidisme, qui utilise finalement les ficelles classiques du bon fidèle, c'est-à-dire qui pratique l'amalgame, les glissements de pensée, les généralisations et comparaisons faciles et sans preuves.

L'histoire de la page 172 était déjà le prologue du roman *“Les portes de la forêt”*.

En 1972, parut la traduction en anglais, sous le titre : *“Souls on fire : Portraits and legends of hasidic masters”*.

En 1976, l'ouvrage fut réédité en France, en livre de poche.

---

En 1972, Élie Wiesel et Marion eurent un fils qu'ils nommèrent Shlomo Elisha Wiesel, d'après le nom du père de l'écrivain.

Il publia :

---

***“Le serment de Kollvilag”***

(1973)

Roman de 253 pages

Un jeune homme anonyme rencontre, le soir où il a décidé de se suicider, un vieillard vagabond nommé Azriel, seul survivant de Kolvillag, ville de Hongrie qui fut, cinquante ans auparavant, entièrement détruite par un pogrom gigantesque, commis par les chrétiens du voisinage qui accusaient les juifs d'avoir, dans un meurtre rituel, tué un enfant chrétien. Pour dissuader le jeune homme de mettre fin à ses jours, Azriel entreprend de lui raconter l'histoire de Kolvillag, bien qu'à cette époque, Moshe le fou, après avoir en vain essayé de sauver sa communauté en prenant sur lui la responsabilité du meurtre supposé de l'enfant chrétien, ait fait jurer à tous les juifs de garder le silence absolu sur le malheur de leur ville, ce silence étant susceptible de hâter la venue du Messie, et d'assurer par là l'avenir des humains sur terre. Ainsi, depuis des décennies, Azriel parcourt la Terre, cherchant quelqu'un qui aurait le pouvoir de le relever de son serment. Finalement, cinquante ans après l'événement, il rencontre le jeune homme, et, cherchant des arguments pour le dissuader de se suicider, il rompt le serment. Puis il lui dit : *«Ayant reçu cette histoire, tu n'as plus le droit de mourir»*. Mais, s'il veut le sauver, il veut aussi pouvoir mourir à son tour, après avoir transmis son

témoignage et son fardeau. Cependant, au tout dernier moment, il affirme que le secret n'a pas été trahi, et que l'essentiel réside donc en dehors de l'histoire qu'il a contée.

### Commentaire

Par le biais de cette ville et de ce pogrom imaginaires, qui confond dans sa tourmente les victimes et les bourreaux, Élie Wiesel tissa une fable tragique autour de son expérience des camps d'extermination, tout en insistant sur le fait que nul ne peut dire précisément ce qui y a été vécu, et sur l'importance du témoignage qu'est le «pinkhas», une oeuvre collective par laquelle, pour maintenir la tradition, on raconte les événements subis par les différentes générations juives.

«Kolvillag» signifiant «tout le monde», la ville est le symbole de toutes les villes, et donc de l'humanité. Sa destruction signifierait que l'histoire de l'humanité est mise en péril. Mais elle connaît une renaissance symbolique à travers la sauvegarde d'une vie humaine. Ainsi, le récit se termine sur un message d'espoir et de foi en l'humanité, en sa capacité de reconstruire sur les cendres de l'Holocauste, et malgré lui. Le roman est un appel à la vie. Avec lui, Wiesel modifia la conception qu'il avait du rôle du témoin. Il n'exigea plus que son témoignage prenne des dimensions historiques et cosmiques, mais lui donna avant tout une dimension personnelle : le but d'Azriel, témoin du massacre de Kolvillag, n'est pas de sauver le monde ou d'annoncer le Messie mais d'aider un homme en lui apprenant à ne pas désespérer et à concevoir la vie, même après Auschwitz. L'humanisme, dont font preuve Azriel et Wiesel, vient de la tradition juive : tous deux choisissent de raconter l'Histoire pour sauver un être humain. Cette nouvelle conception du témoignage sanctifie le survivant au risque d'éclipser la victime. S'il est vrai que le témoin ne peut qu'exprimer sa propre vérité et sa propre expérience, incidemment, il devient le messager de l'expérience collective juive à laquelle il assigne une place dans l'Histoire.

La leçon que donne Azriel au jeune homme est claire, mais elle n'est nullement convaincante, ni à cette place ni ailleurs.

Moshe, dit le fou, est «*saint*» parce qu'il est en réalité, malgré son apparence, le Juste, le Messager «*dont la mission est de sanctifier l'espace*», un Maître dissimulé qui se révèle parfois grâce à «*une cicatrice sur le front*». Il se sacrifie pour la communauté, accepte de se reconnaître coupable d'un crime qu'il n'a pas commis, et se propose de se détruire. Mais Azriel lui commande : «*Ayant reçu cette histoire, tu n'as plus le droit de mourir*».

Cette oeuvre puissante se livre en fragments, est déstructurée, le point de vue passant de l'Azriel du passé à l'Azriel du présent, du jeune homme du présent au jeune homme du passé.

En 1973, le livre fut publié en anglais sous le titre «*The oath*».

---

### **«*Ani Maamin : Un chant perdu et retrouvé*» (1973)**

#### Cantate de quarante pages

C'est un dialogue entre les ancêtres juifs, Abraham, Isaac et Jacob, qui ont la responsabilité de diriger l'attention de Dieu vers Israël, qui souffre de génération en génération. Ils font face au tribunal céleste, mais Dieu demeure silencieux. Les trois patriarches décident de quitter le ciel, et reviennent sur la terre pour se tenir au côté des victimes.

### Commentaire

Le titre est le début d'une formule qui est : «*Ani maamin beviat ha-Mashiah*», «*Je crois en la venue du Messie*».

Le texte était, à l'origine, un chant hassidique qu'Élie Wiesel apprit, durant l'hiver 1943, à Sighet, d'un «hassid» de Pologne, qui racontait la tourmente qui se déroulait de l'autre côté de la frontière, et qui

s'interrompait dans son récit pour reprendre son refrain, «*Ani maanim*». Il l'entendit encore à Auschwitz, et s'étonna : «*Comment pouvaient-ils ici croire encore dans le Messie? Comment pouvaient-ils encore l'attendre?*» Puis il l'oublia. Un soir de «Pessah», vers 1970, il s'en souvint, d'où le sous-titre, «*Un chant perdu et retrouvé*».

Dans ce poème inspiré du «*Livre de Job*», et qui est, selon Élie Wiesel, «*dans le ton de la tradition talmudique à l'égard de nos ancêtres, les patriarches. Nous pensons que là-haut ils sont vraiment nos intercesseurs.*», il reprit encore le thème de la soumission totale à Dieu en dépit des reproches qu'il lui faisait : «*Béni sois-tu Israël pour ta foi en l'homme en dépit de l'homme... Béni sois-tu Israël pour ta foi en Israël malgré les hommes et malgré Dieu.*»

Les 11 et 13 novembre 1973, la cantate fut donnée au Carnegie Hall sur une musique de Darius Milhaud pour chœur, orchestre, quatre comédiens et un récitant.

Le texte fut repris dans «*Un juif aujourd'hui*».

---

En 1973, l'université de Bar Ilan, en Israël, accorda à Élie Wiesel le titre de docteur honoris causa parce que «*voix vivante des millions de juifs qui ont péri, il a décrit leurs souffrances et leur mort, et en même temps la beauté de leur héritage culturel et spirituel.*»

Cette année-là, dans un numéro de la revue israélienne «*Bamahane*», il proclama : «*Maître de l'univers, je sais ce que tu me demandes. Tu entends mettre à l'épreuve ma foi. Tu entends me pousser à la limite. Bien. Mais tu ne réussiras pas. Jamais. Quoi que tu fasses, je continuerai à croire en toi.*»

Au moment de la parution de «*L'archipel du goulag*», on aurait pu penser qu'un écrivain qui avait dénoncé le système du totalitarisme nazi adhérerait à la passion de Soljénitsyne. Ce ne fut pas le cas. Élie Wiesel ne lui reprocha pas un antisémitisme quelconque, ce qu'il aurait été en peine de démontrer. Mais, manifestant son ethnocentrisme, il lui en voulut de certains silences, de minimiser la tragédie juive, de se préoccuper si peu des victimes juives, sauf en passant, dans des notes de bas de pages. En effet, Soljénitsyne évoqua les persécutions contre les prêtres, mais jamais celles des rabbins, des talmudistes et des penseurs. Il décrivit minutieusement les mesures prises contre les églises, mais pas celles prises contre les synagogues. Il souligna les tourments des croyants chrétiens dans les camps, mais ne dit rien de ceux imposés aux juifs croyants. Il ne dit rien des crimes commis contre les écrivains. Comment comprendre et admettre que manquent les biographies de certains martyrs? Enfin, il compara les atrocités staliniennes aux atrocités nazies, allant jusqu'à affirmer que le N.K.V.D. avait été plus cruel que la Gestapo : «*Pourquoi comparer Staline à Hitler? Et pourquoi pas avec Ivan le Terrible et Gengis Khan? Et pourquoi comparer leurs victimes? Pourquoi est-il si anxieux de dramatiser sa tragédie et de diminuer la nôtre?*» demanda Élie Wiesel.

Ce texte étrange est indigne d'un homme comme lui. Les deux écrivains n'ont-ils pas polarisé leur oeuvre sur leur propre expérience, Soljénitsyne sur le monde russe et Élie Wiesel sur le monde juif? À la limite, on perçoit chez l'un et chez l'autre le même ethnocentrisme, et la même conception d'un peuple théophile. En fait, Soljénitsyne porta une appréciation nuancée sur ses héros juifs («*Le premier cercle*») et sur les personnages juifs qu'il avait été appelé à connaître au cours de son expérience («*L'archipel du goulag*»). S'il fut dur à l'égard des commissaires du peuple et des agents des services de sécurité, il n'avait aucune raison de cacher le fait que nombre de juifs figurèrent parmi les staliniens les plus rigoureux, et il ne manqua pas de mentionner tel ou tel juif qui méritait, par son comportement, sympathie et considération ; de signaler à plusieurs reprises la déportation des juifs prévue pour janvier 1953, à l'occasion du procès des médecins de Moscou (tome I, page 74 ; tome III, pages 281, 317), l'expérience du Birobidjan ne devant être considérée que comme la répétition du plan monstrueux de 1953. Peut-être est-il tout au plus possible de percevoir chez Soljénitsyne le sentiment sourd que les juifs constituent dans la société soviétique un élément hétérogène.

En 1974, à Jérusalem, Élie Wiesel prononça un discours, où il fit l'éloge du peuple juif : «*De nombreuses nations nous ont trahis. Mais nous n'avons pas trahi notre peuple. Notre peuple n'a pas abandonné ses enfants.*»

Il mit de nouveau son œuvre au service de la spiritualité juive dans :

---

### **‘Célébration biblique, portraits et légendes’**

(1975)

#### Essai

Sont évoqués des personnages de la Bible : Adam (ou le mystère du commencement), Abraham et Isaac (ou l'histoire du survivant), Joseph (ou l'éducation d'un juste), Job (ou le silence révolutionnaire), etc.. Élie Wiesel indique : «*Enfant je lisais ces récits bibliques avec un émerveillement mêlé d'angoisse. J'imaginai Isaac sur l'autel, et je pleurais. Je voyais Joseph prince d'Égypte, et je riais...*» Cet émerveillement et cette angoisse, il les communique en faisant émerger ces personnages tout ruisselants de leur passé, et du passé de ceux qui en transpirent la mémoire. Il ouvre cette immense symbolique aux gens d'aujourd'hui, faisant partager à ses lecteurs cette interprétation à la fois poétique et critique.

On remarque en particulier qu'il reproche à Job de s'être finalement soumis, pense qu'il aurait dû déclarer à Dieu : «*Soit, moi, je te pardonne, mais mes enfants morts, est-ce qu'ils te pardonnent, eux? Deviendrais-je ton complice?*» (page 196).

#### Commentaire

Ce sont des histoires d'êtres vivants, et non de symboles ; d'êtres humains qui ont des faiblesses, des défauts, des moments d'extase et des moments de confusion.

En 1976, parut la traduction en anglais : ‘*Messengers of God : Biblical portraits & legends*’.

---

En 1976, après un colloque consacré à “l'œuvre d'Élie Wiesel et l'univers de l'Holocauste”, l'université de Haïfa créa un prix annuel «pour encourager l'étude et la compréhension de l'Holocauste et en assurer le souvenir.»

En 1977, un comité se créa à New York dans le but d'appuyer sa candidature au prix Nobel de littérature.

Il publia :

---

### **‘Un juif aujourd'hui’**

(1977)

#### Récits, essais, dialogues

On y trouve en particulier cet essai : ‘*Plaidoyer pour les survivants*’ où Élie Wiesel s'inquiéta du fait que tout le monde parlait alors de l'Holocauste, à tort ou à travers ; que tout le monde avait un avis ; que tout le monde jugeait et condamnait. En qualité de témoin et de messager, il croyait nécessaire de rompre le silence, de raconter «l'Événement», afin de l'empêcher de sombrer dans l'oubli, afin que le monde sache. Mais il se demandait s'il avait bien fait de témoigner au nom des victimes de l'Holocauste : «*Peut-être aurait-il mieux valu pour eux ne rien révéler, ne rien dire.*» Il souligna la difficulté de prendre la parole : «*Que le rôle du survivant soit de témoigner, j'en étais conscient. Seulement j'ignorais comment m'y prendre. Je manquais d'expérience, de repères. Je me méfiais des outils, des procédés. Fallait-il tout dire ou tout taire? Hurler ou murmurer. Mettre l'accent sur les*



*absents ou sur leurs héritiers? Comment décrit-on l'indicible? Comment faire pour revivre, avec pudeur, la chute des hommes et l'éclipse des dieux? Et puis, comment être sûr que les mots, une fois lâchés, ne vont pas trahir, déformer le message dont ils étaient porteurs?»* Il montra que la situation du survivant est tragique : le témoin devenu «maggid» (celui qui, en Europe de l'Est, allait de ville en ville racontant des histoires) est chargé de perpétuer l'Histoire et les histoires, pour alerter le monde, et le monde, dans sa folie, refuse d'entendre ou peut-être refuse d'essayer de comprendre. Le survivant, qui a le sentiment d'être seul à savoir, vit pourtant dans le présent, et doit affronter ses propres problèmes.

On y trouve aussi des extraits d'une correspondance qu'il maintint avec un jeune homme qui, dans les années 70, à la fin d'une de ses interventions dans une université américaine, s'était levé et avait déclaré : *«Je suis né à Jaffa, en Palestine»*, qui était un Arabe né dans une ville devenue juive. L'écrivain lui expliqua pourquoi il n'était pas devenu un militant de la cause palestinienne alors que tout son passé l'y préparait : *«Je sais ce qu'est être réfugié, déraciné, chassé de sa maison. Nous aurions pu choisir la violence. En 1945, si nous avions agi en vengeurs, si nous avions incendié l'Allemagne, qui aurait pu nous le reprocher? Si vous aviez fait un autre choix que celui de la lutte armée et du terrorisme, j'aurais mené campagne pour vous. J'ai visité les camps de réfugiés de Gaza et je ne peux pas être insensible à la douleur. Renoncez à la violence et je serai votre meilleur champion. Mais face à la violence je ne peux pas abandonner mon peuple.»* Il considérait que, si les Arabes avaient accepté le plan de partage de 1947, Jaffa serait palestinienne, l'aéroport serait palestinien ; qu'en réalité, Israël a été le premier pays du monde à reconnaître un État palestinien, en 1948.

On trouve aussi une lettre à un Israélien, une autre à un jeune juif d'U.R.S.S..

#### Commentaire

Ce livre à la large perspective envisageait toutes les périodes de la vie d'Élie Wiesel, qui interprétait des événements de l'époque pour en révéler les aspects moraux sous-jacents. Ses lettres étaient empreintes à la fois de passion et de compassion. Les dialogues où les enfants tiennent une large place sont bouleversants. Les dernières paroles du livre sont celles de la cantate, dont Darius Milhaud composa la musique juste avant sa mort : *«Ani maamin beviat ha-Mashiah, je crois en la venue du Messie»*.

En 1978, parut la traduction anglaise sous le titre : *'A jew today'*.

---

#### ***'Four hasidic masters and their struggle against melancholy. More portraits & legends'***

(1978)

#### Essai

Dans cette suite à *'Souls on fire : Portraits and legends of hasidic masters'*, traduction en anglais de *"Célébration hassidique, portraits et légendes"* (1972), Élie Wiesel évoqua quatre grands penseurs charismatiques du mouvement hassidique aux XVIIIe et XIXe siècles, dans l'Europe de l'Est : Pinhas de Koretz, Barukh de Medzebozh, le Saint Voyant de Lubin et Naphtali de Ropshitz. Il leur attribuait une mélancolie qu'il voyait au centre de leur identité, comme le moyen de leur communication avec Dieu et avec les humains.

#### Commentaire

Ce livre peu connu de Wiesel est basé sur une série de conférences qu'il donna à un groupe de chrétiens à l'université Notre-Dame en Indiana. Il est écrit dans un style familier, légèrement poétique, les idées découlant les unes des autres.

---

En 1978, le président Jimmy Carter demanda à Élie Wiesel de prendre la tête du Conseil américain du musée commémoratif de l'Holocauste, ce qu'il allait faire pendant six années.  
Il publia :

---

***'Le procès de Shamgorod, tel qu'il se déroula le 25 février 1649'***  
(1979)

Pièce de théâtre en trois actes

Au XVII<sup>e</sup> siècle, à Shamgorod, village perdu d'Europe centrale, quelque part près du Dniepr, la veille de «Pourim», la fête des fous, des enfants et des mendiants, où tout le monde s'amuse, s'enivre et rêve d'un monde meilleur, trois baladins juifs s'installent à l'auberge. Ils sont venus pour divertir la communauté juive, en donnant le «Purimschpiel», le «jeu de Pourim», et espèrent obtenir ainsi nourriture et boisson. Mais l'aubergiste Berish leur dit : *«Êtes-vous fous? Ne savez-vous pas où vous êtes? Vous êtes à Shamgorod. Il y a eu un pogrom ici l'année dernière. Tout le monde a été tué. Moi et ma fille sommes les seuls juifs ici. Et vous voulez jouer ici?»* Berish, sa fille, Hannah, et la servante, Mariah, qui a été épargnée parce que chrétienne, seraient donc leurs seuls spectateurs. Mais les comédiens insistent pour jouer quand même, et, finalement, l'aubergiste accepte : *«D'accord ! À une condition : que je vous donne l'idée. Le thème sera un "din torah" avec Dieu, un procès de Dieu. Je veux que vous inculpiez Dieu pour ce qu'il a fait à ma famille, à ma communauté, à tous ces juifs.»* Les faméliques comédiens acceptent. La farce commence donc. Mais, dans ce climat de violence, de haine et de mort, voici qu'aux rires succèdent peu à peu l'angoisse, le doute et la colère contre un Dieu incapable de défendre ses enfants, accusé d'*«hostilité, cruauté et indifférence»* par Berish, qui profite de la présence des trois baladins pour le juger, lui demander pourquoi il a laissé se commettre le massacre. Un des comédiens se propose pour le défendre. Mais, de toute façon, le verdict ne vaudra rien au moment où s'annonce un nouveau massacre.

Commentaire

Dans sa préface, Élie Wiesel indiqua qu'il se souvint de l'étrange procès auquel il assista dans le camp de concentration : *«Trois rabbins érudits et pieux avaient décidé un soir d'hiver de juger Dieu du massacre de ses enfants. Je me souviens : j'étais là et j'avais envie de pleurer. Seulement là-bas personne ne pleurait.»* Le procès dura plusieurs soirs. Des témoins furent entendus, des preuves furent réunies, des conclusions furent tirées, qui toutes aboutirent finalement à un verdict unanime : le Seigneur tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, fut trouvé coupable de crimes contre la création et l'humanité pour son silence devant le mal. Mais, après ce qu'Élie Wiesel décrivit comme une *«infinité de silence»*, le maître talmudique leva ses yeux vers le ciel, et déclara : *«C'est l'heure des prières du soir.»*, et les membres du tribunal récitèrent "Maariv", retour final au rite qui semble l'aveu d'une impossibilité de se soustraire à l'habitude, à la tradition, aux dépens de la réflexion, de l'intelligence.

L'auteur s'inspira aussi du *«Livre de Job»*, où ce juste, auquel Dieu a pourtant, sans raison, infligé bien des souffrances, veut aussi l'affronter, et annonce : *«Je plaiderais ma cause devant lui. Je remplirais ma bouche d'arguments. Je connaîtrais ce qu'il peut avoir à me répondre.»* (23, 4-5).

Élie Wiesel eut d'abord du mal à raconter l'histoire dans une forme appropriée : *«Cela n'allait pas comme un roman, ni comme une pièce de théâtre, pas même comme une cantate.»* Cependant, après plusieurs tentatives, l'histoire devint une pièce de théâtre qui devait être jouée à l'occasion du festival de Purim, où le «Purimschpiel» est un drame avec en arrière-fond une intense célébration de la victoire juive de la reine Esther sur le complot génocidaire de Haman, racontée dans *«Le livre d'Esther»*. Purim invite aux masques, aux festolements, en buvant, en faisant du bruit, en lançant des cris de mépris enthousiaste à chaque mention d'Haman.

Cette ambiance de célébration de Purim contraste avec la situation historique de l'Europe de l'Est en 1649, peu de temps après une série de pogroms menés en Ukraine et en Pologne à l'occasion de l'insurrection du Cosaque Khmelnytsky, qui dévasta des villages juifs, comme l'imaginaire Shamgorod de la pièce.

Au premier acte, la décision est prise de tenir un procès. Au deuxième acte surgit un problème : personne ne veut jouer le rôle de l'avocat de Dieu. Au troisième acte se déroule le procès lui-même. Fêtes et tueries, farce de villages et tragédie du destin juif, réquisitoire passionné alors que la mort s'approche, foi et pessimisme : ces éléments contradictoires envahissent tour à tour cette œuvre dramatique, l'auteur ayant indiqué en note qu'elle devait être jouée «*comme une farce tragique*».

Pour Élie Wiesel, «*il s'agit d'un avertissement contre ceux qui refusent la question [de la culpabilité de Dieu], et qui pensent que la seule manière d'être croyant, c'est d'accepter Dieu sans question et sans hésitation, sans tiraillement et sans angoisse. Aussi je voulais dire : attention ! parce que celui qui défend constamment Dieu sans lui poser de questions peut aussi être lié à ou un proche de Satan. L'avocat de Dieu devient Satan.*»

En 1979, fut publiée la traduction en anglais : «*The trial of God (as it was held on February 25, 1649, in Shamgorod)*».

La pièce fut alors produite aux États-Unis par la télévision PBS sous le titre «*God on trial*».

En 2007, à Genève, la pièce fut mise en scène au Théâtre de la Cavale.

---

En 1979, Élie Wiesel étant en U.R.S.S. demanda personnellement aux autorités soviétiques de faire libérer des dissidents, intervint en faveur de MM. Chtcharanski et Sakharov.

Pacifiste convaincu, il oeuvra pour le dialogue entre les deux super-grands qu'il aurait souhaité voir se rencontrer à Hiroshima.

Il publia :

---

**“Le testament d'un poète juif assassiné”**

(1980)

Roman de 280 pages

Venu d'U.R.S.S. en Israël, le jeune juif Grischa apprend quelles furent la vie et la mort de son père qui, après avoir connu un pogrom en Ukraine, a émigré avec sa famille en Roumanie, a connu en Allemagne la fin du parti communiste vaincu par le nazisme, est passé en France au temps du Front populaire, a combattu en Espagne, a été rapatrié en U.R.S.S. pour être engagé dans la Seconde Guerre mondiale à la suite de laquelle il fut un temps reconnu comme poète juif mais bientôt exécuté sur l'ordre exprès de Staline.

Pour un résumé plus précis, des notes explicatives et une analyse,  
aller à WIESEL - “Le testament d'un poète juif assassiné”

---

**“Images from the Bible”**

(1980)

Essais

---

En 1980, Élie Wiesel devint l'ami de François Mitterrand.

Cette année-là, il distribua de la nourriture aux Cambodgiens en proie à la famine.

Cette année encore, il fonda le conseil de l'Holocauste américain.

Il publia :

---

***“Five biblical portraits”***

(1981)

Essais

Élie Wiesel présentait Josué, Saül, Élie, Jérémie et Jonas, d'importantes figures de l'Histoire juive, qui vainquirent des armées et formèrent des royaumes ; qui furent à la fois sanctifiés et accablés par des destinées de prophètes.

Commentaire

Élie Wiesel célébra ces individus, rendant leur humanité dans sa mystérieuse et fascinante complexité.

---

***“Contre la mélancolie (Célébration hassidique II)”***

(1981)

Essai

Élie Wiesel montre que le mouvement hassidique est une protestation contre la solitude. Dans l'Europe centrale des XVIIIe et XIXe siècles, un temps de sang répandu et d'autels renversés, où la misère et l'angoisse accablaient le peuple juif, neuf maîtres hassidiques, bien qu'étant en proie à une mélancolie proche du désespoir, car la joie, la foi, l'espérance ne paraissent pas possibles quand triomphe la mort, lancèrent un appel puissant à l'espérance, au bonheur, à l'allégresse, à la célébration, à l'amitié, apportant aux déracinés et aux victimes le sentiment d'exister au sein de l'Histoire juive, leur faisant redécouvrir leurs propres racines et leur propre profondeur. Dans ce combat contre la mélancolie, chacun d'eux disposa d'armes particulières : sagesse de l'un, ferveur de l'autre, humilité, colère, compassion, rire, silence même.

Commentaire

En 1982 parut la traduction en anglais sous le titre *“Somewhere a master”*.

---

***“Paroles d'étranger”***

(1982)

Textes, contes, dialogues

À travers des textes courts évoquant aussi bien Auschwitz, le Cambodge, le goulag ou, plus ordinairement, New York, Élie Wiesel s'invite en témoin de changements surprenants, parfois incompréhensibles de la société et des humains. Éternel exilé parmi les exilés, il s'insurge contre l'oubli et contre l'aveuglement, en bouleversant nos consciences.

Commentaire

Ce livre, qui est chargé de douleur et de révolte, est aussi un recueil de réflexions, qui engendrent une multitude de questions.

---

En 1982-83, Élie Wiesel enseigna les humanités et la pensée sociale à l'université Yale.  
Il publia :

---

**“The golem”**  
(1983)

Nouvelle

Le golem est une statue d'argile à laquelle la vie fut donnée, au XVI<sup>e</sup> siècle, par Yehuda Loew, mystérieux rabbin de Prague. Un fossoyeur clame avoir été le témoin de ses miracles, car il ne fut pas un monstre, mais un être plein d'intuition, d'intelligence et de compassion, qui pourrait revenir pour protéger les juifs de leurs ennemis.

Commentaire

La nouvelle fut illustrée par Mark Podwal.  
Elle fut publiée en français en 1998.

---

**“Le cinquième fils”**  
(1983)

Roman de 240 pages

À New York, dans les années soixante-dix, le narrateur, qui n'est jamais nommé, un jeune garçon qui est le fils du libraire Reuven Tamiroff, est troublé par le silence de celui-ci, sa totale incapacité de partager avec lui ce qu'il a vécu autrefois en Pologne. Ils mènent une vie tranquille et quelque peu retirée, surtout depuis que leur épouse et mère est tombée mentalement malade, et vit loin d'eux. Elle manque cruellement au jeune garçon, mais son père ne veut pas plus parler d'elle que de sa vie pendant l'Holocauste. Heureusement pour lui, qui mûrit rapidement, son père a deux bons amis, Bontchek et Simha, qui viennent souvent, et passent le «shabbat» avec eux. Cherchant à comprendre quelles sont ses origines, il les amène à se rappeler et à lui raconter des histoires au sujet de leur passé, jusqu'à ce que le père les fasse se taire avec une grimace ou une réprimande. Il est de plus en plus dévoré du brûlant besoin de découvrir la vie de son père, d'ouvrir, si nécessaire, des blessures. Peu à peu, découvrant aussi ses lettres, il apprend ses secrets.

Durant la guerre, Reuven Tamiroff, esprit indépendant et brillant, fut promu au titre sinistre et peu enviable de président du Conseil juif, mis sur pied par les Allemands pour «gérer» la vie du ghetto de Davarowsk. L'officier S.S., qui emmurait les juifs, et présidait à leurs destinées, Richard Lander, surnommé par dérision «l'Ange», était un sadique théâtral qui jouait avec «ses» juifs des jeux de plus en plus cruels et meurtriers, jusqu'au jour où le jouet ne l'amusa plus : il les fit déporter. Reuven et son épouse avaient alors un fils âgé de cinq ans, Ariel, qu'ils réussirent à faire fuir et accueillir par des amis. Mais Lander s'en rendit compte, retrouva l'enfant, et le tua. Reuven Tamiroff et son ami, Simha, se jurèrent d'assassiner leur bourreau après la guerre. Ayant survécu à l'épreuve des camps, ils eurent l'occasion de se venger, et ils commirent l'attentat promis contre Lander. Mais il y échappa miraculeusement.

Réfugiés aux États-Unis comme les Simha, les Tamiroff décidèrent d'avoir un second enfant, le narrateur, qui, cependant, ne remplaça pas le disparu. Reuven, en compagnie de Simha, passait un jeudi après-midi par mois à essayer de justifier l'acte criminel commis, et dont ils conservaient le secret. Reuven devint silencieux sous le poids des images épouvantables qui le poursuivaient, et ne fut jamais capable de parler à son fils de ses expériences («*Rien ne vaut le silence*», mais «*il est*

*possible d'en abuser»* car *«c'est une chose fragile, le silence»*), tandis que sa femme, recrue d'horreur, ne se remet pas de la mort de son fils, et trouva refuge dans la folie.

Le narrateur découvre l'existence d'Ariel, ce frère inconnu, ce double disparu dans l'enfer nazi, et auquel, peu à peu, il s'identifie. Puis il découvre le crime de son père, et, en lisant les journaux, l'échec de cet acte : Lander est toujours vivant, est même, caché sous le pseudonyme de Wolfgang Berger, le prospère directeur d'une grosse entreprise en Allemagne. Ne pouvant continuer à vivre marqué par cette malédiction, se prenant, à son tour, de passion haineuse pour les nazis, il décide de terminer ce que son père a commencé, part à la chasse au bourreau, se rend en Allemagne pour tuer Lander-Berger. Mais il hésite, se demande si la vengeance a encore un sens, s'il faut vraiment encore y sacrifier, plusieurs dizaines d'années après l'Holocauste, s'il faut verser le sang pour venger le sang versé : *«Moi qui voulais tant partager les événements qu'il taisait, à présent, je m'avouais qu'ils étaient trop lourds pour mes épaules encore fragiles.»* Finalement, quand, en face de Lander-Berger, il se rend compte de son incompréhension des actes qu'il a commis pendant la guerre, il se contente de l'effrayer.

### Commentaire

Est cité en épigraphe un passage de *“La Haggadah de Pâque”* qui mentionne *«quatre fils»* auxquels une question est posée : *«l'un est un sage, l'autre impie, le troisième innocent et le quatrième ne connaît même pas la question.»* Est ainsi justifié le titre, *«le cinquième fils»* étant donc celui qui ne pose même pas de question, qui lance un cri silencieux contre Dieu.

Dans ce roman des rencontres, entre le père et le fils, entre la victime et le bourreau, entre le passé et le présent, roman de la quête de connaissance d'un fils au sujet d'un père et d'un frère disparus, de la quête d'un père sur sa propre vie et sur le sens des actes qu'il a accomplis, l'intrigue elle-même est comme suspendue à l'hésitation du narrateur. Et c'est le roman tout entier qui, du coup, culmine en une méditation grave et belle sur le crime, le souvenir, le pardon, le châtement, ou sur les paradoxes de la mémoire quand les fils tentent d'en reprendre aux pères le presque impossible fardeau. Ce qui, dans cette famille mutilée par la tourmente, commença comme une quête de l'amour du père devient une reprise du passé, quand le fils décide de réaliser l'acte de vengeance de son père.

Élie Wiesel continuait à dénoncer les tortures infligées par les nazis ; à examiner l'impact de l'Holocauste sur les survivants qui se sentent coupables d'avoir survécu, et sont animés du besoin de vengeance ; à décrire leur émigration aux États-Unis ; à examiner l'impact de l'Holocauste sur leurs enfants, comme la colère des jeunes Allemands qui refusent d'être blâmés pour les crimes de leurs aînés.

Pour Jean-François Josselin, *«ce roman grave, qui a des éclairs de tragédie, recèle aussi des éclats de rire, de ce rire qui est comme une source au tréfonds des grandes oeuvres de l'Europe de l'Est, disons celles qui gravitent autour de Kafka.»*

Au passage, on note une réflexion sur le yiddish, une langue qui meurt, une langue dont la portée ne va que s'amointrissant, d'où le déchirement ainsi exprimé : *«Tout ce qui me reste, ce sont des mots, des mots démodés, inutiles sous leurs fards multiples, lâchés au-dessus des cimetières d'exilés. Je me laisse guider par eux afin de cerner les choses à l'intérieur des choses, l'Être au-delà des êtres.»*

Le roman a une structure quelque peu complexe, sa chronologie étant bouleversée. Il commence par une séquence déroutante, qui a l'allure d'un poème ; mais il devient de plus en plus clair à mesure que les thèmes du livre sont développés.

Il obtint le grand prix du roman de la Ville de Paris.

Il fut traduit en anglais sous le titre : *“The fifth son”* (1985).

---

En 1983, Élie Wiesel obtint le prix international de la Paix.

En 1984, il fut, en France, décoré de la Légion d'honneur.

En 1985 parut *“Against silence : the voice & vision of Elie Wiesel”*, une sélection de ses essais, en trois volumes.

Il publia :

---

**“Signes d'exode”**

(1985)

Essais, histoires, dialogues

Élie Wiesel reconnut qu'on y retrouve ses «*thèmes et obsessions*». Mais il indiqua que «*certains textes de ce volume - dont le choix pourrait paraître arbitraire - reflètent l'actualité changeante. Le scandale de la torture officialisée, la tragédie des Indiens Miskitos, les tueries au Liban : impossible de ne pas prendre position. Et puis, la menace nucléaire : impossible de lui tourner le dos... Nous serons tous jugés un jour. Par les morts.*»

On y trouve aussi un texte bouleversant, intitulé “*La mort de ma mère*”.

---

En 1985, Élie Wiesel reçut, des mains du président des États-Unis d'Amérique «la Médaille du Congrès pour la Liberté», décernée à douze immigrants célèbres aux États-Unis.

Cette année-là, en tant que président d'une institution gouvernementale américaine, il organisa des rencontres entre historiens, professeurs, intellectuels américains et allemands. L'objectif était d'apaiser les tensions nées de l'épisode de Bitburg (le président Reagan avait accepté de se rendre avec le chancelier Kohl au cimetière militaire de cette ville, où sont enterrés des soldats de la Wehrmacht mais aussi des S.S., déclenchant un énorme scandale ; Élie Wiesel avait tenté, en vain, de le dissuader).

Arrivé à Berlin le 20 janvier 1986, le jour anniversaire de l'accession de Hitler au pouvoir, et frappé par la coïncidence, il voulut voir les lieux qui en avaient été le théâtre. Les officiels, les sénateurs, le maire firent tout pour le dissuader, mais il leur répondit : «*Je vais interroger les murs, et les murs diront ce que vous, messieurs, ne dites pas.*» Il jeta un froid, car, à l'époque, en Allemagne, on ne parlait pas trop de ce passé-là. Beaucoup des anciens nazis avaient pu reprendre le cours de leur existence, une fois la guerre finie, et, si certains furent jugés par la République fédérale, d'autres sont morts dans leur lit, et d'autres encore vieillissent paisiblement. Il prononça un discours au Reichstag, lieu où l'annihilation de sa famille et de tout son peuple avait été décrétée.

Après avoir, deux années durant, chaque dimanche au cours de l'émission télévisée “À Bible ouverte”, animée par le rabbin français Josy Eisenberg, lu “*Le livre de Job*”, il en publia l'aboutissement écrit :

---

**“Job ou Dieu dans la tempête”**

(1986)

Essai

“*Le livre de Job*”, un livre qui est à la fois réflexion philosophique et poème symphonique, frémissant d'une indicible souffrance, où le personnage connaît des épreuves brusquement accumulées, et perd tout l'espace d'un matin, est traversé, tout au long de quarante-deux chapitres, par cette question : Quelle est la justification du mal?

Commentaire

Chapitre après chapitre, à travers leur méditation et leur commentaire, Élie Wiesel et Josy Eisenberg mettent en correspondance le texte et notre époque moderne. À ce titre, ce beau dialogue est également un vaste cheminement dans le doute et l'absurdité de l'Histoire.

---

En 1986, Élie Wiesel se vit décerner, par les cinq membres du comité élus par le Parlement norvégien, le prix Nobel de la paix, pour récompenser «l'un des plus importants leaders et guides spirituels à une époque où la violence, la répression et le racisme continuent de dominer le monde», «un être humain voué à l'humanité», dont on appréciait le témoignage sur l'Holocauste, et son action en faveur des droits de l'Homme, ainsi que de la paix au Moyen-Orient.

Il avoua : *«On s'y attend toujours secrètement [...] Si c'est conscient, c'est grave ! Il y avait des rumeurs, et chaque année, quand votre nom ne sort pas, on se dit "tant pis". Et puis, quand il sort, on est surpris par l'ampleur, la portée de l'événement»*, d'autant plus que c'était la première fois que ce prix était accordé à un écrivain. Il confia encore : *«C'est un jour de réflexion. On revoit tout ce qu'on a fait dans sa vie. Et on ressent une profonde tristesse que ceux qui vous sont le plus chers ne soient plus là. Le Nobel m'a-t-il changé? On me l'a parfois demandé. J'ai répondu : si Auschwitz ne m'a pas changé, pensez-vous que le Nobel me changera? Cela dit, passer dans une même existence de l'absolu de l'horreur au comble des honneurs a quelque chose de vertigineux. Je prends cela avec beaucoup d'humilité : chaque fois que je passe le seuil de la Maison-Blanche ou de l'Élysée, je pense à Sighet, ma petite ville de Transylvanie.»*

Cette année-là, il était en lice aussi pour le prix Nobel de littérature, mais il déclara préférer avoir obtenu celui de la paix qui, dit-il, *«sur le plan pratique, vous fournit des moyens d'action sans égal.»* Il ne tarda pas à le dédier à tous les survivants de l'Holocauste *«qui ont essayé de faire quelque chose avec leurs souffrances, leur mémoire, leur silence [...] Je crois que ces survivants ont donné un exemple à l'humanité, en ne succombant pas et en ne désespérant pas alors que le désespoir était souvent justifié.»*

En 1987, il publia son **“Discours d'Oslo”** et sa traduction en anglais : *“The Nobel speech”*.

La même année, Élie Wiesel, avec son épouse, Marion, créa la Fondation Élie Wiesel pour l'humanité, vouée à entretenir la mémoire de l'Holocauste, à lutter contre l'indifférence, l'intolérance et l'injustice, à explorer les problèmes de haine et de conflits ethniques, à mener des programmes de sensibilisation à l'antisémitisme auprès des jeunes en organisant des conférences internationales.

Il publia :

---

---

### **“Le crépuscule, au loin”**

(1987)

#### Roman

Le narrateur, Raphaël Lipkin, un survivant de l'Holocauste qui y perdit sa famille, devenu professeur de littérature aux États-Unis, a été sauvé, alors qu'il était un orphelin de quinze ans dans la Pologne d'après-guerre, et amené à Paris, par un autre juif, Pedro, qui devint son mentor et son ami. Puis ce héros, sur qui pèsent cependant de terribles soupçons, disparut en 1946, dans des circonstances curieuses, alors qu'il était allé de l'autre côté du rideau de fer, à Berlin-Est, à la recherche de Yoel, le frère de Raphaël ; il est peut-être enfermé dans les prisons de Staline. Raphaël est hanté par le souvenir de cet ami perdu. Or voici qu'une nuit, il reçoit un coup de fil où une voix anonyme dénonce Pedro comme n'étant pas le pur héros qu'il croit qu'il est, et l'informe qu'il pourrait bien se trouver dans un étrange asile d'aliénés du nord de l'État de New York, la “Clinique de la Montagne”. Lui, qui avait été déjà attiré par la folie dans sa jeunesse, quand un vieil homme, dans un asile d'aliénés de sa ville natale, dans les Carpates, l'avait fait entrer dans cet autre monde, et l'avait fait douter des prétentions des gens sains d'esprit à une pensée valable ; qui, au mitan de l'âge, après avoir enduré les vicissitudes de la vie (terriblement timide avec les femmes, il a été maltraité par une épouse lunatique, qui le quitta en emmenant avec elle leur fille), avait remis en question sa propre santé mentale, se fait engager comme bibliothécaire dans cet asile. Et, pendant des mois, il côtoie les pensionnaires, partage leur vie, écoute leur délire, plusieurs croyant être différents personnages de l'Ancien Testament (Adam, Caïn, Abraham, Joseph, Jérémie et même le Messie), scrute jour après jour sur leurs visages l'invisible indice qui devrait le mettre sur la piste, tandis que lui reviennent ses



propres souvenirs de sa vie avant et pendant l'Holocauste, qu'il est assailli de toutes parts de questions et de doutes. Folie des humains, folie du monde, folie de Dieu lui-même, sont toutes les figures de la démente que croise et traque cet étrange enquêteur parti à la recherche de son passé, et n'y retrouvant que des ombres. Échappera-t-il lui-même à la folie? «*Un pas de plus, un mot de plus et je serai de l'autre côté.*» Résistera-t-il à la capiteuse proximité de ses singuliers personnages entre lesquels se trouve, il le sait, la clé de l'énigme qu'il est venu déchiffrer? Pedro est-il vraiment, d'ailleurs, le pur héros qu'il a idéalisé? Jusqu'au dernier moment, jusqu'au dernier souffle d'une intrigue qui conduit le lecteur de mystère en mystère, ces questions restent en suspens.

### Commentaire

Ce livre, écrit comme un roman policier, se lit comme un récit d'aventures, malgré sa structure complexe, son cheminement tortueux, de nombreuses sous-intrigues (qui semblent comme des anecdotes que l'auteur puisa dans son expérience) se greffant à la principale, les scènes apparaissant et disparaissant rapidement en petits fragments au point que les personnages sont peu développés, le passage se faisant constamment entre le présent et le passé, jusqu'à ce que les pièces du puzzle s'assemblent pour aboutir à une fin surprenante, très excitante et touchante.

Se mêlent et s'entremêlent dans ce roman tourmenté les thèmes de la cause juive, des persécutions par les nazis, de la quête religieuse, de la folie. Vis-à-vis d'elle, Raphaël ressent à la fois attirance et rejet de ce qui pourrait être la mort de l'esprit ; il se demande : serait-elle le choix de la liberté? il constate qu'elle «*possède sa propre mécanique*» (page 15) ; il se demande aussi si les si cultivés suppôts du nazisme étaient sains d'esprit. Sont encore introduites des vignettes de la philosophie des fous.

Le roman a même la portée d'une grande fable métaphysique, car le personnage anachorétique qu'est Pedro symbolise la conscience restée vivante, et Dieu lui-même est mis en procès, les survivants de l'Holocauste le considérant coupable d'avoir permis qu'un tel désastre ravage le monde, de se montrer incapable d'y remédier, ce qui fait qu'est posée cette effroyable question qui reçoit ultimement une réponse : Dieu n'est-il pas fou?

En 1988, fut publiée la traduction en anglais sous le titre "*Twilight*".

---

Lors du procès de Klaus Barbie (pendant la Seconde Guerre mondiale, chef de la Gestapo à Lyon), qui se tint à Lyon du 11 mai au 4 juillet 1987, Élie Wiesel fut témoin. Il y rendit hommage aux victimes du nazisme.

Avec le rabbin Albert Friedlander, il publia :

---

### ***'The six days of destruction. Meditations toward hope'***

(1988)

### Six chroniques

Chacune rapporte l'expérience personnelle d'une victime de l'Holocauste. Se lient à ces histoires des récits des six jours de la création du monde par Dieu, ces récits étant les seuls susceptibles de prendre en charge de pareils souvenirs de destruction. Cette série de méditations constitue un témoignage d'espoir au milieu du malheur.

En plus, le rabbin Albert Friedlander donna une nouvelle liturgie pour les commémorations de l'Holocauste. Fut inclus aussi un service spécial pour les cultes chrétien ou œcuméniques, l'Holocauste concernant toute l'humanité.

---

En 1988, avec le roi de Jordanie, Élie Wiesel organisa à Pétra une rencontre d'une trentaine de prix Nobel et de quelques chefs d'État sur le thème "Face à un monde en danger".  
Il publia :

---

---

**"Silences et mémoire d'hommes"**  
(1989)

Recueil de textes

Élie Wiesel indique que triompher du silence est, pour un témoin et victime de l'Holocauste, le premier acte, peut-être un simple geste de survie ; qu'il faut préserver cette parole intérieure, secrète, fragile. Oublier impartirait une autre victoire à l'ennemi qui répétait : «*Même si tu survis, même si tu racontes, nul ne te croirait.*»

Il fait suivre le récit de sa propre expérience de l'évocation des disparus dont il devint le porte-parole, disant leurs angoisses, leurs interrogations et leurs rêves.

Puis il s'agit pour lui d'apporter aux nouvelles générations non seulement un témoignage, mais une attention, une compréhension et un savoir nés de l'Histoire même.

Il rappelle sa tentative passionnée pour dissuader le président Reagan de visiter le cimetière de Bitburg. Il fait le récit de son retour en Allemagne, et cite son discours au Reichstag. Il rappelle l'hommage aux victimes du nazisme qu'il donna lors du procès de Klaus Barbie. Il reproduit son discours d'Oslo à l'occasion de sa réception du prix Nobel de la paix.

Il réfléchit sur la liberté, la guerre et l'indifférence.

Il fait une ultime référence à la Bible, dans une lecture midrashique fraîche et pleine de saveur, ferment d'une sagesse immémoriale.

Commentaire

Exhortation à lutter contre l'oubli et à donner la parole à tous les opprimés, ces textes sont le message d'un défenseur de l'humanité, d'un chercheur de paix.

En 1990, parut la traduction en anglais, sous le titre '*From the kingdom of memory*'.

---

---

**"L'oublié"**  
(1989)

Roman

Elhanan Rosenbaum est, à New York, un éminent psychologue. Mais, victime d'une maladie incurable, il perd la mémoire et la parole : le passé se dissout, les souvenirs s'effacent. Bientôt, plus rien ne restera qu'il puisse léguer à son fils, Malkiel. À quel enracinement celui-ci pourra-t-il prétendre alors que son amie, Tamar, conteste ses convictions les plus profondes? Aussi Elhanan, qui n'a jamais parlé de son passé à son fils, s'y résout. Il lui raconte donc le village de Roumanie où il a passé son enfance, la guerre, l'Holocauste, la lutte avec les partisans, l'errance à travers l'Europe à feu et à sang, la découverte de la Palestine, l'amour de Talia dans Jérusalem où se poursuivaient les combats alors qu'Israël était à peine né. Elle est morte en mettant au monde Malkiel, qui a grandi dans l'univers américain, proche de son père mais tellement étranger à son passé. Or apprendre cette histoire pousse ce journaliste à se rendre dans le village de Roumanie où fut commis le crime qui continue de hanter son père. Dans ce lieu d'une seconde naissance, se révèlent son identité profonde et sa vérité à travers celles d'Elhanan. Il y rencontre un fossoyeur à l'improbable sagesse, qui le conduit à la tombe de son grand-père, et lui apprend les vérités qui lient une génération à une autre.

## Commentaire

Élie Wiesel déclara : « *C'est le plus triste de mes livres.* »

En 1992, fut publiée la traduction en anglais sous le titre "*The forgotten*".

---

En 1990, fut publié "***A journey to faith***", recueil de conversations d'Élie Wiesel avec le cardinal John O'Connor, où ils partagèrent des moments de leurs passés qui changèrent profondément leurs vies, parlèrent de l'antisémitisme et des horreurs de l'Holocauste.

La même année fut publié aussi "***Le mal et l'exil***", compte rendu d'entretiens avec le journaliste français Michaël de Saint-Cheron, dont la traduction en anglais parut la même année sous le titre "*Evil and exile*".

Au début des années 1990, Élie Wiesel exerça des pressions sur le gouvernement américain au nom des victimes de l'épuration ethnique en Bosnie.

Il publia, à partir de conférences qu'il avait données pendant vingt-cinq ans au YMCA de la 92<sup>e</sup> rue à New York :

---

### ***"Célébration talmudique, portraits et légendes"***

(1991)

#### Essais

Ce sont les portraits de vingt-cinq maîtres juifs qui avaient enflammé l'imagination d'Élie Wiesel. Il signala : « *Chacune de ces figures représente une époque et ses problèmes, conflits et aspirations, qui sont souvent étonnamment proches des nôtres.* » Il étudia des situations complexes, comme celle du juge d'Israël Jephté qui avait fait le vœu, s'il était victorieux des Ammonites, de sacrifier la première personne qu'il rencontrerait à son retour chez lui, et accepta de tuer sa seule fille. Il se demanda si le roi Salomon avait été fort ou faible, assoiffé de pouvoir ou de sagesse. Il se demanda encore pourquoi le rabbin Hanina ben Dossa, qui vivait au I<sup>er</sup> siècle en Galilée, avait gardé le silence au sujet de la destruction de Jérusalem.

## Commentaire

Dans chacun de ces textes, Élie Wiesel propose une vibrante et humanisante rencontre avec le monde du judaïsme.

---

En 1991, fut publiée sous le titre "*Sages and dreamers : portraits & legends*", la traduction en anglais et la réunion des différentes "Célébrations" parues en français : « *Biblical, talmudic & hasidic* ».

Le 15 octobre 1992, Élie Wiesel inaugura, à Lyon, le Centre d'histoire de la résistance et de la déportation.

Il publia :

---

### ***"A Passover Haggadah, as commented upon by Elie Wiesel"***

(1993)

Accompagnant le traditionnel texte de l'"*Haggadah*", ensemble de bénédictions, de prières, de psaumes et de commentaires, qui est lu chaque année à la table lors du rituel pascal du "Séder" rappelant la sortie des Hébreux d'Égypte (texte qui est ici présenté dans une nouvelle traduction accessible), Élie Wiesel donne de poétiques interprétations, évoque des souvenirs des "Séders" de

sa propre enfance, rappelle de façon instructive d'anciennes légendes, réfléchit sur la place d'Israël dans le monde moderne.

### Commentaire

Le texte fut illustré par Mark Podwal.

En 1997, le texte fut publié en français sous le titre *‘La Haggadah de Pâque’*.

---

En 1993, Élie Wiesel fonda et devint le président de l'Académie universelle des cultures créée à Paris. Elle avait été conçue par François Mitterrand et Jack Lang pour œuvrer au rapprochement entre les êtres humains, à l'abolition des frontières. Depuis, l'association qui gère l'Académie a dû se dissoudre à cause de l'amputation de son budget. Mais Élie Wiesel ne voulut pas la transférer dans une université américaine, ne voulut pas faire ça à la France.

La même année, cet Américain d'adoption fut nommé par le président des États-Unis à la tête du musée commémoratif de l'Holocauste à Washington. Il prit la parole lors de l'inauguration, et ses mots, qui font écho à toute l'œuvre de sa vie, sont gravés dans la pierre à l'entrée : *«For the dead and the living, we must bear witness.»* (*«Pour les morts et les vivants, nous devons porter témoignage»*).

La même année encore, il devint membre du Club de Budapest, une informelle association internationale vouée au développement d'une nouvelle façon de penser et d'une nouvelle éthique qui aident à résoudre les défis sociaux, politiques, économiques et écologiques du XXI<sup>e</sup> siècle.

En 1994, toutes les *“Célébrations”* furent réunies en un volume.

Depuis quinze ans, Élie Wiesel était un grand ami de François Mitterrand, qui voulant, vers la fin de son second terme de président de la république française, parler librement de sa vie, à la fois personnelle et politique, se tourna vers l'écrivain pour un vibrant échange. Or, à la fin de 1994, fut publié le livre de Pierre Péan, *‘Une jeunesse française’*, qui provoqua une tempête car il révélait que Mitterrand, après son évasion d'un camp de prisonniers allemand en 1941, avait passé un an à Vichy, capitale de la zone libre et haut lieu du pouvoir de Pétain, y recevant même la francisque, décoration que distribuait ce régime ; qu'il défendait sa collaboration avec ce régime antisémite ; surtout, qu'il continuait à être l'ami de René Bousquet, haut fonctionnaire qui, à Vichy, sous le gouvernement de Pierre Laval, exerça les fonctions administratives de secrétaire général de la police du régime, du 18 avril 1942 au 31 décembre 1943. Cela entraîna la rupture de l'amitié entre François Mitterrand et Élie Wiesel, qui ignorait ce passé, et ressentit un véritable déchirement : *«Comment a-t-il pu être l'ami de cet homme responsable de la déportation des juifs de France et le mien? Je ne me l'explique pas, ni son obstination»*, car le président refusa d'y voir une erreur de jeunesse qu'il regrettait.

De septembre 1994 à juin 1995, ils échangèrent un abondant courrier, eurent un dialogue chaotique. Finalement, Wiesel rencontra Mitterrand, buta sur son entêtement, et la brouille fut définitive. Il quitta l'Élysée troublé et déçu, mais avait obtenu son accord pour ajouter quelques questions (écrites) à ces longs entretiens que les deux hommes sédimentaient depuis 1988.

Leurs entretiens furent publiés en 1995 sous le titre *‘Mémoire à deux voix’* (en 1996, fut publiée la traduction en anglais, sous le titre *‘Memoir in two voices’*). Ils sont spontanés ou profonds, lyriques ou abrupts (quand ils portaient sur des aspects controversés de la carrière politique de Mitterrand, sur les souvenirs d'Auschwitz qu'évoquait Wiesel, sur la famille, la religion [l'un étant un juif croyant, l'autre un humaniste laïque], leurs livres ou leurs promenades favoris. Les cinq longues questions de Wiesel et les cinq longues réponses de Mitterrand avaient été placées curieusement à la fin du chapitre *“Fo”*, après une étude comparée des prophètes bibliques.

Élie Wiesel était aussi l'ami de l'écrivain franco-espagnol communiste Jorge Semprun, tous deux ayant fait face à la tragédie du XX<sup>e</sup> siècle, tous deux en étant des témoins incomparables, car ils se croisèrent en 1945, anonymes parmi les anonymes, dans le troupeau des condamnés du camp de concentration nazi de Buchenwald. Ils s'étaient rencontrés brièvement en septembre 1982, à New York, où Jorge Semprun accompagnait Yves Montand en tournée. Ils se retrouvèrent vraiment un

demi-siècle après leur séjour dans les camps de concentration pour parler, faire de leur expérience une espèce de bilan, en tirer quelques lignes de conduite, confronter leurs visions de cette époque, et réfléchir. Ils écrivirent conjointement un essai de 47 pages : **“Se taire est impossible”** qui parut en 1995.

Élie Wiesel publia :

---

### **“Tous les fleuves vont à la mer”**

(1994)

#### Tome I des Mémoires

Il couvre la période qui s'étend de 1928 à 1969. On suit le natif de Sighet, où Élie Wiesel vécut dans une famille juive traditionnelle et aimante, vers Auschwitz et Buchenwald, puis dans la France de l'après-guerre jusqu'aux États-Unis où il finit par s'établir. On le voit faire ses premières armes en journalisme et en écriture (il révèle qu'il écrivit *“Un di velt hot geshvign”* [*“Et le monde se taisait”*] avant de rencontrer François Mauriac), s'engager auprès des juifs d'U.R.S.S., voyager en Israël, revenir dans sa ville natale, et côtoyer les grands de ce monde, sans jamais oublier ni un passé qui fait de lui un grand témoin de l'Holocauste, ni sa condition, son identité et sa culture juives. Il intitula son dernier chapitre *“Jérusalem”*, qui est le point de départ et le lieu des éternels retours.

#### Commentaire

Ce n'est pas un récit accrocheur, car on est plus près de la chronique que de l'anecdote. Élie Wiesel confia : *«Ce n'est pas l'histoire de ma vie que j'entends raconter, mais l'histoire de mes histoires.»* Il se présente avant tout comme un homme timide et religieux, mystique parfois jusqu'à l'obsession, un homme angoissé, habité par sa judéité, pour qui, *«être juif, c'est privilégier la connaissance et la fidélité»*, profondément attaché aux siens, à son passé, à l'État d'Israël, qui préfère la retenue et la réflexion aux récits flamboyants. D'où le ton méditatif de son ouvrage.

Mais il procède par ellipses, anticipe, saute du coq à l'âne, et laisse trop souvent le lecteur en appétit avec sa manie de reporter à plus tard la contextualisation d'événements importants. Il ne cesse d'énumérer des gens qu'il a connus ; malgré l'intention fort louable de rendre justice à ces personnalités, l'exercice tombe à plat dans la mesure où le lecteur ne sait pas toujours de qui il lui parle, comme s'il s'adressait davantage aux membres de sa communauté qu'à la masse des lecteurs. Par ailleurs, il est dommage qu'il s'attarde moins à l'art d'écrire en tant que tel, et davantage à ses rapports avec la critique ou avec les maisons d'édition.

Il se fait plus loquace lorsqu'il aborde la question de la littérature yiddish, cette littérature, si chère à son cœur mais dont la langue se meurt tranquillement, faute de locuteurs. Il est intarissable aussi au sujet de ses livres dont il cite une foule d'extraits, non sans les commenter abondamment, ce qui finit par lasser, alors que les œuvres d'un écrivain vivent déjà dans leur propre univers fictionnel. Analyser la genèse d'un roman peut être passionnant en soi, mais que nous sert de savoir si c'est telle personne plutôt que telle autre qui a servi de modèle à tel personnage? Encore une fois, on dirait que c'est pour informer les gens qu'il connaît ou qui connaissent ses modèles qu'Élie Wiesel s'est lancé dans ces «révélations» dont la pertinence reste à prouver. Mais, en même temps, ce besoin de tout consigner, de tout expliquer, de revenir aux sources, n'est-il pas le résultat d'une certaine «déformation professionnelle» chez ce témoin de l'Holocauste?

Il termina par cette phrase : *«Il se peut aussi que je n'aie rien dit»*, phrase paradoxale de la part d'un témoin d'une telle envergure. Peut-être trahit-elle son ironie ou son humilité? Peut-être voulut-il indiquer que les émotions fortes ne passent pas toujours par la parole? Peut-être suggéra-t-il qu'on a beau vouloir témoigner et cultiver la mémoire, certains souvenirs n'en demeurent pas moins indidicibles?

En 1995, le livre fut traduit en anglais sous le titre : *“All rivers run to the sea”*.

---

“... **Et la mer n'est pas remplie**”  
(1996)

Tome II des Mémoires

Élie Wiesel indique qu'ayant quarante ans et étant un écrivain de réputation internationale, il se lança ces défis : «*Je vais devenir militant. Et enseigner. Partager. Témoigner. Révéler et diminuer la solitude des victimes.*» Romancier de l'angoisse et du doute, déterminé à s'exprimer plus activement pour à la fois les survivants de l'Holocauste et les déshérités du monde entier, il fit de la parole une arme, donna des conférences, rédigea des manifestes, fit des interventions. Les lieux où régnaient la guerre, la dictature, le racisme et l'exclusion déterminèrent la géographie de son engagement, et son histoire au jour le jour : U.R.S.S. (défense des juifs et des dissidents), Moyen-Orient (relations entre Israël et la Palestine), Biafra (la guerre et la famine), Afrique du Sud (l'apartheid et le soutien de Nelson Mandela), Vietnam (la guerre), Bangladesh (la famine), Argentine et Paraguay (les dictatures), Cambodge et Bosnie (les génocides)... Mais il justifia aussi son silence à propos des souffrances des Palestiniens : «*Malgré des pressions considérables, j'ai refusé de prendre position publiquement dans le conflit israélo-arabe.*»

Il dénonça la libération du terroriste Abou Daoud par la France, la visite de Reagan au cimetière militaire allemand de Bitburg, les ambiguïtés de Walesa, Simon Wiesenthal ou Yitzhak Rabin, les excès de l'armée ou de la justice en Israël. Il combattit ces intellectuels inquisiteurs qui comptent les «*dividendes d'Auschwitz*», ces producteurs pour qui l'Holocauste est prétexte à grand spectacle, cette intelligentsia qui jette le trouble entre Israël et la diaspora.

Avec le prix Nobel de la paix vinrent la célébrité, les honneurs, mais aussi les désillusions, et parfois la solitude, malgré la présence, au cœur des rêves, de la famille disparue, malgré la chaleur des étudiants de New York, Boston ou Yale, malgré le cercle des amis et l'amour pour Israël.

Élie Wiesel s'étend sur le chagrin de la perte de l'amitié avec François Mitterand, désigne le coupable : «*Ce salaud de Bousquet !*», conclut : «*Il n'y a plus d'ambiguïté. Il n'y a que contradiction et, je regrette de devoir le constater, déformation des faits.*», n'écrivant jamais le mot «mensonge», osant tout juste parler de «*contrevérité*».

Il confie : «*Juif, je m'interroge sur le rôle de l'écrivain juif : être une voix pour dire quoi? Pour inciter le lecteur à verser une larme de plus dans l'océan? Que doit-il exprimer, quand et dans quel but? Quelle histoire raconter? Et à quel public?*»

Commentaire

Le titre de la première partie des Mémoires d'Élie Wiesel : «*Tous les fleuves vont à la mer*» est complété par celui de la seconde partie : «*et la mer n'est pas remplie.*»

Comme il affirmait que : «*L'Holocauste est un événement unique. Il y a une différence ontologique entre l'extermination planifiée des juifs d'Europe et les autres massacres du siècle.*», cela souleva une polémique avec des gens en vue comme Jean-Marie Domenach, Simon Wiesenthal et, surtout, Jean Daniel, l'éditorialiste du "Nouvel observateur", juif français originaire d'Afrique du nord, qu'il accusa de ne pas aimer Israël : «*Il ne se souvient de sa judéité que pour pouvoir réprimander d'autres juifs. C'est un juif qui n'écoute que les voix du dehors, un juif qui occupera peut-être une place d'honneur dans l'histoire palestinienne mais non pas dans l'histoire juive.*» Jean Daniel, quant à lui, le traita d'Américain qui ne comprend rien à la culture d'un juif français resté proche du monde arabe.

En 1999 parut la traduction en anglais sous le titre «*And the sea is never full*».

---

En 1997, Élie Wiesel fut le premier récipiendaire de la médaille de «Gardien de Sion», remise, par le Centre Ingeborg Rennert pour les études sur Jérusalem, de l'université Bar-Ilan, à ceux qui soutiennent le mieux l'État d'Israël.

Il publia :

---

---

**‘Célébration prophétique, portraits et légendes’**

(1998)

Essai

Pour Élie Wiesel, entre Dieu et son peuple, entre la colère ou l'indulgence de l'un et les errements puis les repentirs de l'autre, le prophète se sait isolé, solitaire, souvent voué à un destin tragique. Choisi pour être le messager des ordres, des remontrances et des encouragements divins, il lui faut annoncer à Israël le châtimement de ses péchés. Mais, au cœur de la tourmente, au plus profond de l'exil, il est capable d'une compassion dans laquelle, d'ailleurs, Dieu le précède parfois.

Le prophète détient un pouvoir politique qui l'accable, et un pouvoir poétique sans lequel sa mission serait inhumaine. Sa force réside autant dans sa soumission à une volonté qui le dépasse que dans la puissance de ses paroles : menaçantes ou consolatrices, leur tonalité fait vibrer, fait frémir.

Utilisant les sources bibliques et midrashiques, Élie Wiesel nous fait découvrir et comprendre l'expérience prophétique de Noé, Moïse, Samson, Ruth, Daniel, Jérémie, Ézéchiël, Esther, ces hommes et ces femmes qui, avec tant d'autres, façonnèrent l'histoire du peuple juif. Aller à leur rencontre, c'est participer à leurs angoisses, leurs rêves, leurs élans, afin de conjurer nos propres peurs, de laisser libre cours à nos propres rêves, à notre espérance.

Commentaire

En 1998 fut publiée la traduction en anglais sous le titre *‘Portraits and legends of the Prophets’*.

---

---

**‘Les juges’**

(1999)

Roman de 200 pages

Une violente tempête de neige oblige un avion effectuant le trajet New York-Tel Aviv à se poser d'urgence près d'un village enfoui dans les montagnes du Connecticut. En attendant la fin de l'intempérie, de petits groupes de passagers sont accueillis par différents résidents. Cinq d'entre eux sont hébergés, dans une maison isolée, par un personnage énigmatique et inquiétant qui se proclame simplement *«le Juge»*, a pour adjoint un sinistre bossu, prétend les soumettre par jeu à un interrogatoire. Ces voyageurs sont : Claudia, qui a quitté son mari et trouvé un nouvel amour, David, qu'elle allait retrouver ; Razziel, un professeur religieux qui fut autrefois un prisonnier politique, et qui a rendez-vous avec Paritus, le mystérieux Sage qui l'a aidé quand il était en prison, dépossédé de sa mémoire ; Yoav, un commando israélien, cancéreux en phase terminale qui retourne en Israël finir ses jours auprès de Carmela ; George Kisten, un archiviste timide qui transporte un document secret révélant l'identité d'un Allemand qui fut un des bourreaux de l'Holocauste, secret qui pourrait abattre un certain politicien ; Bruce Schwarz, qui aspirait à être prêtre et est plutôt devenu un playboy narcissique, un éternel séducteur insatisfait. *«Le Juge»* impose sadiquement à ses hôtes d'une nuit un interrogatoire implacable, et décrète que l'un d'eux, le moins digne, devra mourir au matin. Même si les captifs refusent d'abord de le prendre au sérieux, ils sont petit à petit pris dans cet horrible jeu, doivent, pour répondre à sa question : *«Pourquoi tenez-vous à la vie?»*, essayer de justifier leurs existences qui sont révélées par des flashbacks et des monologues intérieurs. Aucun des cinq séquestrés ne peut échapper à la cruelle quête de la vérité à laquelle cet impitoyable redresseur de

torts les contraint à se soumettre. Devant la menace que chaque heure de la nuit rend plus tangible, chacun devient son propre juge, doit se demander en quoi il est coupable, innocent, responsable. À la fin de cet éprouvant examen de conscience, ils sont forcés de choisir celui qui, comme cela avait été annoncé, doit être exécuté afin d'expié la culpabilité présumée de ses compagnons. Mais, surprise, c'est «*le Juge*» lui-même qui meurt.

### Commentaire

Ce roman saisissant et kafkaesque est pourtant inégal. Il semble être l'assemblage d'esquisses de personnages d'œuvres précédemment abandonnées. Mais il est habilement construit, le lecteur qui s'attend à ce que Bruce devienne la victime étant surpris par la fin.

Élie Wiesel pose des questions existentielles, explore les thèmes du bien et du mal (pour le critique Jonathan Rosen, «le mal est une réelle présence dans le roman, et c'est ce qui donne au livre sa tension métaphysique»), de la culpabilité et de l'innocence, du danger de juger des uns et des autres, célèbre avec éclat le triomphe de la vie sur les forces du mal, oblige les lecteurs à examiner leurs propres consciences.

On s'est demandé s'il ne proposait pas une allégorie des temps modernes. Après tout, ne vivons-nous pas à une époque où des «Juges» sont aussi en train d'imposer une incontournable quête de la vérité à des personnalités politiques ayant eu une conduite immorale, à des personnages publics impliqués dans de scabreuses affaires de corruption, à des dictateurs sanguinaires? Élie Wiesel révéla : «*C'est vrai qu'on a essayé d'établir des parallèles entre la question de la quête de la vérité et de la justice que j'aborde dans ce roman et les affaires judiciaires qui défraient actuellement les manchettes dans plusieurs pays occidentaux. En tout cas, ce n'était pas mon intention. J'ai commencé à écrire "Les juges" il y a environ cinq ans, c'est-à-dire à une époque où les procès judiciaires retentissants qui échaudent aujourd'hui de grandes démocraties telles que les États-Unis et la France n'avaient pas encore éclaté. Ces feuilletons politico-judiciaires ne m'ont pas servi de source d'inspiration pour écrire ce livre. Il s'agit tout simplement d'un roman peuplé de personnages qui émanent de mon imagination. Après tout, un roman n'est qu'un conte qu'on transmet. On ne sait jamais pourquoi on l'écrit ni pour quelles raisons particulières on décide d'introduire tel ou tel personnage.*»

En 2002 parut la traduction en anglais sous le titre «*The judges*».

---

En 1999 parut «*Le mal et l'exil : Dix ans après, avec Michaël de Saint-Cheron*», le compte rendu de six jours d'entretiens, où Élie Wiesel offrit de candides opinions sur le conflit entre Israël et la Palestine, les relations entre les juifs et les chrétiens, les changements en U.R.S.S., et des aperçus sur des écrivains tels que Kafka, Malraux, Mauriac et Unamuno.

Il publia :

---

### **«*Le roi Salomon et sa bague magique*»**

(1999)

### Nouvelle

Le légendaire roi Salomon fut fameux pour sa sagesse, pour sa capacité de bien exercer la justice, pour ce qui fut le joyau de sa couronne, dans la quarante-quatrième année de son règne, le glorieux Temple de Jérusalem. Mais ce ne fut que le commencement, car, si Salomon ne demanda à Dieu que la sagesse, il lui fut donné plus, beaucoup plus, et, personnage de tous les excès, il eut mille femmes, régna sur toute la Terre. Il devait son pouvoir à la bague magique que Dieu, satisfait de sa sagesse, lui fit porter par un ange.



## Commentaire

Avec l'art de conteur qu'on lui connaît, Élie Wiesel livre avec poésie et simplicité l'histoire de ce grand roi juif, le plus prestigieux des souverains bibliques, déroule le récit des légendes dont la tradition l'a revêtu

La nouvelle était destinée à un jeune public qui peut y assouvir son attrait pour le merveilleux.

Les splendides illustrations de Mark Podwall illuminent chaque page de texte.

Est adjoint un essai de Schlomoh Brodowicz qui éclaire les écrits bibliques du roi Salomon (*"Les proverbes"*, *"Le cantique des cantiques"* et *"L'Ecclésiaste"*) en en offrant un choix de citations, montre leur incidence sur la tradition juive ultérieure.

En 1999, parut la traduction en anglais de la nouvelle sous le titre *"King Solomon and his magic ring"*.

---

En janvier 2000, le gouvernement allemand invita Élie Wiesel, pour la journée du souvenir, à prononcer un discours devant le Parlement, qui s'était réinstallé à Berlin quelques mois plus tôt. Il dit ce qu'il devait dire, sur ses rapports avec l'Allemagne, sur les responsabilités allemandes. Il répéta aussi son refus de la culpabilité collective. Mais, à la fin, il s'adressa ainsi au président Johannes Rau : *«L'Allemagne a accompli beaucoup de grandes choses depuis 1945, elle est devenue une grande démocratie, elle a beaucoup soutenu Israël, elle a aidé les survivants. Mais il y a une chose que vous n'avez pas encore faite : vous n'avez jamais demandé pardon au peuple juif.»* Il y eut un grand silence. Quelques semaines plus tard, le président allemand se rendit à la Knesset (le Parlement d'Israël) à Jérusalem, et demanda solennellement au peuple juif de pardonner à l'Allemagne.

Il publia :

---

### ***"D'où viens-tu?"***

(2001)

#### Recueil de textes, essais, dialogues, de 272 pages

Élie Wiesel nous demande si, écartelés entre nos rêves de bonheur et une folie meurtrière sans cesse ravivée tout au long de l'Histoire, nous savons encore d'où nous venons, et quel avenir nous proposons à nos enfants. Les textes ici réunis posent ces questions en s'appuyant sur des textes de la Bible et de la littérature talmudique, textes qui se situent en dehors du temps mais s'intègrent dans la lente marche de l'humanité. Ils sont analysés avec profondeur. Par contraste, Élie Wiesel se plonge aussi dans la réalité contemporaine, examine les soixante dernières années du XXe siècle. Il écrit : *«Tout se passe vite. Nous assistons à une étrange accélération de l'Histoire. La science a fait plus de progrès en trente ans qu'en trente siècles. L'homme a conquis l'espace et exploré le fond des océans - mais qu'en est-il du cœur humain? La technologie court en avant, mais la morale traîne et se laisse dépasser par la connaissance. Nous parlons à des inconnus par-delà les continents, mais n'avons rien à dire au voisin de palier».*

Faisant appel à la mémoire, à la compassion et à la foi, ce recueil constitue une réflexion sur le pouvoir bénéfique ou maléfique des humains et de Dieu. Et cette réflexion conduit le Prix Nobel de la paix à un plaidoyer et à une action inlassablement renouvelés parce que, inlassablement, ressurgissent indifférence, intolérance, racisme, antisémitisme, guerres et conflits religieux ou ethniques. Exilés sur cette terre-refuge, si loin du paradis perdu, les humains (à la fois riches de leur mémoire et blessés par elle) doivent empêcher que la cendre éteigne le feu qui brûle en eux comme un signe dans la nuit, un signe d'espoir.

---

En 2001, parut *"Conversations avec Élie Wiesel"*, de Richard D. Heffner, historien à l'université Rutgers. Ces conversations portèrent sur d'importants sujets politiques et spirituels, sur des questions

d'intérêt global ou local, sur les responsabilités morales des individus et des gouvernements, l'anatomie de la haine, la menace de la technologie, et plus encore.  
Élie Wiesel publia :

---

---

**‘Le chant qui habite le chant,  
commentaires des “Songes, énigmes et paraboles” de Rabbi Nahman de Bratslav’**  
(2002)

Essai

Élie Wiesel propose d'abord cette définition d'«un conte hassidique» : «Je dirais que c'est un air, une mélodie : c'est le chant qui habite le chant. Et nous sommes portés par cette mélodie comme par sa légende. Les histoires se relient entre elles, de même qu'à l'intérieur d'un chant, les mots, les intentions, les bruits mais également les silences sont en correspondance perpétuelle.»

Il s'intéressa particulièrement aux “Songes, énigmes et paraboles” de Rabbi Nahman de Bratslav (1772-1810), le fondateur de la dynastie hassidique de Bratslav. Né à une époque où l'influence de son arrière-grand-père, le Baal Shem Tov, s'estompait, il donna un nouveau souffle au hassidisme en combinant les enseignements ésotériques du judaïsme avec une étude approfondie de la Torah. Il attira des milliers de disciples de son vivant et jusqu'à nos jours. Il disait : «En général, on raconte une histoire pour endormir les gens ; moi, je raconte des histoires pour les réveiller.» Ainsi, seuls les mots seraient à même de décadénasser les portes du cœur et de l'âme, autrement dit de susciter l'éveil du moi. Pour Élie Wiesel, il convient donc que le lecteur, selon le conseil de Rabbi Nahman lui-même, se laisse avant tout transporter.

Commentaire

La pensée, comme l'écriture, de Rabbi Nahman de Bratslav, est complexe et très ésotérique. Ses contes témoignent d'un univers yiddish et hassidique assez difficile à pénétrer. Il y a quelque chose dans la façon de raconter l'histoire, à la fois avec dispersion, allusion et fantastique, qui fait qu'on n'est pas sûr, en achevant sa lecture, de comprendre entièrement son sens et ses implications. Il faudrait pour cela, tout d'abord, être un grand talmudiste et un grand érudit de l'exégèse juive. Mais, même sans tout comprendre, les histoires restent plaisantes, et nous transportent dans un monde unique.

---

---

**‘Wise men and their tales’**  
(2003)

Recueil de dix-neuf essais

Élie Wiesel dessine les portraits de figures de la Bible, du Talmud ou du hassidisme, en mettant l'accent sur des défauts des caractères ou sur des épisodes troublants (comme la conduite de la femme de Lot). Ces histoires «continuent de nous guider et de nous éclairer» en nous mettant face à des événements incompréhensibles et des défis contemporains. Ses «hommes sages» sont, comme il va de soi, Abraham, Ismaël, Moïse, Aaron, Gédéon, Samson, Saül et Samuel, mais aussi d'autres dont on parle plus rarement, comme les prophètes Isaïe et Osée, des sages talmudistes comme Rabbi Tarfon, des «hassidims». Il s'intéresse aussi à de «sages femmes» comme Sarah, Agar et Myriam. Les dramatiques histoires qu'il rapporte sont généreusement soutenues par les commentaires de la “Midrash” et par un bon sens de l'humour. Il dégage les dimensions humaines, sociales, psychologiques, religieuses et historiques de chaque conflit et de chaque personnage. Deux essais, hors du sujet annoncé par le titre, sont consacrés à l'hassidisme et au monde du «shtetl».

## Commentaire

Élie Wiesel reprit la matière des conférences qu'il donna au YMCA de la 92<sup>e</sup> rue à Manhattan, et à l'université de Boston. Mais il l'intégra de telle façon qu'elle est imperceptible. Ses thèmes sont la place dans nos vies de la dévotion à Dieu, le désespoir et le renouveau, la culpabilité et l'innocence, l'essence et la fonction de la prophétie, la recherche de valeurs intemporelles et de la vérité.

---

### **“Le temps des déracinés”** (2003)

Roman de 297 pages

Vit à New York, à la fin des années 1990, Gamliel Friedman, un vieil immigré juif qui gagne sa vie en prêtant sa plume des écrivains sans talent, alors que seul le préoccupe l'achèvement de son «*Livre secret*», qui raconte l'affrontement, en 1944, entre un jeune rabbin mystique (Hananel, dit «*le Fou béni*») et un archevêque hongrois qui lui offre sa protection à condition qu'il se convertisse.

Sa vie de «*déraciné*» avait commencé à Budapest à l'automne 1944, alors qu'il avait huit ans. Juifs d'origine tchèque, ses parents s'y étaient réfugiés en 1940. Après l'invasion de la Hongrie par les Allemands, le père fut arrêté. Pour sauver Gamliel des fascistes hongrois, sa mère le confia à la catholique Ilonka, une jeune chanteuse de cabaret, juste avant de disparaître à son tour et de périr à Birkenau. Désormais, Gamliel s'appela Peter, et, ayant perdu ses parents, sa foi, son nom même, dut jouer la comédie, commença sa vie de «*déraciné*», mais échappa ainsi aux camps.

En 1956, après l'insurrection contre les Soviétiques sévèrement réprimée par l'Armée rouge, il dut quitter la Hongrie, et ne revit jamais celle qui lui avait sauvé la vie. Il passa par Vienne, puis se rendit à Paris, enfin s'établit à New York où, presque cinquante ans plus tard, lui qui a le culte romantique de l'amitié vit seulement entouré de quatre amis, anciens apatrides comme lui, Bolek, Diégo, Iasha et Gad, qu'il rencontra à Paris. Avec ce petit comité d'entraide, qu'il appelle «*les sages de Sion*», il rit et parle jusqu'au milieu de la nuit. Mais l'expérience et le doute ont durablement oxydé sa foi dans les mots, et perturbé sa relation avec le restant de l'univers. Les mots lui mentent, du moins le pense-t-il, et conspirent à sa solitude. Il sait depuis longtemps que certains, comme le mot «*bonheur*», n'ont plus de sens. Et, pour dire la vérité des victimes, la seule qui compte, il y a des jours où il préfère le silence.

En ce début de printemps, il doit visiter à l'hôpital une vieille femme d'origine hongroise, gravement blessée et même défigurée à la suite d'un accident de la route, qui ne parle que le hongrois, et s'enferme dans son mutisme. Il a accepté cette corvée à la demande de Bolek, pour rendre service à Lili Rosenkrantz, le médecin de la vieille Hongroise : elle espère que Gamliel réussira à la faire parler. De son côté, il se prend à rêver : va-t-il retrouver Ilonka qu'il a perdue de vue en 1956? En la regardant, en examinant ses traits fanés, rendus indéchiffrables par l'âge, l'accident et la maladie, il s'imagine la reconnaître.

Tout le roman se déroule au cours de cette journée ponctuée par plusieurs visites à la malade, qui font affluer les souvenirs d'une existence faite de malheur et d'espoir, de détresse et, venue d'on ne sait où, d'énergie de vivre ; bref, une vie d'éternel «*déraciné*», qui est également «*exilé du cœur*» car il se rappelle ses différents échecs amoureux avec les femmes qui ont traversé sa vie. Il continue à regretter une jeune juive marocaine, l'insaisissable Esther avec laquelle il eut une brève passion platonique. Puis ce fut le désastreux mariage avec Colette, fille de riches juifs parisiens : ils eurent deux jumelles ; mais, dominatrice, hystérique, violente, elle réussit à les détacher de leur père avant de se suicider. Enfin, à New York, il eut, avec Ève, une jeune veuve sensuelle et intellectuelle mais intraitable, une liaison qui s'acheva lorsqu'elle décida d'épouser Samaël. Sont aussi rapportées les aventures de ses quatre amis, qui sont marqués par les drames déchirants causés par le fascisme et le communisme, puis l'émigration, Bolek étant rescapé d'un ghetto polonais, Diégo étant un héros de la guerre d'Espagne, Iasha ayant été victime de l'antisémitisme stalinien, Gad ayant été agent secret

du Mossad. Gamliel évoque enfin la sagesse bourru de Rabbi Zousia, qui est devenu son maître spirituel.

Cette journée permet à l'éternel exilé de se réconcilier avec son passé, de s'y enraciner enfin ; de se convaincre qu'il existe encore dans le cœur des êtres humains une place pour la compassion ; de se rendre compte du rôle central que joua dans sa vie Ilonka, sa protectrice, celle «*qu'il n'a jamais cessé de chercher dans chacune des femmes qu'il approchait*». Peu à peu, il comprend finalement une vérité qu'elle ne lui avait jamais avouée, mais qu'il finit par déduire lui-même : elle avait sacrifié sa vie pour lui, se prostituant même avec un officier nazi pour assurer sa sécurité. Et lui, que l'amour fuyait depuis si longtemps, le retrouve auprès de Lili Rosenkrantz avec laquelle il reprend espoir. Enfin, il découvre que la Hongroise est sa propre mère, qui, avant de mourir, le réconcilie avec un mot qui peut toujours servir : «*Recommencer*».

### Commentaire

Élie Wiesel donna ici un vrai roman (son onzième), nourri de portraits, d'anecdotes, de souvenirs probablement personnels (le séjour à Paris). Dépasant cette fois le seul sujet du judaïsme auquel on lui a reproché de se limiter, il se pencha sur le destin particulier d'un homme rescapé de tragédies historiques, qui tente de se reconstruire ; il porta un regard sur les soixante dernières années du XXe siècle, pour proposer une réflexion universelle sur l'être humain face au Mal. Il écrivit même le roman d'amour qu'il avait depuis longtemps envie d'écrire ; mais il faut dire qu'il est d'une invraisemblable sentimentalité, nous faisant cheminer doucement dans les couloirs obscurs de l'âme d'un survivant qui revient de loin, pour donner la leçon qu'il n'est jamais trop tard, surtout quand il s'agit d'aimer.

Comme toujours chez Élie Wiesel, les narrations objective et subjective alternent, comme le passé et le présent, car, du début à la fin, se superposent la parole du vieillard et celle de l'enfant qu'il fut, tandis que se font entendre aussi les voix de ses amis. Cette polyphonie constitue une des principales qualités de cette histoire d'une grande beauté, une beauté triste, car elle montre les choses les plus horribles, et, en même temps, la vie qui continue, en dépit de tout. Très graduellement, se dessine une seule et même figure : l'archétype du «*déraciné*», qui est marqué par le désespoir, mais surtout par la nostalgie qui, selon Élie Wiesel, est essentiellement «*la protestation d'un passé qui voudrait demeurer en ce lieu d'où les lois du corps l'ont écarté.*» Quand l'exil n'est pas choisi mais imposé, «*l'ancien réfugié reste réfugié pour la vie. Il s'échappe d'un exil pour se propulser dans l'autre, ne se sentant nulle part chez lui, n'oubliant jamais d'où il vient, ne cessant de vivre dans le provisoire.*» La manière qu'a Élie Wiesel de concevoir la nostalgie est donc tout à fait différente de celle de Kundera qui, dans son livre, «*L'ignorance*», paru la même année, refusa la nostalgie, car, s'il trouva dans le pays d'accueil un nouveau «*chez-soi*», c'est qu'il l'avait librement choisi, et qu'il fut pour lui de plus en plus gratifiant tandis que l'ancien foyer lui devint étranger.

En 2005, fut publiée la traduction en anglais sous le titre, «*The time of the uprooted*».

---

Le 12 mars 2003, alors que se profilait la guerre d'Irak, qui allait être déclenchée le 20 mars, Élie Wiesel écrivit dans le «*San Francisco chronicle*» : «*Bien que je sois opposé à la guerre, je suis favorable à une intervention quand aucune autre option n'est possible, et telle est la situation présente, en raison des louvoiements de Saddam Hussein et de sa constante procrastination*». Il déclara croire Colin Powell, «*un grand soldat et un homme qui n'aime pas la guerre*», quand il affirmait que l'armée irakienne possédait des armes de destruction massives. Il a depuis regretté cette prise de position.

Il publia :

---

**“Et où vas-tu?”**  
(2004)

Recueil de textes, essais, dialogues de 240 pages

Comme son titre l'indique, ce recueil de textes constitue une suite logique au précédent : “D’où viens-tu?” À nouveau, Élie Wiesel tentait, à travers ses conférences, ses souvenirs et de brèves fictions, de se situer par rapport à un passé ancien, reprenait sa lecture de la Bible, ses histoires midrashiques, son évocation de grandes figures du hassidisme qu’il opposait aux traumatismes d’un passé plus récent et aux interrogations qu’il faisait naître encore en ce début de siècle (réflexions sur la barbarie, la violence, la haine). Puis, sur quelques thèmes emblématiques (les enfants, Israël et Jérusalem, l’Europe), il donnait une note d’espoir en l’action des êtres humains : «*Je crois en l’homme, en dépit de l’homme. Je crois en son avenir, en dépit du mal qu’il s’est infligé à lui-même. Je crois en la valeur des mots. Il dépend de nous qu’ils deviennent véhicules de haine ou porteurs de tendresse et de compréhension.*»

Le recueil s’achève sur quatre textes autobiographiques, marqués par la nostalgie de l’enfance, l’effroi de l’expérience concentrationnaire, tout ce qui a fait de l’auteur un messager de paix.

---

En 2005, Élie Wiesel fonda, à Paris, l’Institut universitaire d’études juives Élie Wiesel.  
Il publia :

---

**“Un désir fou de danser”**  
(2006)

Roman de 330 pages

Tout se passe, à New York, dans le huis clos qu’est le cabinet d’une psychanalyste, où Doriel, un juif vieillissant qui vit seul et n’a pas de descendance, se dit fou, atteint d’une folie dotée d’«*yeux sombres et d’un sourire d’enfant effrayé*», habité d’une «*nuit fiévreuse et terrible*», son «*cerveau malade*», comme il dit, étant peuplé de fantômes et d’innommés, sa pensée étant traversée de spasmes, secouée de décharges électriques. Il dit souffrir d’un excès de mémoire, être victime d’hallucinations. La peur le paralyse : «*Souvent je me dis que je ne suis qu’un entrelacs de fissures ouvertes sur l’épouvante.*» Il pense être tombé sous l’influence diabolique d’un «*dibouk*», une âme errante qui ne peut se sentir en sécurité qu’au sein d’une autre âme, qui l’envahit et prend possession de lui, sans qu’il en discerne la cause. Porté par la farouche volonté de savoir, il déverse le flot ininterrompu d’une parole chaotique, où les mots le fuient, se cachent ou se bousculent ; où il traque les fantômes de sa mémoire, ses souvenirs se mêlant, surtout ceux de sa maison de Tomaszow dans la Pologne d’autrefois où il subit l’Holocauste, qui fut la cause, le long d’un chemin difficile à reconstituer, de son exil douloureux aux États-Unis d’aujourd’hui. Réelles ou fantasmées, des femmes traversent ses propos, ainsi que des rabbins antisionistes, une mère résistante combattant héroïquement les nazis, et quelques jeunes filles au sourire d’enfant effrayé. On se demande s’il ne porte pas comme une hypothèque les souffrances dont les nazis ont frappé sa famille. Sa fortune même, considérable, paraît énigmatique.

Thérèse, la psychanalyste, est déconcertée. Elle a le sentiment qu’à chaque fois qu’elle tient une clé Doriel change la serrure. Il refuse de répondre aux questions pour lesquelles il paie, et elle doit avouer son échec. C’est sans elle qu’il retrouve un souvenir enfoui, un secret familial, une scène entre sa mère et un homme, qui est la clé de son problème, qui lui explique pourquoi il s’est toujours condamné au célibat et au silence. Elle lui demande alors : «*Dans cette immersion dans l’inconscient, dans ce tissu de rêves et de souvenirs qui vous habitent, qu’avez-vous trouvé que vous ne sachiez déjà?*» Et elle lui indique que l’amour seul peut guérir les blessures les plus intimes, pourrait le tirer de cette folie vue comme un refuge. Finalement, le vieil homme devient subitement capable de

s'intéresser à une femme, de parier sur la vie, et de ressentir «*un désir fou de danser*». Il déclare alors : «*Refuser la joie sous le prétexte qu'elle n'a pas le droit d'exister, qu'elle ne peut qu'être imparfaite, ce serait m'avouer vaincu dès le départ.*»

### Commentaire

Ce roman permet de constater qu'à soixante dix-sept ans, et après une bonne quarantaine de livres, Élie Wiesel pouvait renouveler son écriture, retrouver une fraîcheur et une étrangeté étonnantes. Il confia : «*Ce livre est un livre tout à fait à part. Je n'ai jamais dit ça d'un autre de mes romans.*» - «*Un roman, c'est une architecture. Parfois on commence par les fondations, parfois par le toit. Ici, j'ai littéralement plongé dedans.*» - «*Ce livre arrive à un moment très spécial de mon travail et de ma vie. Mon âge, peut-être. Je suis allé beaucoup plus loin que dans mes autres romans, j'ai creusé, creusé... Il y a des choses que je n'avais jamais dites, que j'avais tenu à garder en moi. Les mêmes thèmes qui me tiennent à coeur reviennent toujours : la folie, la peur, la culpabilité.*» - «*Ce livre est consacré à la folie clinique et mystique. Le fou qui essaie de dire le "non-dit", on l'appelle un fou, mais l'écrivain aussi le fait.*»

Lui, qui est considéré comme un sage, mais se représente souvent sous les traits d'un névrosé à peine moins burlesque que Woody Allen, étonna parce que, dans ce roman, il s'était glissé dans la peau d'un fou. Mais, plutôt que le récit d'une thérapie (à laquelle on a quelque mal à croire, et qui d'ailleurs échoue), le livre est une méditation sur la folie, son sens et ses limites, un «éloge de la folie». Il partit de cette interrogation : qui d'entre nous n'a pas eu l'impression, un moment, de devenir fou? Son héros pense souffrir de folie ; mais un fou qui sait qu'il est fou est-il fou? Il indiqua : «*Dans chacun de mes romans, il y a un fou, toujours dans un rôle secondaire. Simplement, dans "Un désir fou de danser", il a le rôle principal. La folie m'a toujours fasciné : c'est l'autre côté de la culture, du langage, de la vérité. C'est l'attrait de l'interdit, pas dans un sens moral, mais humain. Cette fascination remonte à mon enfance, en Transylvanie, avant la guerre. Dans ma famille, il y avait des coutumes : par exemple, l'après-midi du "shabbat", mes soeurs portaient des friandises aux malades de l'hôpital, et mon père visitait les prisons. Un jour, il m'a amené à l'asile des fous, qui, à l'époque, étaient des exclus du destin, de la société, qu'on enchaînait. Pendant que mon père discutait avec les médecins pour savoir comment soulager ces malheureux, moi, je restais à la porte, à l'abri de ce spectacle trop terrifiant pour un enfant. Après la guerre, à Paris, j'ai suivi des cours de psychopathologie à Sainte-Anne. Plus tard, je me suis demandé pourquoi la folie m'intéressait tellement : je me suis rendu compte que c'est parce que le monde était devenu fou ! À toutes les époques, des courants de folie ont traversé l'Histoire : les Croisades, c'était de la folie pure, l'Inquisition aussi. Et que dire du XXe siècle? Parfois, je me pose la question : qu'est-ce qui s'est passé pour que le peuple juif ne soit plus seulement un bouc émissaire, mais une cible à éliminer? La folie, c'est le mur auquel je me cogne sans cesse.*» - «*J'adore les fous, mais eux m'adorent aussi et m'envoient des lettres. Je suis d'abord intéressé, mais les fous ont une seule histoire à raconter et la racontent de nombreuses fois.*» Il définit «*l'inconscient, coffre-fort et poubelle du savoir et du vécu*». On s'aperçoit, à mesure que la lecture progresse, qu'être fou, pour Élie Wiesel, peut aussi vouloir dire : «*être seul*», «*avoir la foi*», ou bien «*être dieu*» («*Il faudrait peut-être imaginer les dieux rendus fous par les hommes*»). Et encore «*penser*», car «*penser est une entreprise déraisonnable, compliquée, douloureuse, qui peut basculer dans la fumée et s'enfouir dans la cendre*».

En fait, Élie Wiesel ne se renouvella pas tant, car le récit de cette aventure intérieure se déploie sur la toile de fond des malheurs du XXe siècle. Il ouvrit de nouveau sa mémoire obsessionnelle, le personnage disant d'ailleurs que sa folie est provoquée par un excès de mémoire, ce qui rend clair le degré allégorique de l'argument du livre. L'auteur confirma : «*La mémoire peut être dangereuse. Nous pouvons survivre parce que nous avons une mémoire sélective. Si nous nous souvenions de tout, nous deviendrions fous.*» Et l'excès de mémoire peut engendrer parfois un excès de repentir.

À mesure que filent les pages de ce récit embroussaillé, il abandonne le thème de la folie pour, une fois de plus, décrire les méandres de sa judéité, évoquer le génocide et ses legs douloureux. Ce sont des pèlerinages émouvants, mais qu'on rattache malaisément aux inquiétudes du départ. Les étapes de la vie de Doriel dessinent le parcours déroutant d'un «*étrange et long voyage, avec la solitude pour*

*compagne et, comme bruit de fond, le vacarme d'un monde qui a choisi d'insulter les dieux.»* Si son comportement de patient est paradoxal, c'est peut-être qu'il se doute que la source de son mal de vivre se trouve dans l'Holocauste. À ce propos, Élie Wiesel rappelle que, contrairement à la légende, l'antisémitisme n'a pas sali la seule Allemagne, mais bien d'autres pays européens et, en particulier, la Pologne ; réaffirme sa conviction que le seul véritable génocide est celui qui a frappé les juifs ; fait comprendre à quel point la création de l'État d'Israël ne correspondit pas à un consensus : certains juifs, comme l'oncle du héros qui est un juif traditionaliste, pensent qu'il aurait fallu attendre le retour du Messie, réproouvent le sionisme qui, de son côté, tient à un État juif sécurisé et fort («*Le retour à Sion n'est pas seulement une faute, mais également une tragédie.*»)

L'auteur a fait définir son objectif par son personnage : «*Il faut être capable de raconter les choses les plus horribles avec les mots les plus simples, d'une voix égale, dénuée de toute émotion.*» Mais il a composé une narration illuminée par l'amour.

Signalons qu'il avoua ne pas savoir danser : «*Une fois par an seulement, le jour de la Simhat Torah, qui est une très belle fête juive, très importante pour les juifs qui étudient avec les rouleaux sacrés, je danse avec la Torah. Quand je tiens ces rouleaux contre moi, il y a quelque chose de sensuel, comme si je dansais avec une femme aimée.*»

En 2009, parut la traduction en anglais sous le titre «*A mad desire to dance*».

---

En octobre 2006, Élie Wiesel fut pressenti par le premier ministre israélien Ehud Olmert pour devenir président de l'État d'Israël, en remplacement de Moshe Katsav qui était forcé de renoncer à sa charge du fait d'accusations de viol. Il refusa l'offre en expliquant qu'il n'est «*qu'un écrivain*».

Toujours en 2006, il fut fait chevalier commandeur honoraire de l'Ordre de l'Empire britannique.

En 2008 parut «*Entretiens avec Élie Wiesel*», de Michaël de Saint-Cheron.

Élie Wiesel publia :

---

### **«*Le cas Sonderberg*»**

(2008)

#### Roman de 250 pages

Dans les années soixante, à New York, le narrateur, Yedidiah Wasserman, après avoir cru pouvoir être comédien, mais avoir renoncé à ce rêve sur le conseil de son professeur et mentor, est un jeune critique de théâtre dans un quotidien, l'époux d'une actrice, et participe de la «*comédie new-yorkaise*», avec ses succès éphémères, ses gloires oubliées. Or son rédacteur en chef et ami lui demande, à titre exceptionnel, en l'absence du chroniqueur judiciaire, de «*couvrir*» le procès d'un jeune Allemand, Werner Sonderberg, qui étudiait la littérature comparée à l'université de New York, et qui est accusé du meurtre de son vieil oncle, Hans Dunkelman, qui était venu d'Allemagne lui rendre visite. Ils étaient partis en randonnée dans les Adirondacks (montagnes du Nord de l'État de New York). Il en était revenu seul, et on retrouva plus tard le corps de l'oncle : accident, suicide, meurtre?

Une enquête avait eu lieu, où il apparut que Werner avait découvert que Hans Dunkelman avait été nazi, et que, s'il était coupable de crimes commis pendant la Seconde Guerre mondiale, il se sentait innocent. D'où l'affrontement avec celui qui assumait la responsabilité de crimes qu'il n'avait pas commis. Ce qu'ils s'étaient dit avait viré au drame. Au cours du procès, Sonderberg, qui n'est pas coupable mais se sent coupable, qui ne peut plus distinguer la culpabilité de l'innocence, comme si les fautes de son grand-père étaient les siennes, face au juge plaide à la fois coupable et non coupable. Des témoins appelés à la barre (logeuse, chauffeur de taxi...) mettent en avant l'excellente impression qu'il leur avait laissée.

Coupable et non-coupable, que peut-il entendre par là? se demande le journaliste, qui, d'abord étranger aux débats, voit le drame judiciaire relancé par ce stupéfiant coup de théâtre. Il se passionne alors pour la personnalité de Werner Sonderberg, car le procès déclenche en lui d'étranges et

puissants échos, exerce sur lui une fascination trouble qu'il peine à s'expliquer, comme si se jouait là son propre destin. Se rendant compte que «*le cas Sonderberg*» n'est pas la seule énigme, que de près ou de loin, tout se tient, il s'interroge sur son propre cas. La vision qu'il a de son propre passé et de son destin, et même son identité, sont remises en cause. On découvre sa famille juive, où l'Holocauste est tabou : son grand-père (qui serait revenu «*de là-bas*») et son père, professeurs de littérature dans un lycée juif de Manhattan ; sa mère qui est partie alors qu'il était encore enfant ; son frère, Itzak. Sentant qu'il se heurte à un secret familial, il tente de sonder sa propre mémoire. Qui est-il vraiment? D'où vient-il? Comment retrouver les visages disparus? La légèreté de la comédie new-yorkaise le cède à la mélancolie de la tragédie européenne. Le voilà même guetté par la folie, redoutant de se définir par elle : est-elle un péril ou un refuge? un regard des dieux rieurs ou un sanglot muet des morts sans sépulture? est-on capable de guérir ce genre de folie ou du moins de l'appivoiser? Il a même recours à l'hypnose pour retrouver les images de sa petite enfance pendant la Seconde Guerre mondiale, découvrir que lui, qui, apparemment, est né à Brooklyn, a en fait, bébé, échappé à la terreur nazie. Il peut ainsi faire la paix avec lui-même, et tenter de se réconcilier avec «*une histoire qui, jusqu'à la fin des temps, fera honte à l'humanité*».

Mais on revient régulièrement à Werner Sonderberg, et, chaque fois, un renseignement nouveau s'ajoute, tout aussi étrange que les précédents. Ainsi, on apprend que Hans Dunkelman est en fait son grand-père paternel.

Alors qu'on ne connaît pas encore l'issue du procès, Yedidiah Wasserman accepte l'offre d'une mission clandestine en Israël. À Jérusalem, face au Mur des Lamentations, il remonte en pensée jusqu'au mythique Rabbi Petahia. Il apprend que l'histoire personnelle du «survivant» qu'est son grand-père s'inscrit en filigrane des crimes perpétrés à Berditchev, haut lieu du hassidisme. Il constate que, si, à Auschwitz, «*le buisson ardent fut consumé*», «*en Israël, sa flamme vit*», ce qui ouvre sur le refus d'Israël que manifeste son oncle (c'est un hassidique qui y voit une offense au Seigneur car seul le Messie peut fonder Israël), sur l'actualité israélo-palestinienne. Yedidiah Wasserman doit découvrir qui il est dans une recherche à rebours du côté des Carpates.

Enfin, le procès tourne court car un événement exceptionnel a, semble-t-il, réglé l'affaire. Longtemps après, Werner Sonderberg souhaite voir Yedidiah Wasserman afin de lui raconter ce qui s'était vraiment passé dans les montagnes.

### Commentaire

Montrant son talent de conteur exceptionnel, déployant une écriture sensible et poétique, simplement élégante, Élie Wiesel développe, dans «*Le cas Sonderberg*», cas digne d'une tragédie antique, une double intrigue bien construite, où chaque scène est mise en scène comme au théâtre. Ce roman turbulent et bouleversant nous saisit, maintient une forte tension, et nous contraint à ne pas lâcher le livre avant sa fin poignante, son dénouement aussi logique qu'inattendu.

Dans un apparent désordre, car, par des va-et-vient successifs et parallèles, les narrations se mêlent, sans que pour autant le lecteur soit perdu ; que s'enchevêtrent les fils d'un «patchwork» immense (où telle dispute entre Yedidiah et son épouse est imputée au procès ; où le rappel de tel kabbaliste du XVII<sup>e</sup> siècle s'ajoute aux paroles de l'un de ses contemporains) ; que les souvenirs (une rencontre, une conversation) s'accumulent ; que s'insèrent le récit d'un sage, le chant d'un poète ou la parole d'un rabbin ; que s'entrecroisent les réflexions ; que s'entrelacent les destins, les certitudes et les interrogations de chacun de ses personnages ; que se succèdent les digressions, les enchaînements semblant n'obéir à aucune règle précise, il nous emmène dans une énigme dont l'explication viendra peut-être. Mais, à l'instar de Rabbi Nahman de Bratslav qui disait : «Ne demande jamais ton chemin à quelqu'un qui le connaît car tu ne pourrais pas t'égarer», il emprunte une infinité de sentiers de traverse. «*Le cas Sonderberg*» est, à l'image de l'âme humaine, un labyrinthe.

Employant tantôt la première personne, tantôt la troisième, il oscille constamment entre deux points de vue.

À travers l'histoire de la famille de Yedidiah, Élie Wiesel nous permet de connaître un peu mieux l'Histoire des juifs, de comprendre leur religion, leurs rites, leur conception du monde, la dimension sacrée qu'ils donnent à la vie, qui s'incarne dans un principe de transmission des textes et de



gratitude au Créateur. Régulièrement, comme dans ses autres livres, il en appelle au Talmud, à la Kabbale, se souvient de 1492 où les juifs furent expulsés d'Espagne... Il rappelle surtout le désastre subi pendant la Seconde Guerre mondiale, l'immense et émouvante toile de fond étant constituée par l'extermination des juifs, l'abominable crime des nazis contre l'humanité, «*la grande tourmente où les morts n'eurent pas de sépulture*». Dans la famille de Yedidyah, où le non-dit hurle sa béance, on en est à la troisième génération après l'Holocauste, génération active regardant la quatrième se construire en adulte. Il révèle : «*La guerre? Directement ou indirectement, elle avait frappé toutes nos familles. Même du côté de ma mère : tant d'oncles, de tantes, de cousins et de proches avaient disparu. Obscurément, nous comprenions que tous faisaient partie de notre mémoire collective. [...] Après tout, on commémore toujours la destruction du Temple de Jérusalem, tout comme les victimes des Croisades, à des dates clairement fixées dans le calendrier. Mais la Tragédie, qu'on nomme si pauvrement l'Holocauste, s'apparente-t-elle à ses épisodes dramatiques? Un jour, un seul jour dans l'année suffirait-il à en célébrer la mémoire?*».

On trouve aussi l'évocation de la réalité cruelle des débuts de l'État d'Israël, Élie Wiesel n'étant pas d'accord avec l'oncle de Yedidyah : pour lui, il faut parfois agir sur le destin, et Israël répond à un besoin de souveraineté sur une terre ancestrale, un vieux peuple ayant ainsi une nation très jeune.

La grande nouveauté du livre, c'est qu'Élie Wiesel alla à la rencontre de l'Allemagne, quelque chose ayant changé dans son rapport avec elle. Il manifesta longtemps une forme de réserve à l'égard du pays, se tint à l'écart, non pas parce qu'il croyait au caractère criminel de tout un peuple ou d'une culture, ce qui reviendrait à banaliser le mal (si tout le monde est coupable, personne ne l'est). En fait, il ne comprenait pas l'Allemagne, ne comprenait pas que, si la culture civilise, et qu'un homme cultivé ne peut pas faire certaines choses, car il est civilisé, des scientifiques, des littéraires, des théologiens, des artistes, porteurs d'une culture qui lui était si chère, avaient pu se transformer en tueurs d'enfants. Donc, longtemps, il n'y alla pas. Puis il accepta des missions officielles. Il constata ainsi que le passé nazi y est enseigné partout, traité dans des livres, des films.

«*Le cas Sonderberg*» marqua donc un tournant, comme s'il voulait aller plus loin, tendre la main à l'Allemagne, avec laquelle il s'était réconcilié, après avoir fait la connaissance de jeunes Allemands qui se sentaient coupables alors qu'ils étaient totalement innocents, qui portaient le fardeau des crimes de leurs parents et grands-parents. Dans le livre, il leur montre une infinie compassion. Il se rappelait un étudiant allemand qui avait voulu le voir seul à seul, qui avait décidé de quitter la maison après avoir appris que son père avait été officier dans la S.S., et voulait connaître son avis : «*Je ne peux pas vous conseiller*, lui avait-il répondu, *mais, quelle que soit votre décision, elle sera bonne.*»

À travers Yedidyah et ses dialogues fulgurants avec son grand-père, Élie Wiesel nourrit encore nos méditations sur l'éloquence, le théâtre, cette «*ascèse*», les grands auteurs du répertoire, et sur l'art en général, «*miracle de la métamorphose*».

On remarque les noms significatifs qu'il donna à ses personnages : «*Sonderberg*» signifie «*montagne à part*», «*Dunkelman*», «*homme sombre*», et «*Yedidyah*», «*aimé de Dieu*».

Surtout, il montra que Yedidyah et Sonderberg éprouvent la même souffrance : la douleur de la mémoire. S'il chercha surtout à percer le mystère des bourreaux, ici, il tendit la main à leurs enfants, leur permit de dire à leurs pères : «*Vous l'avez fait pour nous? Mais nous ne voulions pas cela !*» Considérant que l'être humain ne choisit pas ses racines, et qu'il lui arrive de les subir, il se pencha vers les descendants qui portent en héritage le recto et le verso d'une terrible page de l'Histoire. Le roman souligne le conflit des générations, dévoile la difficulté que connaissent les êtres humains qui survivent aux générations précédentes en ressentant le poids du passé, qui se sentent coupables alors qu'ils sont innocents. Élie Wiesel se demandait quel est l'avenir des petits-fils et petites-filles des bourreaux. Le vieil Allemand est jugé non par un tribunal, mais par son descendant qui est en proie à une ambiguïté que résume son choix de plaider «*coupable et non-coupable*».

De l'autre côté, si les rescapés de l'Holocauste se sont bien souvent tus, si leurs enfants se sont réfugiés dans une vie active, les petits-enfants, eux, sont souvent pris dans les filets du passé, en quête de l'Histoire, de leur propre histoire liée à cette «*vie*» tragique de leurs ascendants. Renvoyé à ses propres failles, Yedidyah confie : «*J'aurais pu tout simplement ne pas être, ou ne plus être. Ou ne pas être moi.*»

Le livre, concentré de l'immense personnalité d'Élie Wiesel, nous fait accéder à la fécondité de sa pensée, car il est traversé de considérations existentielles et de méditations spirituelles. Poursuivant sa réflexion sur la nature humaine, il en dévoile toute l'ambiguïté, son caractère imparfait, bien que perfectible : *« Tant que le rideau n'est pas tombé, tout reste possible. Quelque part sur la terre, chacun joue sa propre pièce ; elle fait pleurer ou rire aux éclats un inconnu ici et un autre là-bas. »*, écrit-il en conclusion.

Avec ce procès étrange, perturbant, il traita pour la première fois frontalement de la culpabilité, fouilla le concept, étudia ses mécanismes, avec une grande simplicité (*« Où commence la culpabilité d'un homme et où s'achève-t-elle? »*), en s'élevant au-delà de tous les jugements réducteurs. Il se posa la question : quand les innocents se sentent coupables et les coupables innocents, quand le passé resurgit et demeure incompréhensible, que reste-t-il? Il voulait dire que la culpabilité ne se transmet pas, que les enfants des tueurs ne sont pas des tueurs, qu'on est coupable ou non coupable, coupable ou innocent. Il transmet avec puissance un message humain qu'il faudrait méditer : *« Les enfants des assassins sont des enfants, pas des assassins. »*

Avec aisance et humilité, il réunit dans un même débat imaginaire et réel, raison et spiritualité, philosophie et justice. Plus encore, il pose la question du libre arbitre, de la responsabilité individuelle et collective. L'intrigue ne sert qu'à aborder la question grave qu'on doit se poser sur la responsabilité de chacun face à l'Histoire en marche : qu'aurais-je fait si je m'étais retrouvé à la place de mon grand-père, victime de la barbarie ou même coupable de crimes contre l'humanité?

Et on retrouve les thèmes chers à l'auteur : l'enfance, la mémoire, la folie, l'identité, la vie et la mort. Son seul but est toujours de trouver le sens et la justification de la vie. Il se demande : le monde est-il une scène, et la vie une performance, une succession de rôles? comment vivre dans un monde qui nous renie, comment inventer un avenir sur les ruines de tant d'espérances? La vie est aussi une question de choix et de responsabilités.

Ce roman grave qu'est *"Le cas Sonderberg"* est troublant dans sa recherche de la vérité. Il nous invite à réfléchir et à nous détourner de la bêtise et de la haine. Il nous enseigne que, si nous ne vivons pas dans le passé et si le passé vit en nous, nous devons faire en sorte de ne pas oublier et d'agir résolument pour la construction d'un nouveau monde.

Si, dans ce livre, les interrogations sont plus nombreuses que les réponses, l'espérance y affirme le principe d'un éternel recommencement, auquel chaque être vivant accorde sa foi, son amitié et sa présence, qu'il dépose dans l'abnégation d'une volonté commune.

Le 10 novembre 2008, le jury du prix Renaudot accorda quatre voix au roman, et cinq à *"Le roi de Kahel"* de Tierno Monénembo.

En 2010, parut la traduction en anglais sous le titre *"The Sonderberg case"*.

---

En 2008, Élie Wiesel signa, avec vingt-six autres prix Nobel, un appel contre la répression au Tibet. La même année, à l'occasion de ses quatre-vingts ans parurent des *"Entretiens avec Élie Wiesel 1984-2000"*, de Michaël de Saint-Cheron.

En décembre 2008, la Fondation Élie Wiesel pour l'humanité annonça que la quasi-totalité de ses fonds propres (équivalant à 15,2 millions de dollars) s'étaient évaporés dans l'escroquerie montée par Bernard Madoff, à l'égard duquel Élie Wiesel eut alors des propos particulièrement durs, expliquant que *« psychopathe est un mot trop gentil pour le qualifier »*, et justifiant même une forme de torture psychologique à son égard : *« Il devrait être placé en isolement pendant au moins cinq ans avec un écran sur lequel seraient diffusées des photos de ses victimes [...] Il faudrait inventer n'importe quoi pour le faire souffrir »*.

Il publia :

---

## **"Rashi, ébauche d'un portrait"**

(2010)

### Biographie

Il s'agit de Rashi Salomon, fils d'Isaac, rabbin de la ville de Troyes au XI<sup>e</sup> siècle. De son oeuvre est parvenu jusqu'à nous l'un des plus lumineux commentaires du "*Talmud*", ainsi que quelques légendes savoureuses. Mais il fut aussi le témoin d'une époque charnière et méconnue, marquée par un rayonnement intellectuel sans précédent.

### Commentaire

Élie Wiesel se fit encore ici le grand «passeur» de la tradition juive. Le faisant connaître à la communauté juive en France, il dit de Rashi : *«Il est la première référence. Le premier secours. Grâce à lui, tout s'éclaire.»* Cheminant dans les méandres des vieilles rues de Troyes comme dans le labyrinthe des textes bibliques, il nous convie, à travers ce portrait intime, à une promenade placée sous le signe du gai savoir.

---

En juin 2009, Élie Wiesel fit un voyage à Buchenwald avec Barack Obama qui, alors qu'il n'était pas prévu que l'écrivain prenne la parole, lui dit à la fin de son discours : «Élie, le dernier mot devrait être le vôtre».

Il publia :

---

## **"Otage"**

(2010)

### Roman de 394 pages

Shaltiel Feigenberg, juif américain et modeste conteur, est, en plein jour, à Brooklyn, en 1975, enlevé par le Groupe palestinien d'action révolutionnaire, qui revendique la prise d'otage. L'événement fait la «une» des médias internationaux : c'est la première fois qu'une action terroriste de ce type se produit sur le sol américain. Seul dans sa cave, les yeux bandés, livré à lui-même, Shaltiel songe qu'il y a eu méprise sur sa personne. Entre deux face-à-face avec ses ravisseurs, il tente d'échapper à la violence absurde du présent : ayant perdu la notion du temps, il se réfugie dans le passé. Dans le chaos puissant de ses souvenirs surgit ainsi l'histoire de Shaltiel et des siens : la déportation, en 1942, des habitants du ghetto de Dawarowsk, sa ville natale en Transylvanie ; sa propre survie, enfant, dans la cave d'un comte allemand, officier des renseignements nazis ; la libération de la ville par les soldats de l'Armée rouge ; le récit du père et de l'oncle de Shaltiel, rescapés d'Auschwitz ; la fuite clandestine, en U.R.S.S., dès 1941, du frère aîné, membre d'une cellule du Parti communiste juif ; l'émigration aux États-Unis... Aux souvenirs personnels de Shaltiel, aux réminiscences de contes mystiques qui les ponctuent, font écho les affrontements avec ses ravisseurs : un Arabe, Ahmed, qui combat pour la cause de son peuple, et manifeste à tout bout de champ sa haine des juifs (il dit à Shaltiel : *«Que tu l'admettes ou non, parce que tu es juif, tu as du sang musulman sur les mains»*) ; un Italien, Luigi, idéologue révolutionnaire pour qui la Palestine n'est que la cause très immédiate d'une lutte qui la dépasse.

Aussi, lorsque Shaltiel lui montre la photo de son père avec son matricule tatoué sur le poignet, Luigi est-il envahi par le doute et la culpabilité. Et il relâche l'otage.

## Commentaire

Élie Wiesel pensait depuis longtemps à écrire sur la solitude du prisonnier quand il apprit qu'un négationniste de San Francisco avait tout préparé pour l'enlever et le forcer à déclarer que l'Holocauste n'avait pas eu lieu. Il était ému aussi par le sort de Gilad Shalit, ce jeune soldat israélien retenu en otage dans la bande de Gaza depuis quatre ans, et que même la Croix-Rouge ne pouvait voir. Enfin, il fut bouleversé par l'assassinat d'Ilan Halimi, un jeune juif français qui fut, dans la région parisienne, kidnappé le 21 janvier 2006 par une bande qui se donnait le nom de «Gang des Barbares», qui, motivé par l'antisémitisme et la cupidité, le tortura pendant trois semaines, ce qui aboutit à sa mort.

Apparemment, il n'y a rien d'autobiographique dans ce roman où l'otage, contrairement à Élie Wiesel, n'a pas connu Auschwitz. Mais Élie perçoit souvent sous Shaltiel, qui, comme lui, par exemple, adore les échecs que son père lui a jadis appris : *«Au début il s'est employé à perdre. Plus tard, il a redoublé d'efforts. Pour gagner. Et quand il perdait, il était heureux. Et fier. Oui, tellement fier.»*

Comme dans *'Le testament d'un poète juif assassiné'*, Shaltiel étant l'archétype de l'homme otage de l'Histoire, l'auteur nous fait revivre cet affreux XXe siècle qui fut un ramassis d'horreurs et d'illusions dans lequel l'humanité pataugea, et qui s'appelaient, entre autres, nazisme ou communisme. Mais Shaltiel est encore victime du conflit israélo-palestinien qui, affirme Élie Wiesel, *«nous interpelle comme tragédie humaine»*.

On a l'impression que le message subliminal du livre est que tous les juifs sont otages. Ainsi, Malka, qui est rescapée des camps, pense que, pour les juifs, *«ça ne finira jamais»*. À travers la relation entre Shaltiel et son père, survivant de l'Holocauste, Élie Wiesel montre aussi une vie juive heureuse, alors que l'otage apparaît d'abord, et peut-être seulement, comme un héritier du désastre. Prêt à tuer pour la Palestine et au nom de l'islam, Ahmed est présenté comme la nouvelle figure du mal, le descendant des nazis qui ont tué les ancêtres de Shaltiel.

Au cours de ce voyage dans le passé de l'otage, le lecteur croise toutes sortes de gens et d'événements. Il y a notamment un violoniste qui manie son archet d'une main ferme alors que son instrument n'a pas de cordes, qui est le musicien de ce silence qui est, avec le jeu d'échecs, l'un des personnages clés de ce livre. *«Ceux qui savent ne parlent pas, note Élie Wiesel, et ceux qui parlent ne savent pas.»*

Pour écrire *«Otage»*, il mit à contribution ses quatre avatars : le conteur, le mystique (il donna à Shaltiel une dimension prophétique), l'humaniste et le témoin. C'est ce qui fait la force et la beauté de ce livre dont la voix s'impose à nous, de bout en bout, jusqu'au dernier mot : *«Sourire»*. Alors qu'Élie Wiesel parle de *«tragédie»*, on est surpris par le dénouement qui est un *«happy end»*. Il déclara : *«Je voulais introduire un élément rédempteur à la souffrance à travers le révolutionnaire italien Luigi. Il a épousé la cause palestinienne par idéal, mais il n'est pas un terroriste. Et, lorsque Shaltiel lui montre la photo de son père avec son matricule tatoué sur le poignet, il est envahi par le doute et la culpabilité. Shaltiel est sauvé par la mémoire. Cela dit, dans ce genre d'affaire, il n'y a pas de happy end.»*

D'ailleurs, pour Élie Wiesel, d'une certaine façon, tous les êtres humains sont otages, pas les uns des autres, mais de la mort, qui est le seul absolu, le seul ennemi dont rien ne peut nous libérer, sauf peut-être la création artistique.

---

## SYNTHÈSE

### L'homme

La mèche rebelle, son haut front strié de rides profondes, le visage émacié, Élie Wiesel a conservé un regard traqué, que l'ombre des camps de la mort n'a jamais quitté, et dans lequel on peut lire toute l'histoire de sa vie, car l'adolescent de seize ans fut marqué pour toujours, à Auschwitz, d'un traumatisme dont il ne parvint jamais à se libérer. Il a une voix très douce. Chacune de ses paroles étant mesurée, il émet des opinions bien réfléchies. Mais, plus que sa gravité, ce sont sa chaleur et sa

passion qui frappent ses amis. Même ses détracteurs admettent le caractère exceptionnel d'un charisme, qui fait qu'à ses conférences, le public a une écoute quasi religieuse, même aux États-Unis où il n'y a pourtant pas cette véritable tradition d'intérêt pour les intellectuels qu'on trouve en France. Il habite à New York, au milieu de Manhattan. Sa vie étant dominée par l'étude et l'écriture, la transmission étant la grande affaire de sa vie, il se lève chaque jour à cinq heures du matin, et travaille à peu près quatre heures, en particulier pour préparer les cours qu'il donne à l'université de Boston, où il se rend une fois par semaine, y passant deux jours et une nuit. Il affirme ne jamais donner deux fois le même cours. Il dispose pour ses recherches de la "New York Public Library". Il considère que son œuvre d'écrivain et son travail d'universitaire se rejoignent : *«L'écrivain en moi est enseignant, l'enseignant en moi est écrivain. Beaucoup de mes cours finissent par être des livres. Ma passion de l'étude, et la préparation des cours s'inscrit dans cette passion.»*

Plus tard dans la journée, il reçoit des visiteurs qui viennent lui demander une conférence, un discours, une intervention sur tel ou tel sujet, etc. Comme il a beaucoup d'obligations, il n'a presque pas de vie sociale, trouve ses distractions dans la musique classique, et la relation avec son petit-fils. Cet homme au destin hors du commun ne cesse de méditer sur la trajectoire qui l'a conduit d'Auschwitz aux plus grands honneurs, aux somptueux cachets et honoraires qu'il touche à l'occasion de ses cours ou de ses vastes tournées de conférences à travers le monde, qu'il considérerait toutefois comme une sorte de «rituel d'expiation» (article du "New York Times" du 31 janvier 1973). Il est docteur ès lettres "honoris causa" de cinquante-cinq universités dans le monde entier. Il préside de nombreux comités et organisations internationales. Il a reçu de multiples décorations et distinctions, dont la plus importante est le prix Nobel de la paix. "Time" le fit figurer parmi les cent personnes les plus influentes de la planète. Mais il confie : *«Je ne suis pas dupe de tous ces honneurs. La seule décoration que je porte c'est la Légion d'honneur, par gratitude pour la France à qui je dois beaucoup, car si je n'avais pas vécu en France, je n'aurais pas été ce que je suis.»* S'il est multi-millionnaire, il cultive soigneusement l'image d'un professeur perpétuellement échevelé.

Il se fit à la fois témoin, humanitaire, conteur et mystique.

### Le témoin de l'Holocauste

Survivant des camps de concentration nazis (ce qui n'empêche qu'il ait été dénoncé comme imposteur par les inévitables négationnistes !), symbole même des survivants, Élie Wiesel fut d'abord le messager qui arrive haletant, comme dans la tragédie grecque, afin de faire part de l'évènement prodigieux auquel il vient d'assister, et du désastre auquel il a échappé, l'extermination par les nazis, entre 1938 et 1945, de dix millions de personnes, dont six millions de juifs. Animé d'abord par le désir de vengeance, par une difficile ascèse, il l'abandonna, disant ne pas ressentir de haine, *«mais de la colère, oui.»*

Et il ne ressentit pas le besoin d'oublier, voulut au contraire se souvenir de tout. Il déclara à Jorge Semprun : *«Se taire est interdit [...] il faut parler. On n'a pas les moyens, on n'a pas le vocabulaire, mais il faut parler.»* Assumant ou s'étant vu imposer le rôle de porte-parole des victimes et de tous les juifs atteints dans leur chair et dans leur âme par le génocide, rôle dont il semble qu'il ne puisse s'échapper, il passa au témoignage, vouant son existence et son œuvre à donner sa vision de l'Holocauste (mot qu'il fut le premier à employer), à célébrer la mémoire des victimes, qui ont toujours occupé tout son être et tout son temps, qui continuent de l'obséder, auxquels il érige une sorte de pierre tombale sans nom. Se donnant cette mission, l'obligation et même le devoir impératif de mémoire (*«Le chroniqueur qui est en moi, le témoin que je suis, a besoin que les paroles restent.»*), il prit la responsabilité de représenter les victimes, sur la scène publique et par son œuvre. Pour lui, les morts ne doivent pas être morts en vain ; le "Kaddish", la prière pour les morts, doit être prononcé. Il est même aujourd'hui saisi par un sentiment d'urgence, car, s'il arrive à un âge où il devrait se reposer, il travaille de plus en plus, le temps lui manquant.

Il confia :

- *«Un seul mot contient toute mon œuvre : la mémoire. Plus je vis, plus j'écris, plus je me sens proche de ce qui s'est passé il y a quarante ans. Sur cette époque, que j'ai vécue tragiquement, j'ai accumulé*

*une somme de connaissances. On me reprochera peut-être de vivre le regard tourné vers le passé ; mais n'en plus parler, c'est le céder au bourreau qui tue deux fois, la seconde en tentant d'effacer les traces de son crime.»*

*- «La mémoire est pour moi ce que la poésie fut pour Aristote : plus que l'Histoire, c'est elle qui contient la Vérité. Je sais qu'elle m'est indispensable. Pour écrire. Pour enseigner et partager. Sans elle, que serais-je? Sans elle, la vie n'a ni sens ni destin.»*

Comme on lui demanda : «Souffrons-nous aujourd'hui d'un excès de mémoire?», il répondit : «Non, je ne pense pas. Bien sûr, tout dépend de ce qu'on fait de la mémoire : elle ne doit pas être instrumentalisée pour nourrir la vengeance et la haine. Mais la véritable malédiction, c'est l'oubli. L'oubli de ce qui est arrivé est une tragédie presque aussi grande que l'événement lui-même. La transmission est la base de la civilisation.» Il ajouta : «Oublier, c'est une grave atteinte contre l'éthique, l'authenticité et la vérité de la mémoire. L'Histoire tumultueuse du XXe siècle nous a démontré que, lorsque l'homme relègue aux oubliettes l'éthique de la mémoire, il sombre dans la barbarie.»

Sur «l'Évènement» horrible et irréparable qui fut infligé au peuple juif, sur les mille et un crimes de «la solution finale», contre lesquels il s'insurge livre après livre, il donne parfois l'impression de retourner sans cesse, d'écrire toujours le même livre, en entremêlant continuellement les mêmes circonstances, en montrant une habileté sans pareille pour, avec compassion, l'évoquer. En fait, sur les cinquante-huit livres qu'il a écrits, quatre seulement parlent de l'Holocauste, dont surtout *"La nuit"*, qui est parmi les œuvres les plus passionnées et les plus puissantes de celles qu'on y a consacrées.

Or l'Holocauste comme inspiration littéraire lui apparaît comme une contradiction dans les termes. Pourtant, il n'écrivit pas seulement un témoignage mais aussi des romans ou des pièces de théâtre, en toile de fond desquels il exprime l'impossibilité de communiquer l'expérience concentrationnaire tout aussi bien que son impérieuse nécessité. En effet, il ne cesse de répéter que les survivants *«seuls ont le droit de parler»*, qu'*«eux seuls savent»*, mais que, s'ils savent, ils ne révéleront rien ; que ceux qui n'ont pas subi l'Holocauste ne peuvent pas le comprendre, ne peuvent même pas s'en approcher, doivent rester au portail, ne peuvent que tenter de le saisir de l'extérieur ; que la situation va au-delà de sa plus exacte description ; que le secret est destiné à rester intact. Il considère que celui qui aurait raconté l'histoire entière aurait aussitôt été pris pour fou, qu'il faudrait pour en parler inventer une nouvelle langue. Il confia : *«Auschwitz où ont eu lieu les premières mutations de l'être»*, *«ne peut être expliqué ni visualisé [...] L'Holocauste transcende l'Histoire [...] Les morts sont en possession d'un secret que nous, les vivants, ne sommes ni dignes ni capables de prendre connaissance [...] L'Holocauste est l'évènement ultime, le mystère ultime, qui ne pourra jamais être compris ou transmis.»* (*"Trivializing the Holocaust"*, *"New York Times"*, 16 avril 1978) - *«J'ai essayé de remonter à la racine du mal pour transmettre un message qui excède la parole, mais qui me semble capital pour d'autres générations.»*

Inversement, il constate la banalisation du langage, regrette d'avoir été le premier à employer le terme «holocauste», se contentant aujourd'hui de dire simplement Auschwitz.

Même s'il a lu tous les livres, il avoue ne pas savoir pourquoi l'Holocauste a eu lieu, comprend de moins en moins, continue à se demander comment toute une génération de pères et de fils a pu disparaître dans le gouffre, sans que le monde ne réagisse, *«sans créer, par là même, un mystère qui nous dépasse et nous subjugué»* (*"La ville de la chance"*).

Il insista d'abord sur le caractère exceptionnel, unique et propre au peuple juif, de l'Holocauste, événement sans comparaison quelconque avec tout autre événement de l'Histoire :

*- «La Seconde Guerre mondiale est en dehors de l'Histoire du monde, en dehors de la condition humaine. Pour la première fois, on a cherché à anéantir l'autre, dans son essence.»*

*- «L'Holocauste est central dans nos vies et dans l'Histoire. Il pèse sur nos consciences et sur notre inconscient. Quoi que nous fassions ou ne fassions pas, nous sommes motivés par ce qui prit place dans ce lointain royaume des ténèbres. Après Auschwitz, les mots ne sont plus innocents. Il est nécessaire de réexaminer les relations de l'être humain avec Dieu, avec la société, avec la politique, avec la littérature, et, surtout, de l'être humain avec lui-même. L'évènement enleva à l'être humain*

*tous ses masques. Les juifs avaient été oubliés par Dieu, souffraient seuls, combattaient seuls. Ils ont été trahis par les autres humains.»*

Mais il consentit ensuite à percevoir dans l'Holocauste un phénomène propre à l'humanité, la manifestation de forces du mal incluses dans la nature humaine. Il déclara alors : *«L'Holocauste est une tragédie juive aux implications universelles. Son universalité réside dans son unicité. Toute tentative de la diluer ou de l'extrapoler ne peut qu'en fausser le sens. C'est avant tout en tant que Juif que j'évoque cette horrible tragédie. C'est mon devoir. En faisant cela, j'incite les autres à se rappeler le drame des leurs. La mémoire pour moi n'est pas un instrument d'exclusion et de réduction mais, au contraire, d'ouverture et d'inclusion. En d'autres termes, plus la mémoire d'un juif est juive, plus elle se transcende pour atteindre l'universel.»* Dans une image audacieuse, il écrivit même : *«C'est Auschwitz qui engendra Hiroshima. Et si le genre humain vient à périr par la bombe nucléaire, ce sera le châtement d'Auschwitz où, dans les cendres, s'éteignent les promesses de l'homme.»*

Et, en effet, d'autres génocides du XXe siècle nous ont appris que n'importe quel peuple au monde peut être détruit dans le silence universel.

Au début, adulé par une petite coterie, Élie Wiesel est maintenant la propriété des juifs des trois continents, public avec lequel une complicité s'est instaurée, son aura étant telle que la moindre réserve est considérée comme un attentat à la mémoire des six millions de juifs victimes de l'Holocauste. Illustrant bien la thèse de Lucien Goldmann selon laquelle il y aurait analogie entre l'idéologie d'une œuvre et l'idéologie du groupe humain dont elle a jailli, sa célébrité parmi les juifs serait due au fait qu'il traduit exactement ce qu'ils ressentent, désirent entendre et se voir dire ; qu'il profite de la culpabilité sourde des juifs américains qui n'ont pas fait tout ce qu'il était possible de faire, au moins à partir de 1942, en faveur des juifs européens, alors que, dans tout le monde libre, on savait, qui se reprochent d'avoir échappé à la catastrophe qui s'est abattue sur un juif sur trois dans le monde, deux juifs sur trois en Europe.

Cependant, comme, depuis les années 80, l'Holocauste ne cesse de se rappeler à nous, beaucoup pensent qu'on en fait trop. Même parmi ceux qui approuvent la lutte d'Élie Wiesel, il en est qui lui font grief d'avoir trop tendance à transformer en dolorisme la douleur juive, ou d'être devenu le grand prêtre d'une exploitation, d'une «gestion planifiée de l'Holocauste». Certains juifs l'appellent même «shoahn», le mot «shoah» étant le mot hébreu pour Holocauste, le suffixe indiquant un professionnel spécialisé dans le sujet. Et il en agace beaucoup avec sa façon de se faire juge, de se considérer comme le porteur jaloux et unique de la mémoire de l'Holocauste, et de se permettre, à partir de cette prétention, de distribuer des droits de parole.

A-t-il souhaité remplir ce rôle que le monde juif lui demandait d'exercer, comme un sacerdoce par procuration, de porte-parole, de messager moral, de directeur de conscience? ou bien l'a-t-il subi? Lui seul pourrait répondre.

### L'historien de la perpétuelle tragédie juive

Nourri de la «Torah», du «Talmud», de la Kabbale et du hassidisme, déployant une érudition étonnante pour citer ces rabbis d'autrefois qu'il a tous lus, ayant écrit des «Célébrations», «hassidique», «biblique», «talmudique», «prophétique» (car, dit-il, «Je considère le judaïsme d'abord comme une célébration.»), incarnant bien cette culture juive faite de mémoire, de spiritualité millénaire et même d'humour, exaltant l'angoisse nostalgique du «shtetl» originel par le rappel idyllique du pays perdu à jamais, il est devenu «l'archiviste inspiré» de son peuple, le chantre du peuple du «Livre», son oeuvre étant largement animée par le judaïsme.

Comme bien d'autres avant lui, il voit un mystère dans le peuple juif, son élection, son rôle dans l'économie générale du salut final, son existence toujours en suspens, son endurcissement. Il déclara : *«J'appartiens à un peuple dont la souffrance est la plus ancienne au monde, dont la mémoire garde cette souffrance vivante, qui se rappelle. Aucun peuple au monde ne se souvient aussi bien de ses amis et de ses ennemis.»*

En effet, à part quelques périodes paisibles, comme le règne du roi Salomon ou celui du roi perse Cyrus, qui avait ordonné la reconstruction du Temple de Jérusalem, il n'y a pas eu un seul siècle

durant lequel des juifs ne furent pas en danger. Surtout, aucun peuple n'a connu un tel exil, une telle dispersion, une telle diaspora.

Bien placé pour savoir que l'Histoire n'est que folie, ayant même subi cette folie dans sa chair, sensible au drame de la lutte perpétuelle contre le mal de l'antisémitisme sous toutes ses formes pernicieuses, Élie Wiesel se demanda : *«Pourquoi est-ce le destin des juifs de mourir? Pourquoi semblent-ils accepter ce destin sans combattre? Comment avons-nous survécu à travers les âges? Comment continuons-nous à survivre? Dans quel but?»* ("Tribune juive", 12 septembre 1969). Constatant que, pendant deux mille ans, de nombreuses nations se sont acharnées à persécuter ce peuple singulier qui n'en finit pas de poser des problèmes à lui-même et au monde, l'Holocauste étant le point culminant, il avança, pour l'expliquer, cette hypothèse : *«C'est peut-être parce qu'elles désiraient connaître ce peuple étrange qui, plus que quiconque, détient le secret de la survie, la clé du mystère du temps, la formule de la durée»* ("La ville de la chance"), même s'il n'y a aucune espèce de relation entre le désir de ravir le secret des juifs et la tendance à vouloir les détruire. Il avance péremptoirement la raison profonde de la haine des nations contre le peuple juif : *«L'humanité frappe la mémoire qui lui fait peur, qui la relie aux ténèbres du commencement. Ainsi, en tuant, elle espère devenir immortelle»* ("Le mendiant de Jérusalem").

Présentant un plaidoyer typiquement ethnocentriste sinon chauvin, il fit l'éloge du juif : *«L'homme a échoué, le Juif non. L'homme a trahi, le Juif non. Qu'était l'Holocauste si ce n'est l'histoire de l'homme trahissant le Juif?»* (discours de Kansas City) ; il fit l'éloge du peuple juif : *«De nombreuses nations nous ont trahis. Mais nous n'avons pas trahi notre peuple. Notre peuple n'a pas abandonné ses enfants.»* (discours pour le premier anniversaire de la mort de Pincus, Jérusalem, 1974). Et il pense que le peuple juif a une mission historique, qui est de ne pas être complètement un peuple ; que c'est la raison pour laquelle il est l'inventeur du messianisme, qui est la conscience que l'être humain n'est pas parfait, et la certitude qu'il peut devenir meilleur, donc l'attente d'un autre temps.

Par ses livres, il célèbre la mémoire collective juive, mais dépasse le souvenir des atrocités subies et la tentation du talion par un appel vers l'avenir de son peuple.

### Le juif de la diaspora défenseur d'Israël

Pour Élie Wiesel, l'exil du peuple juif *«a, d'une certaine façon, pris fin avec la création d'Israël en 1948. Aujourd'hui, si exil il y a, il est volontaire. Sans doute, mais la fin de l'exil n'a pas été celle des ennuis. Du reste, dans les années 30, les juifs pouvaient facilement, si leur situation économique le leur permettait, émigrer en Palestine. Chez moi, on en parlait beaucoup. Fallait-il y aller ou pas? La discussion faisait rage entre les religieux, qui rêvaient de la Terre promise telle que la Bible la décrit, et les laïques, dont certains étaient d'ailleurs prêts à accepter que l'État juif soit créé n'importe où. Dans les années 1890, le Congrès sioniste et Theodor Herzl ont sérieusement envisagé son installation en Ouganda, mais cette idée a été torpillée par les protestations des rabbins. Plus tard, les nazis ont imaginé d'installer les juifs à Madagascar. C'est la France qui a refusé. Pour ma part, je ne crois pas que le sionisme aurait pu s'incarner ailleurs qu'en Palestine : sans ce bagage de la mémoire qui est inscrit dans la terre, Israël n'aurait pas de sens.»*

Pourtant, son *«exil volontaire»* ne s'expliquant pas par la position des juifs orthodoxes qui refusent de venir en Israël avant le retour du Messie puisqu'ils font l'objet de sa critique dans plusieurs de ses livres, cette Palestine, Élie Wiesel s'est toujours refusé de s'y établir, participant de cette curieuse attitude des juifs sionistes qui continuent à vivre dans la diaspora alors que la patrie juive, dont l'existence est menacée, aurait besoin de leur présence. De nombreux Israéliens pensent qu'il aurait dû s'établir en Israël après la Seconde Guerre mondiale au lieu de le faire en France puis aux États-Unis. Il se défendit : *«Un juif peut être juif loin de Jérusalem ; mais pas sans Jérusalem. Quoique un juif puisse ne pas vivre à Jérusalem, Jérusalem vit à l'intérieur de lui.»* Et il indiqua : *«Je vais souvent à Jérusalem, une ville belle et grave.»* S'il affirme sa fidélité spirituelle à Israël, il apporte aux juifs de la diaspora une excuse pour y demeurer.

C'est donc de loin, dans son confort américain, qu'il fait l'éloge de l'État d'Israël : *«Il y a un État et il est différent de tout autre État. Il est juif, et pour cela plus humain que n'importe quel autre.»* (discours de Kansas City). C'est donc de loin qu'il s'exalte pour expliquer sa victoire lors de la guerre des Six-



Jours : *«Israël a vaincu parce que son armée, son peuple comptaient six millions de noms de plus»* (*“Le mendiant de Jérusalem”*), et non pas grâce à Dieu : *«On dit que Dieu est mort à Auschwitz et qu’il aurait ressuscité en Israël en 1967. Ce n’est pas vrai. Il y a eu un mystère en 1967. Je crois que c’est un mystère, et un mystère n’a pas à être expliqué. Mais en tant que mystère on ne peut que le lier à un autre mystère. Et c’est l’Holocauste.»* (*“Tribune juive”*, 12 septembre 1969). C’est donc de loin, de Kansas City, que le 14 novembre 1970, il répéta : *«Au regard de l’historien le mystère de l’Holocauste n’a de correspondant en intensité, en ampleur, que dans la résurrection d’Israël.»* C’est là un de ses thèmes les plus chers, sur lequel il revint encore après la guerre du Kippour, en 1973, bien qu’il se livra alors à de vifs reproches à l’égard du peuple d’Israël et de son gouvernement : pour lui, en 1967, Israël était mû par le souvenir d’Auschwitz ; mais, en 1973, il n’était mû que par le souvenir de 1967 : *«En 1967 Israël a été aidé par une armée invisible et puissante au nombre de six millions d’hommes. Nous le savions en 1967 mais nous ne le savions plus en 1973. Les soldats combattirent aussi bien qu’avant, sinon mieux. Cependant leur réponse fut moins intense. En 1967 le terme de référence était l’Holocauste. En 1973 le terme de référence fut 1967. Nous avons oublié trop vite.»* (discours prononcé à l’assemblée de l’Agence juive, le 18 juin 1974). Cette thèse originale s’intègre d’une manière cohérente à sa conception générale, au cœur de laquelle Auschwitz est un événement unique, sans comparaison quelconque avec tout autre événement de l’Histoire. Mais est-elle juste? Les voix ne manquent pas en Israël et dans la diaspora pour contester le rapport entre Auschwitz et la création de l’État d’Israël, malgré l’apparente relation de cause à effet.

Au public juif, qui ressentait le besoin d’être châtié par la parole, il apporta l’apaisement, la consolation, par cet objet à défendre inconditionnellement qu’est Israël. Il le considère comme «l’État juif», en dépit du fait que 20% de la population sont des Arabes. Face au conflit israélo-palestinien et à la guerre en Irak, il prit position pour la ligne dure des militaires. Il oeuvra aussi pour assurer le vote juif à chaque président des États-Unis depuis Gerald Ford.

### L’humanitaire

Élie Wiesel est encore l’incarnation de ce sentiment de bienveillance, de compassion, de bonté, qu’on appelle l’humanité, et qui s’étend au genre humain. Inlassable éveilléur de conscience qui jette un regard lucide sur notre monde, qui, dans ses essais comme dans ses nombreuses interventions sur la scène publique, se veut un témoin de son temps, il mène un vigoureux combat pour vaincre l’indifférence au mal sous toutes ses formes, pour corriger les injustices, pour lutter contre la discrimination et l’oppression, pour combattre le racisme, les nationalismes xénophobes et les totalitarismes, pour défendre infatigablement les droits de l’Homme, concept selon lequel tout être humain possède des droits universels, inaliénables, quel que soit le droit positif en vigueur ou les autres facteurs locaux tels que l’ethnie, la nationalité ou la religion.

Pensant qu’il faut protester, s’opposer par tous les moyens, il utilisa la renommée internationale que lui apportaient ses ouvrages pour, au fil des ans, plaider en faveur de la justice pour les peuples opprimés de l’U.R.S.S. ; pour exprimer ses interrogations et son indignation contre l’apartheid en Afrique du Sud, contre les guerres du Vietnam, du Biafra, du Bangladesh, d’Irak, d’Afghanistan, contre les dictatures d’Argentine et du Paraguay, contre les génocides en Bosnie, au Rwanda, au Darfour ; pour se porter à l’aide des Indiens du Nicaragua, des réfugiés cambodgiens, des Kurdes, des victimes de la guerre en ex-Yougoslavie. Mais on peut lui reprocher de rester indifférent devant la dépossession du peuple palestinien par l’État d’Israël ; cela signifie-t-il qu’il considère les Palestiniens comme étant moins qu’humains, de même que les nazis considéraient les juifs et les gitans comme des «Untermenschen»?

S’il refuse de faire de la politique, car il ne se veut que porteur d’un témoignage, son influence sur les gouvernements, sur Barack Obama en particulier, est bien réelle, et il n’hésite pas à prendre le téléphone pour dire ce qu’il pense au premier ministre israélien, Netanyahu.

C'est d'ailleurs en raison de son humanité qu'il obtint le prix Nobel de la paix. Il indiqua : *«Il y a une sorte de convergence entre le combat pour la paix et celui pour les droits de l'Homme. Quand on parle des droits de l'Homme, on parle de dignité, de bonheur, de sérénité. Lorsque cette priorité est atteinte, la paix devient possible. On peut renoncer et céder à une sorte de résignation. Or je me suis battu toute ma vie contre l'indifférence.»* Dans son discours d'acceptation, il se proclama «messenger de l'humanité», «jura de ne pas rester silencieux quand des êtres humains endureraient souffrance et humiliation.»

S'il voit dans le multiculturalisme un bienfait : *«Chaque groupe humain a le droit d'être ce qu'il est, de revendiquer son droit à la culture, à la mémoire, au respect. Je suis juif, mais je dis qu'aucune religion, aucune tradition, aucun peuple n'est supérieur à un autre. Mon but est de m'affirmer, de m'accomplir en tant que juif, pour mieux respecter les autres, à condition, bien sûr, qu'ils me respectent.»*, avec pessimisme, il constate : *«Le XXe siècle a été dominé par le fanatisme racial à Berlin et le fanatisme politique à Moscou, et, après l'Holocauste, il y a eu le Rwanda, la Bosnie... Le 31 décembre 1999, j'étais encore convaincu que le XXIe siècle serait meilleur, que nous disions adieu à un siècle de malédiction. Et là-dessus, voilà le Darfour, l'Irak, l'Afghanistan, la haine qui remonte, l'antisémitisme qui regagne du terrain. Est-ce le résidu de la folie du XXe siècle? En psychiatrie, on parle de latence quand il faut une génération pour voir l'effet d'une cause...»* Il considère que le XXIe siècle sera dominé par le fanatisme religieux comme l'a été le Moyen Âge, qu'il sera dévasté par la folie des humains, comme le précédent.

### L'écrivain

Élie Wiesel, disant vouloir *«construire une sorte de mosaïque»*, s'est exprimé de diverses manières, à travers des autobiographies, des romans (une quinzaine), des nouvelles, des pièces de théâtre (trois), de nombreux essais.

Le lien entre tous ces ouvrages, entre toutes ces formes, se situe dans la défense de la mémoire, dans le témoignage. Il déclara : *«Si les Grecs inventèrent la tragédie, les Romains l'épître, et la Renaissance le sonnet, notre génération a inventé une nouvelle littérature : le témoignage.»* Et il justifia le retour de thèmes identiques : *«Que voulez-vous, l'écrivain n'a qu'un univers.»* ("Le monde", 14 juin 1973). En effet, il est presque impossible de faire abstraction de son expérience personnelle, et on pourrait presque considérer que son œuvre est toujours autobiographique. Mais il réussit à transformer sa propre souffrance en un acte de créativité, tout en prétendant qu'il ne crée pas, mais recrée *«un monde qui n'existe plus, des personnages qui n'existent plus et des idées qui ne sont plus.»*

Pour lui, écrire, c'est prier, et il tente toujours de retrouver le ton prophétique des textes sacrés, sait se faire imprécateur à la manière biblique : *«Si, cette fois encore, tu désertes ton peuple...»* Aussi, dans aucun de ses livres (sauf "La nuit"), n'est prononcée une parole grossière, vulgaire : *«J'essaie toujours de retrouver une pureté ancienne. C'est pourquoi mes amis m'ont parfois critiqué en reprochant à mon langage de n'être pas le langage courant.»*

Il considère qu'un livre n'est pas fait seulement de mots : *«Un livre est un bon livre par le poids de son silence»*, un vrai silence, un silence métaphysique. Pourtant, il remplit d'abord des centaines de pages : *«J'écris toujours trois versions de mes livres, et je réduis beaucoup d'une version à l'autre. Mais à chaque fois les pages que j'enlève restent. Pour un mot que j'écris, il y en a dix que je ne dis pas mais qui sont là.»*, qui comptent justement par leur silence. Et il aime rappeler une parole hassidique : *«Le cri non poussé est le plus fort»* : si on crie, on est libéré, mais, si on retient le cri, il n'en a que plus de force.

Les romans de ce conteur hors pair, décousus dans leur structure, se déplacent constamment entre les temps et les lieux. Mêlant histoires et légendes avec des témoignages, des souvenirs et des lamentations, ils sont toujours lyriques par leur sujet, car, Élie Wiesel, ne désire pas faire de

l'ethnologie ou de la sociologie, donne une vision intime, produit un fort impact émotionnel, mêle le rêve avec l'actuel, l'imaginaire au réel, vibre avec ses personnages, même s'ils sont maudits. D'un roman à l'autre, ces personnages sont quelque peu identiques : faibles, en marge, ce sont des fous (qui sont en fait des sages qui se dissimulent derrière leur folie afin de transmettre leur message mystique, des saints «*dont la mission est de sanctifier l'espace*», des maîtres qui se révèlent parfois), des mendiants (qui, peut-être, ne sont pas de vrais mendiants, car «*souvent, nous dit la littérature hassidique, c'est le prophète Élie qui s'habille en mendiant pour visiter la terre et le coeur des hommes*» [*"L'aube"*]), des visionnaires, des vagabonds, des enfants auxquels on a volé leur enfance, des vieillards, des disciples face à des maîtres. Ces personnages, souvent des êtres déstabilisés, faisant face à ce qu'il y a de plus noir en leur âme, la peur, de soi, de l'autre, de la fin, du vide, sont dans une perpétuelle quête d'un bonheur menacé et d'un destin mérité. On peut louer la bouleversante sensibilité d'Élie Wiesel dans l'appréhension des conduites humaines. Si ses écrits étaient au début plus proches du fait vécu, ils effleurèrent petit à petit de plus près la complexe intériorité humaine, décrivirent non seulement la dureté de la vie mais sa beauté, de plus en plus minutieusement à mesure qu'il en découvrit les multiples facettes.

Ses thèmes sont, confia-t-il, «*des thèmes capitaux [...] Pas seulement universels, ils sont aussi éternels. Il y a très peu de thèmes existentiels qui nourrissent l'imaginaire d'un romancier. Il y a la fidélité, l'amour, la haine, l'ambition, la foi. Il s'agit de très vieux thèmes qu'on retrouve aussi dans les récits bibliques. Le romancier construit son univers en créant des cercles concentriques. Il puise toujours son imaginaire romanesque à l'intérieur de ces cercles. C'est la raison pour laquelle ces thèmes existentiels, qui ne sont pas légion, réapparaissent sans cesse dans le travail de création du romancier. Mais toujours à un niveau plus profond.*» Il aurait pu ajouter parmi ces thèmes l'angoisse et le doute. Il indiqua : «*J'aimerais croire qu'il existe dans mes romans autre chose qu'une description romanesque, comme une exploration intellectuelle de la situation de l'homme. En plus de l'expérience personnelle, j'aimerais offrir au lecteur une exigence intellectuelle.*»

Sa démarche d'écrivain relevant plus de la vocation que d'un quelconque tempérament d'artiste, ses écrits étant intimement liés aux «*événements*» qu'ont subis les juifs européens lors de la Deuxième Guerre, son art est engagé. Aussi ses détracteurs arguent-ils que, dans leur plus grande part, ils sont plus polémiques qu'artistiques ; que ses intrigues et ses personnages sont de simples véhicules pour ses préoccupations morales, religieuses et philosophiques.

Son verbe est d'une excellente qualité, et, son écriture étant la même depuis le début, les mots y sont toujours aussi lourds de sens. Or, sur ses quelque cinquante oeuvres, une douzaine ont été écrites en yiddish, et seulement quatre en anglais, toutes les autres l'étant en français, langue dont il est un grand passionné. Mais il regrette : «*J'habite loin de ma langue, je ne l'entends pas au quotidien, je ne connais pas l'argot, raison pour laquelle je ne l'emploie jamais.*» Il ne partage pas le défaitisme de ceux qui ne cessent de claironner que le déclin du français est inéluctable : «*Je ne crois pas que des langues puissent s'éteindre et disparaître, notamment une langue internationale de l'envergure du français. La langue française recèle une vitalité débordante qui, à mon avis, ne risque pas de s'émousser au cours des prochains siècles. C'est vrai que, comme beaucoup d'autres langues importantes elle connaît aussi des hauts et des bas. Aujourd'hui, c'est l'anglais qui est la langue la plus influente et prédominante, notamment dans le monde des affaires. Il ne faut surtout pas désespérer.*»

Alors qu'il vit aux États-Unis depuis de nombreuses années, que ses œuvres sont traduites en anglais par sa femme, Marion (et dans une trentaine d'autres langues), il se sent différent du juif intellectuel américain, se tient à l'écart de l'école des écrivains juifs américains (Bellow, Malamud, Singer, Potok, Salinger, Mailer, Roth, etc.), se définit comme «*un écrivain juif américain de culture française, ce qui est un mélange assez inhabituel.*» Mais il indiqua aussi : «*Si je dois me définir, je me pense d'abord comme un Juif, et ensuite comme un écrivain : et en tant qu'écrivain, j'appartiens à tout lieu. [...] Je n'appartiens ni à la France, ni à l'Amérique, ni à aucun autre lieu, mais à un monde qui n'est pas là.*»

## Le philosophe

Si Élie Wiesel se place d'un point de vue juif, si son propos quitte rarement le jardin clos du judaïsme, si les personnages de ses romans et de ses pièces sont toujours juifs, il y parle à tous les êtres humains. Affirmant : «*Celui qui dit "je" dit "je" pour tous les hommes.*», il manifesta la volonté de promouvoir l'impératif d'ordre moral de changer l'humanité, de la sauver et de lui donner une raison d'être. Ainsi, peu à peu, il devint le directeur de conscience d'une génération de juifs, puis ce penseur atteignit une audience universelle parce qu'il vise ce qu'il y a de plus profond en l'humain, qu'il reprend sans cesse, dans l'écheveau de ses œuvres, des thèmes philosophiques, des questions existentielles :

- L'importance de la mémoire, l'oubli de l'Holocauste signifiant une deuxième mort pour les victimes sans sépultures, étant une autre victoire de l'ennemi, cette obligation de se souvenir du mal commis et de témoigner contre lui nous concernant tous.

- La valeur du rire, mise en relief en particulier dans "*Le testament d'un poète juif assassiné*", la capacité de rire de ses propres malheurs, c'est-à-dire l'humour, l'humour noir, qui s'exerce sur le malheur, qui est spécialement l'humour juif (celui de Kafka, de Chaplin, de Woody Allen), une sorte de tendre désespérance qui plonge ses racines dans la Bible, le Talmud, la vie traditionnelle des juifs, leur longue errance parmi des peuples hostiles, qui est un humour sensible et discret, imprévu et humain, jamais satisfait et encore moins vengeur, qui permet de se soustraire momentanément aux déplaisirs de l'existence.

- La valeur de la folie, le fou jouissant en fait d'une lucidité, d'une clairvoyance, qui sont plus proches de la spiritualité et de la vérité, étant représentant de Dieu.

- La dénonciation de l'inhumanité des êtres humains qui tient d'abord à leur indifférence qui est pire que la haine («*Le contraire de l'amour n'est pas la haine, mais l'indifférence.*» - «*L'indifférence n'est pas une option. La résignation non plus. La haine, certainement pas.*»), car «*une conscience muette est une conscience bafouée*». Cependant, Élie Wiesel entrevoit la possibilité de briser leur isolement («*Les vrais contacts humains sont toujours salutaires.*»), de tendre à une ascension spirituelle.

- La nécessité de la quête de la vérité et de la justice.

- La dénonciation du mal, de la haine, du fanatisme (Élie Wiesel déclara : «*Le fanatique, c'est quelqu'un qui connaît toutes les réponses, mais pas les questions, ni les dialogues.*»). Pour lui, le mal est réellement présent, et, devant le mal suprême que fut l'Holocauste, il refusa de comprendre, comme si quelque chose, dans le mal, devait échapper à notre compréhension. Sa vision du monde actuel est fondamentalement pessimiste, sa perspective allant de l'absurdité de l'univers concentrationnaire en un siècle qui se voulait «civilisé» jusqu'à la possibilité d'un Holocauste nucléaire qui donne à l'humanité la capacité d'auto-annihilation.

- Le refus de la culpabilité collective, qui ne se transmet pas : «*Seuls les coupables sont coupables. Les enfants des tueurs ne sont pas des tueurs.*»

- La reconnaissance du rôle de la souffrance, la paix n'existant que dans le cœur de ceux qui ont souffert.

- L'obsession de la mort : «*Tout ce que j'ai écrit est contre la mort, contre la déshumanisation de l'homme, autrement dit contre la guerre.*»

- La contestation de Dieu qui est si constante dans l'œuvre d'Élie Wiesel qu'on peut même le considérer comme un théologien, même si, pour lui, «*il n'existe pas de théologie chez les juifs car*

*parler de la connaissance de Dieu est presque un péché*». Mais Emil Fackenheim estima que «ses écrits imposent une nouvelle dimension à la pensée théologique juive de notre temps». Il essaya de trouver, de poser, de cerner et, surtout, d'affronter les questions de la foi, de ses limites, de ses vacillements, au prix d'ailleurs d'une acrobatie gymnastique intellectuelle, véritablement sophistique.

En effet, il ne met pas en doute l'existence de Dieu, ne cesse pas de croire en lui, mais questionne sa fidélité et même sa toute-puissance (donc l'attribut divin par excellence), lui reprochant d'avoir trahi sa promesse et brisé l'Alliance, en permettant Auschwitz qui est «là où tout a commencé, où le monde a perdu son innocence et Dieu son masque.» (*"Le chant des morts"*). Il tenta de comprendre, mais (forcément !) il n'y a rien à comprendre dans ce mystère irréductible du silence de Dieu ou dans ce que Buber appelait «l'éclipse de Dieu». Il finit par l'admettre : «Plus j'avance, moins je comprends. Peut-être n'y a-t-il rien à comprendre.» - «J'ai le sentiment que je sais tout, mais que je ne comprends rien.» - «Je ne comprends toujours pas ce qui s'est passé, ni comment, ni pourquoi». Il y a là «un mystère qui nous dépasse et nous subjugué» (*"Le chant des morts"*).

Logiquement, après Auschwitz, il aurait donc dû rompre définitivement avec ce qui avait été sa foi. Mais, tenant plus à elle, cette vieille habitude, cette seconde nature, qu'à Dieu, ni dans l'autobiographie directe ni dans la fiction, il n'effectua de rupture. Au contraire, il refusa d'abandonner sa croyance en Dieu comme gardien de son peuple, tout en remettant en question son indifférence aux souffrances des juifs, comme à toutes les horreurs du monde contemporain, reprenant sans cesse sa contestation, la maintenant «*mais sans blasphème*», ne se soumettant pas.

Suivant en cela la tradition hassidique, il avait engagé, dès *"La nuit"*, un procès contre Dieu «*qui nous a élus parmi les peuples pour être torturés jour et nuit, pour voir nos pères, nos mères, nos frères finir au crématoire [...] qui nous a choisis pour être égorgés sur Ton autel*». Dans *"L'aube"*, un des personnages s'écrie : «*Ne me juge pas. Juge Dieu. C'est lui qui a créé l'univers.*» Dans *"Le jour"*, on lit : «*Aujourd'hui encore je rougis chaque fois que je pense à la façon dont Dieu se moque de l'être humain, son jouet favori.*» Dans *"Le mendiant de Jérusalem"*, le personnage s'exclame : «*Sache donc TOI que le Dieu d'Israël viole ici la Loi d'Israël*», et, plus loin, il vitupère le maître de l'univers : «*Le Dieu du chaos, le Dieu de l'impuissance, le Dieu qui torture les enfants de douze ans*». Dans *"Célébration biblique"*, Élie Wiesel reprocha à Job de s'être finalement soumis, d'avoir accepté d'être vaincu par Dieu ; il aurait dû proclamer : «*Soit, moi, je te pardonne, mais mes enfants morts, est-ce qu'ils te pardonnent, eux? Deviendrais-je ton complice?*» Restant en colère, il dit qu'«*elle est enfouie, comme contenue à l'intérieur de [s]a foi.*» En 1973, dans un numéro de la revue israélienne *"Bamahane"*, il proclama : «*Maître de l'univers, je sais ce que tu me demandes. Tu entends mettre à l'épreuve ma foi. Tu entends me pousser à la limite. Bien. Mais tu ne réussiras pas. Jamais. Quoi que tu fasses, je continuerai à croire en toi.*» Il reprit encore ce thème dans sa cantate *"Ani Maamin"* : «*Béni sois-tu Israël pour ta foi en Israël malgré les hommes et malgré Dieu.*» En 2010 encore, il s'étonnait : «*Je ne peux pas croire que Dieu ait créé l'être humain pour qu'il soit humilié, entravé sur tous les plans, au point que même son imaginaire finisse, lui aussi, par le trahir et par se tarir.*» (entretien dans *"Le point"*, 9 octobre 2010).

Aussi étonnantes qu'elles soient, les questions qu'Élie Wiesel pose, dont certaines reçoivent des réponses, dont d'autres sont laissées en suspens, nous interpellent tous, juifs et non-juifs. Et sa sagesse répand une grande sérénité. Il est devenu une autorité morale, dans un univers qui a besoin de saints d'un type nouveau.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)